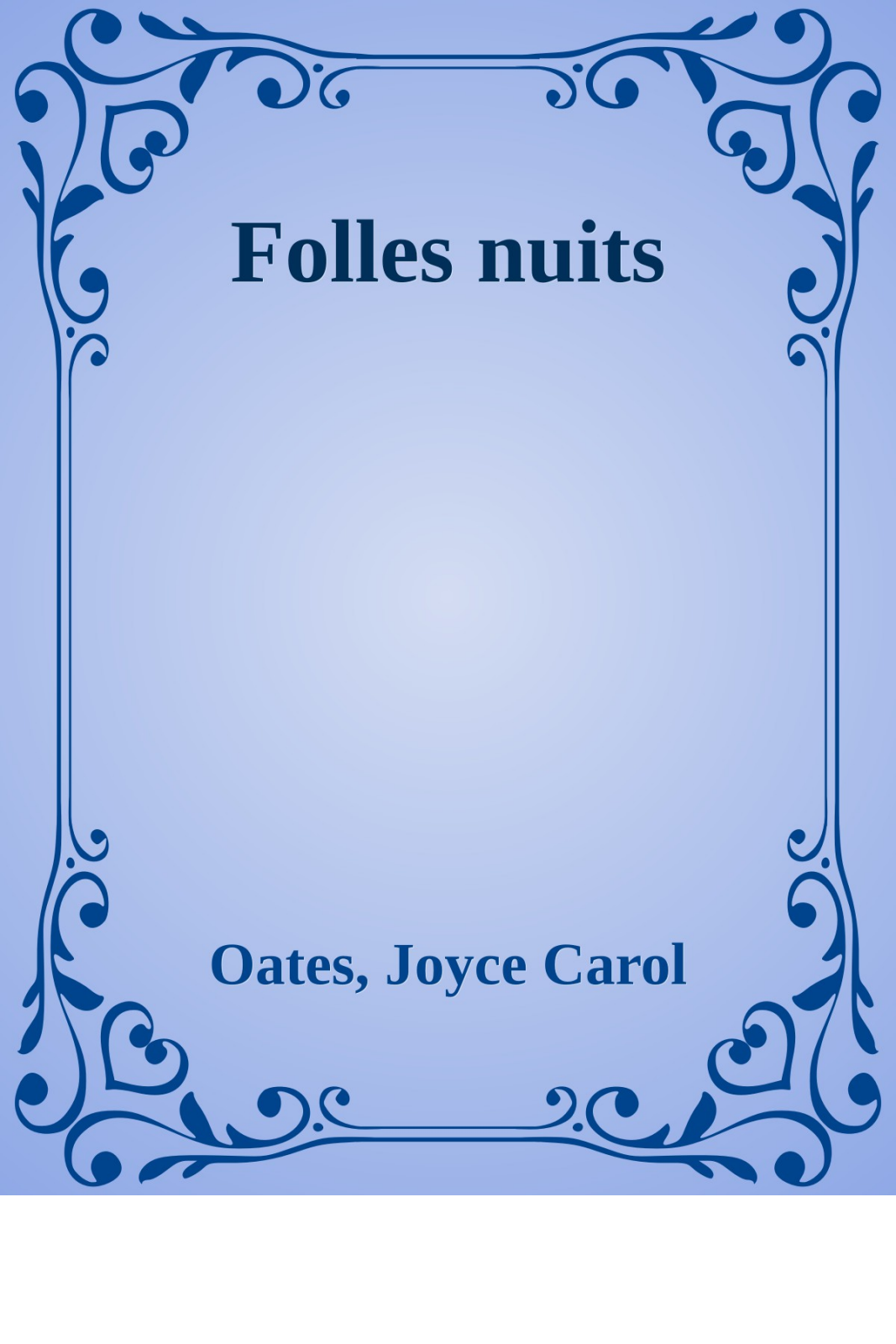


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark blue color, framing the central text.

Folles nuits

Oates, Joyce Carol

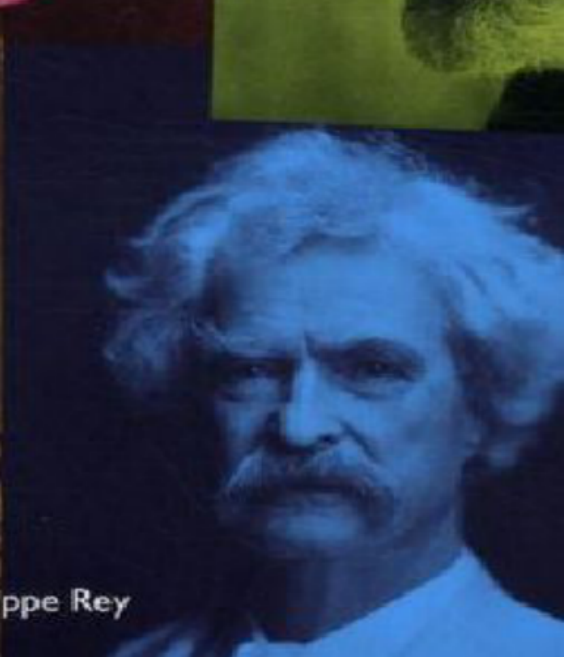
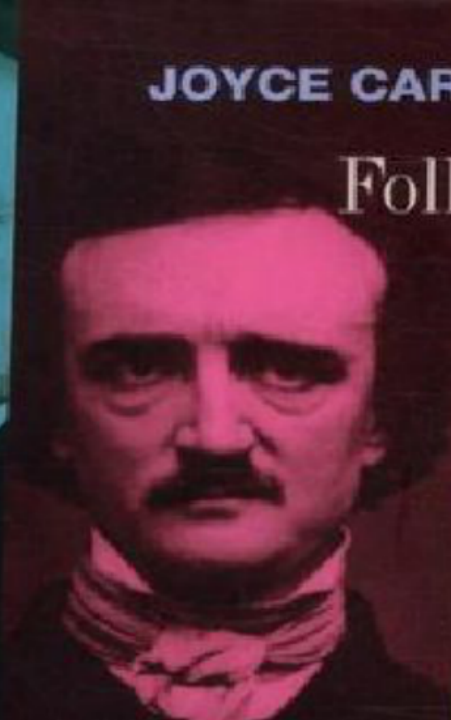
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JOYCE CAROL OATES

Folles nuits

nouvelles



Philippe Rey

Joyce Carol Oates

FOLLES NUITS

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Claude Seban*

Titre original : *Wild Nights !*
© 2008, by The Ontario Review, Inc.
Published by arrangement with Ecco,
an imprint of HarperCollins Publishers, Inc.
New York

Pour la traduction française
© 2011, Éditions Philippe Rey
15, rue de la Banque – 75002 Paris

Pour Joyce et Seward Johnson

*Wild Nights – Wild Nights !
Were I with thee
Wild Nights should be
Our luxury !*

*Futile – the Winds –
To a Heart in port
Done with the Compass
Done with the Chart !*

*Rowing in Eden
Ah, the Sea !
Might I but moor – Tonight –
In Thee !*

Emily Dickinson (1861)

*Folles nuits – Folles nuits !
Si j'étais avec toi
De Folles nuits seraient
Notre volupté !*

*Futiles – les Vents –
Pour un Cœur au havre
Adieu Compas
Adieu Carte !*

*Voguer dans l'Eden
Ah, la Mer !
Si je pouvais cette nuit – jeter l'ancre –
En toi¹ !*

**Poe posthume ;
ou Le Phare**

7 octobre 1849. Ah ! réveil – l'âme gonflée d'espoir ! en ce jour, mon premier dans le Phare légendaire de Viña del Mar – c'est avec émotion que je trace les premiers mots de mon Journal comme convenu avec mon mécène, le Dr Bertram Shaw. Aussi régulièrement que je le pourrai, je tiendrai ce Journal – telle est la promesse faite au Dr Shaw, et à moi-même – quoiqu'il soit impossible de prévoir ce qui peut arriver à un homme aussi entièrement seul que je le suis – la lucidité s'impose en la matière – je puis tomber malade ou pis...

Pour l'instant, il semble que je sois de fort bonne humeur, et impatient de m'atteler aux devoirs de ma charge. Mon âme, longtemps déprimée par une multitude de facteurs, a miraculeusement repris vie dans l'*air printanier* tonifiant que nous avons ici, dans l'océan Pacifique Sud, par 33° de latitude sud et 11° de longitude ouest, quelque deux cents milles à l'ouest de la côte rocheuse du Chili, au nord de Valparaiso ; cela, en se sachant – enfin, après l'étouffement de la société de Philadelphie et l'accueil mitigé réservé à mes conférences sur le Principe poétique à Richmond – entièrement *seule*.

Qu'il soit noté pour mémoire : après la mélancolie de ces deux dernières années, depuis la mort tragique et inattendue de mon épouse bien-aimée V. et l'opprobre accumulé de mes ennemis, pour ne rien dire d'un excès avoué de « débauche » de ma part, mon jugement rationnel n'a connu aucun affaiblissement. Aucun !

En cette belle journée, j'ai de quoi me réjouir ; étant monté au pinacle de la tour avec ce brave cœur de Mercury, qui bondissait et haletait devant moi, j'ai contemplé la mer, en protégeant mes yeux éblouis, saisi par la majesté de ces grands espaces, par la lave mouvante des eaux du grand Pacifique, mais aussi par le ciel, plus prodigieux encore, qui semble n'être pas un ciel singulier mais des ciels multiples, d'étonnantes formations nuageuses cousues ensemble telles des peaux ! Ciel, mer, terre : ah ! vibrants de vie ! La lanterne (à allumer avant le crépuscule) est d'une taille prodigieuse, fort différente des banales lanternes domestiques que j'ai pu voir, et pesant bien cinquante livres. À la regarder, à l'effleurer d'une main révérente, je suis pris d'une étrange ardeur, et impatient de m'atteler à ma tâche. « Comment avez-vous pu douter de moi ? » protesté-je à l'adresse de ces messieurs compassés de la société philadelphienne. « Je vous prouverai votre erreur. Postérité, sois mon juge ! »

Un homme *seul* s'est occupé du Phare de Viña del Mar de temps à autre au cours de son histoire, quoique deux soit un nombre préférable, et je suis certainement à même de m'acquitter des

opérations et des responsabilités incombant à un Gardien de Phare, j'ose l'espérer ! Grâce à la générosité du Dr Shaw, je suis amplement pourvu de provisions pour les six mois à venir, le Phare étant un rempart d'une impressionnante robustesse, capable de résister à tous les assauts du climat dans cette *zone tempérée* qui n'est pas sans rappeler les eaux de l'Atlantique à l'est du cap Hatteras. « Pourvu que vous reveniez me "secourir" avant le début de l'hiver austral », ai-je dit en plaisantant au capitaine de l'*Ariel* ; un solide et sombre Espagnol qui a ri de bon cœur de mon esprit, me répondant avec le fort accent de son pays qu'il affronterait les eaux de l'Hadès lui-même s'il jugeait la récompense suffisante ; ce qui, étant donné la fortune du Dr Shaw, semblerait assuré.

8 octobre 1849. En ce jour – mon deuxième dans le Phare – je rédige la deuxième entrée de mon Journal avec encore plus de résolution, de volonté et de fermeté que la première. Car mon sommeil de la nuit dernière, quoique agité en raison des vents qui ne cessent de s'insinuer dans les fentes et les fissures du Phare, a été le plus restaurateur que j'aie connu depuis bien des mois. Je pense m'être totalement délivré de l'hallucination ou de l'illusion morbide qui, dans une rue battue de pluie d'une ville inconnue, me faisait glisser, tomber, me fendre le crâne sur des pavés pointus, *et mourir*. (Oui, c'est vraiment absurde : Mercury aboie comme pour moquer les idées fantastiques de son maître.)

Hier soir, avec beaucoup d'enthousiasme, au déclin d'une longue journée, mon compagnon canin et moi sommes montés à la grande lanterne et avons procédé comme requis ; ah ! le vent est puissant à cette hauteur, il buvait notre souffle, telles d'invisibles harpies, mais nous avons soutenu l'assaut ; j'ai pris grand plaisir à gratter la première allumette et à l'approcher de la langue de la mèche, si imbibée de liquide inflammable qu'elle parut littéralement *aspirer* la flamme entre mes doigts. « Voilà qui est fait. Je me déclare Gardien du Phare de Viña del Mar afin que tous les navires soient avertis des trahisures de cette côte rocheuse. » Je ris alors tout haut, par pur bonheur nerveux, tandis que Mercury aboyait avec excitation, en signe d'approbation.

Sur quoi les doutes imaginaires qui pouvaient me faire craindre d'être abandonné aux éléments s'apaisèrent immédiatement ; car, je le reconnais, je suis de ces êtres aux dispositions fantastiques et nerveuses qui nourrissent des inquiétudes injustifiées, ainsi que l'observait feu ma bien-aimée V., tout en ne s'inquiétant pas suffisamment de ce qui *est*. « En cela, vous ne différez guère de tous les hommes, nos estimés *dirigeants* en tête », grondait gentiment V. (V. prêtait une tendre attention à mon caractère, sans le critiquer jamais ;

entre nous, qui étions liés à la fois par cousinage et par mariage, ainsi que par une même prédilection pour les grands ouvrages gothiques de E. T. A. Hoffmann, Heinrich von Kleist et Jean-Paul Richter, passaient fluidement en toutes circonstances, comme si nous partagions le même flux sanguin, un humour commun et une sympathie d'ironie indécelables pour les êtres grossiers qui nous entouraient.)

Mais... pourquoi m'attarder à ces pensées dérangeantes puisque je suis ici, en bonne santé et de bonne humeur, impatient de commencer ce que la postérité nommera peut-être *Le Journal du Phare légendaire de Viña del Mar*, un document à ranger au côté d'explorations du psychisme humain aussi célèbres que les *Méditations* de René Descartes, les *Pensées* de Blaise Pascal, *Les Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau et les soixante-cinq volumes de Jean-Paul Richter.

À ceci près que le Journal suscitera une curiosité universelle, car son auteur ne sera pas le maudit E. A. P., qui dans sa courte vie accumula contre lui la fange de l'opprobre, mais : anonyme.

À présent, dans un état de quiétude satisfaite, j'ai interrompu mes occupations matinales, l'étude de Plotin et de Jeremias Gotthelf, purement investigatrice pour le premier, à des fins de traduction pour le second (car ce maître suisse du gothique est pour ainsi dire inconnu dans mon pays natal, et qui mieux que moi est capable de rendre sa vision en anglais ?), afin de noter ces réflexions dans le Journal ; lesquelles n'auraient jamais été faites à Philadelphie.

De façon inattendue, dans ma quarante et unième année, quel ravissement j'éprouve à être enfin « utile » à mes semblables, quoiqu'ils me soient inconnus et ignorent tout de moi, excepté ma qualité de Gardien du Phare de Viña del Mar ; non seulement être utile de cette façon pratique, en assistant les princes du commerce, mais aussi participer à l'expérience du Dr Shaw, en servant ainsi la connaissance scientifique, et satisfaire simultanément mon immense désir, depuis la mort de V., d'être *seul*. Ah ! quel plaisir ! Plotin et Gotthelf ; pas d'autre compagnon que Mercury ; une tâche si simple qu'un enfant de dix ans pourrait l'accomplir ; un ciel et une mer immenses à étudier comme des figures de *l'art le plus fantastique*. Vivre immergé dans la société était une terrible erreur pour quelqu'un de mon tempérament. D'autant plus que j'ai, depuis l'âge de quinze ans, un penchant pour les cartes, la boisson et les mauvaises fréquentations. (En suite de mon accord avec le Dr Shaw, mes quelque trois mille cinq cents dollars de dettes ont été effacés, comme par le coup de baguette d'un magicien !) À présent, cependant, j'ai le privilège d'être *seul*, dans un lieu si isolé que j'ai passé des heures dans la simple contemplation de l'océan, dont les eaux frissonnent et frémissent comme agitées de pensées inquiètes ; c'est bien ici en vérité

que se trouve ce *royaume près de la mer* après quoi j'ai longtemps soupiré. « Docteur Shaw, je vous suis redevable et ne vous décevrai pas, j'en fais le serment ! »

9 octobre 1849. En ce jour – mon troisième seulement dans le Phare – je rédige cette entrée du Journal avec des sentiments mêlés. Car cette nuit, où des vents chahuteurs ont tenu et maître et terrier désagréablement en éveil, m'est venu, obsédant, presque railleur, un écho d'*alone* : étrange que je n'aie jamais remarqué avant aujourd'hui le son menaçant que possède ce mot : *alone* seul. (Ma bien aimée V. pût elle revenir dans mes bras, je la protégerais comme je n'ai su le faire dans la vie !) Sur mon lit bosselé, je me suis à demi figuré qu'il y avait quelque dessein pervers dans la composition de pierre de ces murs en entonnoir... Mais non : c'est absurde.

Alone, je l'entendrai comme une musique, telle l'*Ulalume* de la légende : cette mélancolie si délicieusement pénétrante que son effet est d'une douleur aussi exquise qu'une extase. *Alone*, je le relègue dans l'ombre, comme mon joyeux Mercury l'a fait ; et prends plaisir à observer le vaste domaine du ciel, tellement plus prononcé en mer que sur terre. *Alone* j'observe cette curiosité, notée par les maîtres gothiques, que la nature semble n'être qu'un *phénomène issu de la volonté* de l'imagination : le soleil montant dans le ciel à l'orient ; un spectacle d'une beauté telle que le plus commun des cumulus en est transformé. Pourtant sans le Gardien du Phare, à savoir moi, « l'œil », cette beauté pourrait-elle se révéler, sans parler d'être exprimée ?

Je me réjouirai de cette suprématie du « je » ; bien que la brise méridienne, plus languide, apporte une odeur âcre de sel et de choses pourries, venue d'une plage de galets qu'il me reste à explorer.

15 octobre 1849. Explore à loisir le Phare et ses environs en compagnie du cher et fidèle Mercury ; avec le temps, nous nous « familiarisons » un peu l'un et l'autre avec cet étrange endroit. À bord de l'*Ariel*, j'ai entendu des histoires contradictoires sur le Phare, et je ne sais lesquelles croire. L'assertion qui prévaut est que l'origine du Phare de Viña del Mar est inconnue : il fut découvert sur cet îlot rocheux sous la forme d'une tour ayant à peu près la moitié de sa taille actuelle, faite de pierres grossièrement taillées et de mortier, avant l'époque de la domination espagnole. Certains croient la tour vieille de plusieurs siècles ; d'autres, plus raisonnablement, qu'elle a dû être construite par une tribu d'indiens chiliens aujourd'hui disparue, qui avait une certaine connaissance de la navigation maritime.

Il est vrai que la tour primitive demeure, à la base du Phare ; à vingt pieds de hauteur, la tour est visiblement « neuve » – quoique datant

tout de même d'au moins un siècle. Cette étendue de mer extrêmement hasardeuse à l'ouest de la côte du Chili, où les Andes périlleuses semblent s'introduire dans les eaux, est depuis longtemps connue et crainte des marins, m'a-t-on dit ; la nécessité d'un phare est évidente. Et pourtant, une structure aussi imposante !... on pourrait presque la qualifier de *divine*.

(J'eusse pourtant souhaité cette divinité tempérée de retenue : cet escalier tournant circulaire est interminable ! Presque aussi épuisant, et encore plus vertigineux, à descendre qu'à monter ! Après ces quelques jours à Viña del Mar, j'ai les cuisses et les mollets douloureux, et le cou raide à force de le dévisser pour voir où je pose les pieds. J'ai d'ailleurs glissé une ou deux fois, et me serais brisé le crâne dans ma chute si je n'avais aussitôt tendu le bras pour saisir la rampe. Même ce follet de Mercury halète dans cet escalier ! Mon premier compte de marches en a dénombré cent quatre-vingt-dix, mon deuxième cent quatre-vingt-sept ; mon troisième, cent quatre-vingt-onze ; le quatrième, je l'ai remis à plus tard. La tour semble mesurer environ deux cents pieds, de la laisse de basse mer au toit qui surmonte la grande lanterne. Du fond *intérieur* du puits, toutefois, la distance jusqu'au sommet dépasse les deux cents pieds – car le sol est à vingt pieds au-dessous de la surface de la mer, même à marée basse. Il me semble que l'intérieur creux de cette base aurait dû être rempli d'une maçonnerie solide, en accord avec le reste de cette robuste tour. L'ensemble en eût indubitablement été plus *sûr* : ... mais à quoi pensé-je ? Aucune mer, aucun ouragan, ne pourrait venir à bout de ce mur massif riveté de fer – qui, à cinquante pieds de la laisse de haute mer, est épais d'au moins quatre pieds. La base sur laquelle repose cette structure semble être de craie : curieuse substance, en vérité !)

Ah ! Je tire une curieuse fierté du Phare, dont je suis l'unique Gardien. Je ne m'attardai pas sous terre, car j'ai une peur morbide de ces lieux humides, froids et confinés, et préfère me promener à l'air libre au pied de la tour. Élevant le regard, je déclarai, comme si la Postérité écoutait : « Voici une construction d'une ingéniosité incomparable et cependant dépourvue de mystère : car un Phare n'est qu'une structure conçue par l'homme à des fins purement commerciales, fort peu romantiques ou ésotériques. » Sur mes talons, Mercury aboya avec excitation, en une sorte d'écho folâtre !

À présent, ce terrier remuant gambade dans les rochers et sur la plage de galets, où il ne me plaît guère qu'il s'aventure ; ce pauvre chasseur de renards ne peut entièrement saisir qu'il n'y a en ce lieu isolé nul renard qu'il puisse chasser et rapporter en triomphe à son maître.

6 novembre 1849. Aucune entrée dans ce Journal depuis plusieurs

jours, car j'ai piètrement dormi, assailli par un étrange nuage flottant, ou une brume, qui a apporté du continent de diaboliques insectes piqueurs ; une sorte de fourmi volante, apparemment mâtinée d'araignée ! Par bonheur, un vent puissant a soufflé sur nous en tempête et emporté en mer ces harpies miniatures ! J'ai néanmoins établi mon emploi du temps, que je note ici :

Se réveiller, à l'aube précisément
Monter l'escalier pour éteindre la lanterne
Ablutions, rasage et cetera
Déjeuner en lisant/prenant des notes
Exercice, avec Mercury ; exploration / méditation / journal
Repas de midi en lisant/prenant des notes
Après-midi : exploration / lecture / prise de notes / méditation
Repas du soir en lisant / prenant des notes
Monter l'escalier pour allumer la lanterne
Lit et sommeil

Ah, vous secouez la tête, je vois ! Cet emploi du temps vous paraît aussi contraignant qu'un *emprisonnement*. Mais je vous assure qu'il n'en est rien. Je ne suis pas comme ce pauvre Mercury, un terrier que ces tièdes matins printaniers (novembre dans l'hémisphère austral, rappelons-le, égale avril dans le boréal) remplissent d'exubérance et de frustration, comme s'il n'était pas simplement en quête de proies mais d'une compagne ; je suis parfaitement à mon aise avec la *solitude*. Comme l'observait Pascal dans sa 139^e Pensée :

... tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre.

Ce Journal notera si cette « vérité » est universelle ; ou si elle ne s'applique qu'aux faibles.

15 novembre 1849. À midi, aperçu un navire à quelques milles à l'est. Il faisait route vers le détroit de Magellan et très vraisemblablement vers le grand port de Buenos Aires. Sur les eaux sereines du jour, ce navire n'avait nul besoin du Phare de Viña del Mar et j'en éprouvai l'espace d'un fugitif instant un étrange sentiment d'outrage. « Naviguez de nuit dans ces parages, mes amis, et vous n'ignorerez pas aussi allègrement le Gardien du Phare. »

18 novembre 1949. Réveil à l'aube, nuit de sommeil interrompu. En déjeunant (sans beaucoup d'appétit, je ne sais pourquoi) continué ma traduction minutieuse de *Die Spinne* ; puis, repris avec soulagement les

Ennéades de Plotin, que j'avais étrangement négligées dans mon ancienne vie insouciant. (Le Dr Shaw a eu la générosité de m'accorder d'innombrables livres en sus de mes provisions plus pratiques ; certains étaient déjà en ma possession, mais la plupart des volumes et des journaux lui appartiennent.) Plotin est un Ancien dont les traités sur la cosmologie, les nombres, l'âme, la vérité éternelle et l'Un sont admirablement accordés au pèlerin du Phare de Viña del Mar que je suis. Car je continue de m'émerveiller d'être aussi à l'aise avec la *solitude*, qu'il me reste encore à explorer, je crois, dans sa profondeur.

Plotin est un baume parfait pour le chagrin que j'éprouve toujours, dans les moments de repos, de la mort de ma chère V. (de l'éclatement d'une veine dans sa gorge d'albâtre, survenu alors qu'elle chantait l'exquise *Annie Laurie* et que, transporté de ravissement, je l'accompagnais au piano), après laquelle je jurai de demeurer veuf, et repentant, le restant de ma malheureuse existence. De même que V., qui avait en horreur le bestial qui imprègne tant de nos rapports humains jusque dans le lit conjugal, j'éprouve une aversion similaire ; quoique ayant plaisir à cajoler Mercury et à caresser ses oreilles dressées, toucher un autre être humain de façon aussi intime me révolterait ! Car même une poignée de mains, de gentleman à gentleman, m'inspire de la répugnance. « Vous avez la main bien froide, mon garçon, a plaisanté le Dr Shaw quand nous nous sommes séparés dans le port de Philadelphie. Ce qui, selon les dames, est le signe d'un *cœur ardent*. Oui ? »

(Voici une bizarrerie : dans cette solitude où il n'est d'autre bruit que le cri de ces oiseaux de mer infernaux, mêlé à celui, monotone, des vagues et des vents vagissants, j'entends depuis quelque temps *la voix bien reconnaissable du Dr Shaw* ; et dans les nuages qui parcourent le ciel, *je vois le visage du Dr Shaw* : impassible, barbu, des lunettes miroitantes chevauchant un nez respectable. *Mon garçon* a-t-il dit – quoique à quarante et un ans je ne sois plus précisément un garçon – *quel rôle vous êtes destiné à jouer dans l'avancement de la connaissance scientifique* ! Ma profonde reconnaissance à ce gentleman, qui m'a sauvé d'une vie de dissolution et d'autodestruction en m'engageant dans cette expérience sur les effets de l'« isolement extrême » chez l'« *Homo sapiens* mâle moyen ». L'ironie de la chose, apparemment imperceptible au Dr Shaw, étant toutefois que, si je suis bien un spécimen parfaitement normal d'*Homo sapiens*, je ne suis rien moins que moyen !)

28 novembre 1849. Navires aperçus au loin. Oiseaux de mer, bruyants et tenaces, jusqu'à ce que Mercury et son maître les mettent en déroute. Une tempête soudaine et féroce a balayé l'îlot dans la nuit,

échouant sur la plage de galets l'habituelle lie marine (dont une partie grouillait encore d'une vie répugnante, quoique horriblement mutilée et meurtrie).

Si je n'ai pas dit grand-chose dans le Journal de cette « vie grouillante », c'est en raison d'un dédain délicat et d'un désintéret hautain pour ces espèces inférieures. Je devrais cependant noter, je suppose, que les vagues clapotantes de la plage sont à moins de quinze pas de ce perchoir, à la porte du Phare. Par bonheur, le vent souffle dans la direction opposée, mes narines n'ont pas à se contracter sous l'assaut d'odeurs infectes !

Nuits moins paisibles que je pourrais le souhaiter. Mercury gémit et se mord, tourmenté par des rêves sanguinaires autant que par ses puces.

1^{er} décembre 1849. Je suis hors d'haleine ! Non d'avoir monté ce maudit escalier, mais en raison d'efforts tout différents.

Après des jours de pluie, aussi mornes et sans nuance que le martelage idiot d'un faiseur de cercueils, dans l'après-midi, le soleil perça soudain à travers d'épais amoncellements de nuages : Mercury se mit à aboyer avec excitation, éveillant son maître qui somnolait sur Plotin, et tous deux s'élancèrent dehors pour y gambader comme des enfants. Quelle serait la stupeur de V. devant ces pitreries !

Et pourtant : notre domaine est si petit, plus petit qu'il n'avait paru quand le canot nous avait amenés au Phare (il y a combien de semaines de cela ?) ; moins de cent pieds de diamètre, d'après mes estimations, dont une grande partie de rocs massifs et inébranlables. Immédiatement à la porte du Phare, des roches stratifiées donnent l'impression de marches grossières conduisant dans l'océan : nul doute que c'est la raison pour laquelle le Phare fut construit où il se trouve, face à ces roches. Immédiatement à gauche de l'entrée du Phare, s'avancant en éperon dans la mer, se dresse un groupe d'immenses blocs de pierre que j'ai appelé le Panthéon : car il y a une noblesse grossière dans les traits de ces rochers majestueux, qui évoquent des visages primitifs ; comme si un sculpteur de l'Antiquité avait été interrompu dans sa tâche alors que son ciseau faisait surgir l'« humain » de la matière inerte. (Ces rochers majestueux sont néanmoins couverts des fientes les plus infectes, comme vous pouvez l'imaginer. Et là où il y a des fientes, vous pouvez être certains que bourdonnent des insectes avides.)

Plus lugubre encore, à gauche de l'entrée du Phare s'étend la plage de galets nauséabonde que j'ai mentionnée en passant, au-delà d'un petit champ de rochers et de blocs de pierre ; cet endroit, dont la seule mention est exécrable, je l'ai appelé le Charnier, bien qu'il y ait plus à y trouver que les seuls cadavres pourrissants de la vie marine. (Et

Mercury et son maître produisent des « déchets » dont il convient de se débarrasser ; mais faute d'égout dans cet environnement très primitif, et de domestiques pour emporter les pots de chambre, la tâche n'est pas sans difficulté. Le Dr Shaw, gentleman de moyens, accoutumé aux commodités de la civilisation, n'avait pas davantage pensé à en parler que Plotin, Gotthelf, Pascal et Rousseau n'auraient songé à y faire allusion dans leurs écrits.)

Bref ! Tournant autour du Phare, quoique limités par le Panthéon d'un côté et le Charnier de l'autre, Mercury et son maître se dégourdirent, profitant de ce début d'été comme s'ils sentaient qu'une si heureuse conjonction de soleil, de température et de vents cléments avait peu de chances de durer.

Vous auriez souri de nous voir plonger au milieu des goélands, des chevaliers et des sternes, qui, terrorisés, s'égaillaient avec des battements d'ailes et des cris stridents ; plus hardiment, nous affrontâmes un albatros géant, de l'espèce à bec jaune : tandis que je frappais dans mes mains en criant, et que Mercury aboyait follement, cette singulière créature s'élança dans l'air et pendant un instant de suspens agita tels des sabres ses ailes de sept pieds au-dessus de nos têtes, comme si elle se préparait à attaquer, puis elle s'envola. « Nous avons mis l'ennemi en déroute, Mercury ! » m'écriai-je en riant ; car naturellement ce n'était qu'un jeu.

Encore maintenant, la pensée de cette rencontre me trouble, et mon cœur bat étrangement. Même sachant que, si j'étais parvenu à saisir la patte fine de ce bel oiseau, je ne lui aurais fait aucun mal, mais l'aurais naturellement libéré sur-le-champ. Comme ma bien-aimée V., je suis un ami de toutes les créatures vivantes et ne souhaite nuire à aucune. (Pour ce qui est de Mercury, dressé à assister son maître dans la chasse au renard et autre gibier contre la récompense de dépouilles sanglantes, je n'ose m'avancer !)

5 décembre 1849. Je suis très mécontent de Mercury, je le note dans ce Journal, quoique cela n'intéresse guère la postérité.

Quel chien contrariant ! Qui refuse de m'obéir quand, de la porte du Phare, j'appelle : « Mercury ! Viens ici ! *Viens ici*, je te l'ordonne. » Le terrier apparaît enfin, la mine penaude, revenant du Charnier, que jonchent des immondices de toutes sortes, dans lesquelles un chien rebelle peut se rouler avec extase, bien que Maître l'interdise.

Le Charnier : quel est son attrait ? Le terrier n'y trouve nul renard à poursuivre, mais les « proies » les plus dégoûtantes, échouées là pendant la nuit : poissons morts et mourants de toutes tailles et têtes monstrueuses, petits poulpes et méduses, créatures pâles et flasques suintant de coquilles brisées, et des algues visqueuses particulièrement répugnantes qui se tordent comme des serpents dans l'eau peu

profonde, spectacle étonnant que j'ai contemplé de longues minutes avec fascination. Enfin, Mercury me revient, la queue basse et frissonnante. « Viens, Mercury ! Bon chien. » Il n'est pas dans ma nature de punir, mais je sais que les chiens doivent être dressés : si Maître ne se conduit pas comme il convient, Chien en sera désorienté et démoralisé, et finira par se tourner contre Maître. Je suis donc sévère avec Mercury, lève le poing comme pour frapper sa tête tremblante : voyant dans ses yeux ambre, qui à l'ordinaire débordent d'amour, l'éclat d'une peur animale ; pourtant je ne frappe pas, je gronde seulement ; me retirant ensuite dans le Phare, je suis suivi par la créature repentante et, bientôt redevenus compagnons, nous dévorons notre repas du soir avant de sombrer, peu après le coucher du soleil, dans l'évanouissement du sommeil.

(Ah, le sommeil ! Qu'il est devenu doux, quand il vient ! Bien que je sois, semble-t-il, toujours dans mon lit, à peine ai-je émergé de mon sommeil torpide et suant, bien après le lever du soleil ces jours derniers, que je me découvre accablé de fatigue et prêt à me recoucher ; quoique mon lit bosselé sente franchement mon odeur, et celle de mes prédécesseurs ; car il s'est révélé lassant d'« aérer » sans cesse literie et matelas, tout comme il est lassant de « se déshabiller » et de « s'habiller » sans cesse. Car qui y a-t-il pour m'observer ici, si mon linge n'est pas de la première fraîcheur, ni mon menton aussi bien rasé que les dames pourraient le souhaiter ? Mercury se moque bien que son maître néglige quelques raffinements de toilette !)

Combien de marches jusqu'à la lanterne ? Je l'ai établi avec certitude : cent quatre-vingt-seize.

11 décembre 1849. Journée très chaude. « Étouffant » – « torpeur » – « calme plat ». À quelques milles à l'est, un navire encalminé aperçu au télescope, trop loin pour que je l'identifie ; navire américain, anglais ou autre, je n'avais aucun moyen de le savoir. Néanmoins, comme toujours, sans faillir, car je ne faillirai jamais à mon devoir, Mercury et moi avons monté ce maudit escalier jusqu'à la lanterne, au coucher du soleil, pour allumer la mèche imbibée de ce pétrole nauséabond qui nous pique les narines même après des semaines.

Combien de marches jusqu'à la lanterne ? Je l'ai établi avec certitude : cent quatre-vingt-seize.

12 décembre 1849. Journée très chaude. « Étouffant » – « torpeur » – « calme plat ». Monté l'escalier, allumé la mèche, et une brume teintée de sang a envahi le ciel, au crépuscule, et masqué toute vue. Et je ne savais pas *Y a-t-il un être humain quelque part pour observer cette faible lumière ? Pour percevoir en moi une âme sœur, qui se noie dans la solitude ?*

17 décembre 1849. Journée très chaude. « Étouffant » – « torpeur » – « calme plat ». Puis, à midi, interrompu par une furieuse querelle digne des anges combattants du grand poème épique de Milton, au sein d'une foule immense d'oiseaux de mer de nombreuses espèces ; querelle à laquelle l'anxieux Mercury tint à manifester énergiquement qu'il n'avait aucune part : une gigantesque créature marine s'était en effet échouée sur le rivage, qui fut piquée et percée par des oiseaux hurleurs jusqu'à ce que son squelette remarquable émergeât au travers des lambeaux de chair. Ah, quelle horreur ! Et maintenant, quelle puanteur ! Si écoeuré que je ne peux terminer une seule page du haut allemand difficile de Gotthelf.

Néanmoins, je défends ces volatiles belliqueux : car ce sont des charognards, nécessaires pour dévorer les chairs mortes et putréfiées qui auraient vite fait de submerger les vivants de Viña del Mar et de nous anéantir totalement.

19 décembre 1849. Aujourd'hui, un coup rude ! Je ne sais si je vais le noter dans le Journal, tant je suis bouleversé.

Ayant mis temporairement de côté mon Plotin et mon Gotthelf, je m'intéressai à une pile de monographies de la Société philadelphienne des naturalistes, qui avait été jointe aux livres de la bibliothèque du Dr Shaw ; et je tombai sur une révélation sidérante, dans un article de 1846 d'un certain Bertram Shaw, Ph.D., M.D., intitulé « Des effets de l'isolement extrême sur certains spécimens mammifères ». À savoir, un rat ; un cochon d'Inde ; un singe ; un chien ; un chat ; un « jeune cheval en bonne santé ». Ces infortunées créatures étaient enfermées dans de petits enclos, dans le laboratoire du Dr Shaw, pourvues d'autant de nourriture et d'eau qu'elles souhaitent en consommer, mais empêchées de voir aucun de leurs congénères, et privées entièrement de paroles et de contacts. Ces animaux dévoraient d'abord avec un enthousiasme frénétique, puis ils perdaient peu à peu tout appétit, ainsi que leur force et leur énergie, dormaient d'un sommeil agité et tombaient finalement dans la stupeur. La mort survenait de « différentes manières » pour chacun des spécimens, mais toujours précocement. Le Dr Shaw concluait triomphalement : *La mort n'est que le désengagement systématique de l'être sensible, au niveau cellulaire.*

Car il semble que, murés dans leur isolement, ces animaux étaient de ce fait murés dans leur être, et « étouffaient » d'ennui ; leurs esprits vitaux, une sorte d'électricité vivante, cessaient progressivement de circuler. Le cœur battant, je relus plusieurs fois cette monographie, contraint d'admirer la rigueur scientifique de son raisonnement ; pour finir, néanmoins, la monographie (mangée aux vers par l'effet de l'humidité du Phare) m'échappa des doigts et tomba sur le sol.

« L'erreur de calcul commise par Shaw est que son "garçon" n'est rien moins qu'un spécimen moyen d'*Homo sapiens*. » Je ris avec tant de jubilation que Mercury accourut en bondissant, haletant et aboyant et me regardant avec une expression d'espoir : ris-je parce que je suis heureux ? Ah, *pourquoi* ?

25-29 décembre 1849. Jours perdus, et donc entrées de Journal perdues. Je ne sais pourquoi.

1^{er} janvier 1850. C'est le nouvel an et pourtant : tout ce qu'il y a de « nouveau » au Phare, c'est l'intensité de ma colère contre le terrier rebelle.

L'ai appelé tout l'après-midi, et maintenant le crépuscule est tombé. Je prendrai mon repas du soir seul, avec le texte obscur de *Die Spinne* pour unique compagnon... quoique j'aie de la difficulté à me concentrer, les paupières gonflées par la fatigue, ou par des piqûres de puce ; les doigts gourds, incapables de tenir cette maudite plume. Je me suis perdu de « vue » depuis l'accident survenu l'autre matin quand mon miroir de rasage, l'unique miroir du Phare, a échappé à mes doigts savonneux pour aller se fracasser stupidement sur le sol de pierre. « Mercury ! Viens ici, je te l'ordonne ! » – et aucune réponse, hormis le ricanement des oiseaux de mer, le murmure ivre et moqueur des vagues.

Mercury doit son nom à V., qui apporta dans notre maison ce chiot abandonné, tout petit et quasi mort de faim. Au commencement, il fut exclusivement le chien de V., puis j'en vins à le chérir aussi ; je ne suis pourtant pas à mon aise avec les animaux et me défie de la « fidélité » fanatique des canidés, qui m'évoque le large sourire dentu de l'hypocrisie. Mais Mercury était différent, je crois : un fox-terrier très « frisque » (c'est-à-dire vif et plein de vie) ; pas de race pure, mais doté d'une tête, d'un torse et de pattes bien conformés ; de l'agilité et de l'intelligence communes à sa race ; d'une ardeur à creuser, à fouir, à chercher des terriers pouvant receler des proies ; et d'une grande énergie nerveuse. Nommé « Mercury » par V. en raison de ses pitreries, il est depuis tout chiot inhabituellement affectueux ; aussi anéanti par la mort de V. que je le fus ; et malade de chagrin. Encore que ces derniers temps, embarqué dans notre aventure du Pacifique Sud, Mercury semble se remettre.

Son pelage mêle les couleurs habituelles du terrier : poil frisé blanc, taché de brun clair, de brun foncé et de roux ; un poil devenu bourru et broussailleux à faire honte, car le temps m'a manqué pour toiletter Mercury comme il conviendrait, de même qu'il me manque souvent pour m'occuper de ma propre toilette. (C'est étrange le peu de temps dont nous disposons pour ces tâches, alors que le temps semble bâiller

devant nous, immense comme la vaste mer où nous pourrions nous noyer.)

J'ai peut-être une part de responsabilité, je le concède : car Mercury s'est montré peu friand des biscuits secs d'un brun grisâtre, parfois grouillants de larves, dont je l'alimente. Il ne m'était pas venu à l'esprit d'apporter une nourriture différente, de la viande en boîte ; et peut-être la place eût-elle manqué. Car mon régime est purement végétarien – fruits secs et en boîte, légumes, produits féculents tels que biscuits et gâteaux de riz, eau de source embouteillée, garantis « abondamment riches » en nutriments par le Dr Shaw. Mon ascétisme, qui était aussi celui de V., va jusqu'à inclure une aversion pour quelque chair que ce soit, poissons et coquillages inclus, qui sont de tous les organismes ceux qui me répugnent le plus. Je comprends néanmoins qu'un terrier est un genre de créature fort différent, né pour chasser ; et il est navrant, comme le prouvent son museau et son haleine de plus en plus fétides, que Mercury en soit arrivé à manger des choses mortes, ce que j'avais tenté de lui interdire de crainte qu'il ne s'empoisonne.

« Mercury ! Viens, c'est l'heure du dîner, *Je t'en supplie.* » Et cependant, pas de terrier, rien que la lumière blême du soir, le clapotement des vagues et, semble-t-il, un bruit horrible de chairs, de nerfs et d'os déchiquetés et de mastication et des sons obscènes à la fois gutturaux et extatiques *que je ne souhaite pas interpréter.*

18 janvier 1850. Veille de mon anniversaire. Mais j'ai oublié mon âge !

19 janvier 1850. La surprise du jour : une invasion de charançons dans ma réserve de gâteaux de riz, que j'ai essayé de retirer avec les doigts ; avant de renoncer, saisi de nausées et de vomissements.

23 janvier 1850. Aujourd'hui j'ai découvert que le firmament rocheux sur quoi le Phare est construit est ovoïde, comme le serait un œuf difforme. Il est plus petit que je l'avais d'abord cru, moins de quatre-vingt-dix pieds de diamètre ; de même que le Phare me semble une structure plus haute, qu'il me faut chaque soir plus de force et de souffle pour escalader afin d'allumer la lanterne et de m'acquitter de mes devoirs de Gardien. (Les nuits de brume, je pourrais me demander si la flamme de la lanterne perce pareilles ténèbres ; et à quoi bon, mon effort. Car je ne vois rien, n'entends rien qui puisse être qualifié d'« humain », et en suis venu à m'interroger sur l'inanité de mon entreprise.)

Par ailleurs, le Phare descend plus profondément dans l'intérieur crayeux de la terre que je l'avais supposé. On pourrait presque

imaginer que le trou en son fond est une espèce de terrier. (Idée des plus répugnante, car quelle créature demeurerait dans un terrier comme celui-ci, qui descend bien au-dessous du niveau des eaux ? Mercury a gémi et jappé quand je lui ai enjoint d'explorer ce lieu infernal, et s'est tellement contorsionné entre mes mains que j'ai ri et l'ai libéré.)

1^{er} février 1850. Ce soir, je n'ai pas monté ce maudit escalier, et je n'ai pas allumé cette maudite mèche. Pourquoi ?

J'avais aperçu une flottille de galions espagnols. Bateaux de brume, visions stimulées par mes paupières enflées ou bien bateaux véritables, je ne sais et *je m'en moque*. Ces hardis navires faisaient route vers le détroit de Magellan et au-delà ; et une vile fourberie m'est venue (« patriotique » néanmoins ! – que ce soit dûment noté), celle de ne pas allumer la lanterne pour guider l'ennemi espagnol mais de le laisser se diriger seul dans ces eaux périlleuses. « Le capitaine n'a qu'à prier son dieu papiste de le guider jusqu'au Détroit. »

4 février 1850. Chaleur. Torpeur. Haleine fétide de la création. Quoique nous ne soyons qu'en février, et que des températures plus extrêmes soient à venir en mars et en avril.

Une altercation avec Mercury, qui m'a aliéné le terrier, je le crains. Je n'avais pourtant pas le choix, car il s'était mal conduit, s'aventurant jusqu'au Charnier et, après s'y être nourri et roulé dans l'ordure, osant revenir auprès de moi, son maître, le museau ensanglanté, les dents poissées d'entrailles déchirées, et le pelage, ce pelage naguère soyeux que V. avait brossé, souillé de sang et d'ordure innommable. « Chien ! Tu me dégoûtes. » Quand je levai le poing pour frapper, il se recroquevilla à peine, les pupilles de ses yeux injectés de sang réduites à deux fentes ; cette fois, je ne retins pas mon coup, mais frappai sa tête osseuse ; je ne me retins pas non plus d'envoyer mon pied dans l'échine maigre de ce cabot ; lorsqu'il hérissa le poil et qu'il découvrit en grondant ses dents salies, je saisis mon gourdin de bois flotté et l'abattis si résolument sur la tête de l'animal qu'il s'écroula aussitôt sur le sol où il resta, gémissant et secoué de spasmes. « Tu as compris qui était le maître, hein ? Pas un spécimen avili de *Canis familiaris*, mais un spécimen exemplaire d'*Homo sapiens*. »

Car c'est une question d'espèce, je commence à m'en rendre compte. Plotin n'en avait pas la moindre idée, ni même Aristote ; et Gotthelf non plus, bien que vivant dans ce siècle.

17 février 1850. Et maintenant, Mercury est mort. J'ai recouvert de pierres ses restes pitoyables afin de décourager les charognards.

20 février 1850. La vie est torpide, dans la brume de chaleur. Je ne peux pleurer mon compagnon perdu ; le jour, je suis trop épuisé et, la nuit, trop remué de rage. Les entrées du Journal, je les écris à la lumière de ma lampe, d'une main si tremblante qu'on croirait que la terre tremble sous moi. Car dans un rêve, il m'est apparu que tous les *Homo sapiens* avaient péri dans une débâcle de feu, avec une seule exception : le Gardien du Phare de Viña del Mar.

1^{er} mars 1850. *Cyclophagus*, c'est le nom que je lui ai donné. Une créature originale et saisissante à l'extrême, qui aurait étonné Homère, ainsi que tous mes pères gothiques sans exception. Je ne compris pas aussitôt que *Cyclophagus* était un amphibie, mais j'ai maintenant découvert que cette espèce demeure, du moins dans la journée, dans des terriers aquatiques en lisière de la plage de galets ; elle en émerge, à la façon des envahisseurs troyens, à la tombée de la nuit, et se traîne de-ci, de-là, dévorant les chairs que ses griffes, son groin et ses dents déchireuses parviennent à trouver. Et c'est ainsi que Mercury périt.

Cyclophagus est essentiellement un charognard ; bien que les spécimens les plus gros, manifestement des mâles, magnifiques tyrans de la plage pouvant atteindre la taille d'un sanglier sauvage, attaquent et dévorent – vivantes et hurlantes ! – des créatures aussi grosses que les crabes-araignées (terrifiants eux-mêmes à contempler), et un poisson, ou un reptile, à la tête énorme et aux étonnantes écailles phosphorescentes que j'ai nommé *Hydrocephalus*, ainsi que les oiseaux de mer habituels, goélands et aigles, quand ils s'assoupissent sans méfiance parmi les rochers ; et, comme il arriva l'autre nuit, le pauvre Mercury, qui, mû par la soif sanguinaire du terrier, s'était imprudemment aventuré sur le domaine de l'une de ces bêtes de cauchemar. Je peux à peine noter dans ce Journal, où j'espérais naguère n'exprimer que les sentiments les plus élevés de l'humanité, la façon dont, tiré de mon sommeil, j'entendis les cris pitoyables de mon compagnon, car il me sembla qu'il criait « Maître ! Maître ! » et que ma bien-aimée criait avec lui, afin que je le secourusse. Et donc, surmontant mon dégoût pour le Charnier, j'arrivai en trébuchant au côté de Mercury alors que le fox-terrier condamné luttait avec frénésie pour sa vie, prisonnier des mâchoires masticatrices d'un *Cyclophagus* mâle résolu à le dévorer vivant. Désespéré, je frappai ce prédateur monstrueux à coups de pierre et tirai sur Mercury, avec des cris et des pleurs, jusqu'à parvenir enfin à le « libérer » de ces terribles dents-scie – ah, trop tard ! Car le pauvre animal, en partie démembré, saignait abondamment et, dans une ultime convulsion, mourut en gémissant dans mes bras...

Je ne peux écrire davantage. Je suis écoeuré, je suis submergé de dégoût. Les régions ténébreuses d'Usher ne sont plus, *Cyclophagus* a

triomphé. Les imaginations arachnéennes et gothiques de Jeremias Gotthelf lui-même ne pourraient résister à des créatures aussi infernales ! Dans un cauchemar, ma bien-aimée V. est venue me réprimander d'avoir abandonné notre « premier-né » à ce terrible sort. Mes yeux stupéfaits la virent telle que je ne l'avais pas vue depuis le jour de notre mariage, alors qu'elle était tout juste âgée de treize ans, éthérée et virginale comme neige pure ; et j'entendis sa voix, éplorée comme je ne l'avais jamais entendue de son vivant, proférer cette malédiction ;

« Je te reverrai plus, mon époux. Ni dans ce monde ni dans l'Hadès. »

Jour indéfini 1850 (?) Diable ! prendre cette plume et m'efforcer de gratter d'encre un papier-parchemin ! Et la plume tombe de mes doigts griffus, et une grande part de ma provision d'encre a séché autant que mon mécène (dont j'ai égaré le nom, bien que j'entende sa voix railleuse *Mon garçon ! Mon garçon !* dans le cri des goélands et voie sa face maudite et menaçante surgir des nuages), de même que ma précieuse « bibliothèque » de livres et cetera est rongée par vers et larves, et illisible ; et mes aliments en conserve, contaminés par des asticots. Comme tout Philadelphie frémirait à ma vue, maintenant : « Qui est-ce ? Ce *sauvage ?* » – reculant d'horreur et puis avec de grands éclats de rire, y compris les dames : ECCE HOMO !

Jour indéfini 1850 (?) Je dois me rappeler que Philadelphie a péri. Et toute l'humanité. Et que « moi, le seul rescapé, je me suis sauvé pour te l'annoncer ».

Jour indéfini La perplexité de marches qui tournent et s'enroulent au-dessus de ma tête, et que j'ai cessé de monter. Je me rappelle vaguement une « lanterne » – une « lumière ». Et vaguement, un Gardien de Phare. Si Mercury était là, nous ririons ensemble de ces absurdités. Car tout ce qui compte est de se nourrir, et de se nourrir bien, afin que cette tempête de bouches soit tenue en échec et empêchée de me dévorer, *moi*.

Jour indéfini Avec désespoir et dégoût j'ai jeté à la mer la dernière des conserves contaminées. J'ai bu les dernières gouttes d'eau de source tiède où, je le voyais à l'œil nu, des créatures translucides, tissulaires, nageaient et s'ébattaient. Si affamé que ma faim ne peut être assouvie. Et pourtant, elle n'en est qu'à son commencement. Tout comme la chaleur de l'été n'en est qu'à son commencement.

Jour indéfini Pas très vite mais, oui, j'ai appris : alors que Mercury

avait commis l'erreur de s'attaquer aux terriers aquatiques du *Cyclophagus* avant que la mer ne se fût entièrement retirée, impatient de se régaler de la chair succulente des petits qui s'accrochent, vagissant et miaulant, aux mamelles de la femelle *Cyclophagus*, je sais attendre mon heure parmi les rochers.

Étrangement, la puanteur s'est atténuée. La nuit, quand j'émerge de mon terrier.

Si je m'épargnai d'abord le spectacle de mes « proies » – dans le moment où mes mâchoires les dévoraient avidement – je n'ai plus le temps aujourd'hui pour de tels raffinements, car les aigles de mer les plus hardis pourraient fondre sur moi et profiter de ma distraction. Fini maintenant ! Je ne connais plus la honte, quand monte ma faim. Même temporairement repu, couché parmi les os et les nerfs de mon festin, dans la brume de chaleur étouffante de Viña del Mar, je rêve avec perversité d'autres repas ; car, en ce lieu infernal, je suis devenu un enroulement d'entrailles, terminé de dents à une extrémité, et d'un anus excréteur à l'autre. Quand je ne suis pas hébété de faim, je prends le temps d'écorcher / déplumer / égriffer / vider / désosser / cuire sur un feu préparé de bois flotté, avant de consommer : plus souvent, je n'en ai pas le temps, car ma faim est trop pressante et je dois me nourrir comme font les autres, en arrachant la chair de l'os avec mes dents. Ah, je suis sans patience pour les protestations agitées et les cris perçants des condamnés :

— oiseaux de mer de toutes espèces, y compris les plus petits des albatros à bec jaune, qui volent imprudemment près de ma cachette entre les roches, et que mes griffes cueillent dans les airs

— grosses méduses, tortues de mer, et poulpes, dont la chair est coriace et doit être mastiquée de longues minutes

— petits de l'*Hydrocephalus* (délicats comme des cailles, alors que la viande des adultes est filandreuse et provoque la diarrhée)

— petits du *Cyclophagus* (dont je suis particulièrement friand, un goût d'une extrême subtilité rappelant la noix de Saint-Jacques)

— œufs de toutes espèces (comme tous les prédateurs, je tressaille de joie à la vision d'un œuf, qui ne peut échapper à la prise de vos griffes, et n'oppose pas le moindre frémissement de résistance ; regorgeant de nutriments à gober à même le crâne – ah ! la coquille, voulais-je dire)

Triste réalité, à ne pas confier à V. ni aux habitués de mes anciens repaires de Philadelphie : moi, le descendant d'un noble clan de la race teutonique, dois partager mon royaume avec nombre de viles espèces d'animaux, d'oiseaux et d'insectes ! Parmi elles, seul *Cyclophagus* est un rival à ma hauteur, l'espèce la plus fascinante en

même temps que la plus évoluée et la plus intelligente, quoique bien inférieure à d'*Homo sapiens*. J'ai découvert en lui un amphibie très curieux, ingénieusement équipé à la fois d'ouïes et de narines, de nageoires et de pattes ; aussi disgracieux dans l'eau que sur terre, mais se mouvant néanmoins avec une agilité surprenante quand il le souhaite, et même les femelles sont très fortes. Sa tête est aussi grosse que celle d'un homme, et son museau pointu, avec des rangées de dents pareilles à celles du requin ; ses oreilles droites et translucides sont humanoïdes ; sa queue, de taille modérée, dressée comme celle d'un chien ou affaissée à mi-mât, souillée d'ordure. Son trait le plus saisissant est son œil unique, – ainsi l'ai-je nommé *Cyclophagus* – qui sort de son front, deux fois gros comme l'œil humain et qui en a l'expressivité limpide. La curiosité de cet organe est sa capacité à tourner rapidement d'un bord à l'autre, et à saillir de l'arête osseuse de la face chaque fois que nécessaire. Le *Cyclophagus* est couvert d'une peau veloutée d'une merveilleuse douceur ; elle a une couleur d'argent pourpré, qui s'assombrit rapidement après la mort. Cuite sur un feu, la chair du *Cyclophagus* est d'une tendresse exceptionnelle, ainsi que je l'ai noté ; chez les mâles matures, toutefois, il y a un arrière-goût de sang et de venaison, répugnant d'abord, mais qui progressivement fascine.

Penser au *Cyclophagus*, c'est éprouver, ah ! – le plus puissant et le plus pervers des désirs, j'en lâcherais presque cette plume ennuyeuse pour aller rôder dans les hauts-fonds de la plage de galets, bien que le crépuscule ne soit pas encore tombé. Récemment j'ai appris à me mettre à quatre pattes, les mâchoires au ras de la vague joueuse, et nous verrons bien ce qui nagera à ma rencontre.

Jour indéfini Medusa : gelée de mer quand elle vit, ses nombreuses vrilles transparentes, d'un rouge si pâle qu'il évoque le réseau de veines d'un être humain, causent de belles brûlures ! Mortes, ces vrilles sont fibreuses et curieusement délicieuses, à dévorer avec un légume caoutchouteux, salé et serpentin tel que les algues *Vurrgh* : une espèce de lézard mammifère de trois pieds de long, aux membres courts et poignants et à la queue féline une peau profondément plissée, comme un tissu souvent plié des moustaches rudes sur le museau du mâle un museau duveteux plus doux chez la femelle une expression au repos à la fois farouche et contemplative à la manière de Socrate à ces créatures j'ai donné le nom de *Vurrghs* car pour communiquer entre elles, elles émettent une série de sourds grognements musicaux : « Vurrgh Vurrgh Vurrgh » à l'agonie elles crient comme des femelles humaines, des sopranos à la voix devenue stridente la viande du *Vurrgh* est caoutchouteuse et sensuellement excitante comme celle des huîtres leurs œufs dorés visqueux et

luisants Par hasard j'ai découvert que la femelle *Vurrggh* pond ses œufs sur du sable humide et des déchets, dans la partie nord de l'île le mâle *Vurrggh* semble alors venir flâner par là, comme par hasard (mais, dans la nature rusée, y a-t-il place pour le *hasard* ?) et fertilise ces œufs par l'intermédiaire d'un organe sexuel tubulaire, tristement comique à voir mais cependant efficace, et dans la nature c'est tout ce qui compte le mâle *Vurrggh* rassemble alors nerveusement les œufs qu'il recueille dans une poche attachée à son ventre, telle celle du kangourou australien c'est le mâle *Vurrggh* qui nourrit les œufs jusqu'à ce qu'ils donnent une multitude ondulante de petits *Vurrgghs* glissants et très pâles, tachetés pour les femelles, mesurant environ quatre pouces à la naissance, délicieux si dévorés crus.

Cyclophagus est mon principal rival, ici, car cette rusée créature se sert de son œil singulier pour voir dans le noir et son nez-museau est bien plus sensible que mon nez « romain » *Cyclophagus* a un appétit insatiable pour les petits *Vurrgghs* dont il semblerait presque cultiver des colonies dans les eaux peu profondes, près du rivage tout à fait comme pourrait le faire *Homo sapiens*.

Ces découvertes, je pourrais les signaler à la Société des naturalistes si tout cela n'avait disparu dans une apocalypse de flammes, cette civilisation déliquescence !

Succubus : une friandise de la mer une espèce de clam géant, dirais-je que l'on trouve souvent parmi les rochers, déversée de sa coquille opalescente comme la poitrine d'une dame d'un corset à baleines une créature invertébrée à la chair rose, qui n'est que tissu et n'a pas de visage on cependant décèle sur sa surface frémissante les traces d'un visage très légèrement humanoïde j'ai nommé ce clam *Succubus* car, introduit de force dans la bouche, il y palpite de la façon la plus obscène dans l'agitation où il est pour sa vie ses protestations sont extraordinairement excitantes sa chair sucrée si dense qu'un seul *Succubus* peut exiger une heure de mastication vigoureuse et assouvir l'appétit de longues heures et là encore, ce maudit *Cyclophagus* est mon rival avec cet avantage injuste : *Cyclophagus* sait nager dans la mer bouche béante et dents-scie dénudées en s'en remettant aveuglément à son instinct ce qu'*Homo sapiens* n'a pas (encore) appris à faire !

HELA ainsi l'ai-je nommée ma bien-aimée

HELA qui s'est placée sous ma protection Hela à l'œil lumineux Hela mon âme sœur dans cette région infernale ah, inattendue !

HELA, en souvenir de la légendaire Hélène de Troie pour qui mille navires furent mis à la mer, pour qui tant de vaillants héros

guerroyèrent et disparurent dans l'Hadès et cependant, quelle gloire de mourir ainsi, pour la BEAUTÉ ! Mon HELA frissonne de gratitude dans mes bras jamais encore elle n'avait vu un individu de mon espèce ! un choc pour elle, et une révélation mon serment est éternel mon amour absolu elle s'est précipitée haletante et gémissante dans le refuge de mes bras, une *Cyclophagus* virginale poursuivie par un mâle en rut émergeant au crépuscule des vagues écumeuses de la plage de galets où je rôdai agité et aux aguets, ramassé et le gourdin levé HELA sortant telle Vénus de la mer sauvée par mon bras d'une brute licenciuse et répugnante, si monstrueuse qu'il semblait un *Cyclophagus* mutant dressé sur des moignons de pattes à l'imitation de l'Homme ses terribles dents étincelant comme s'il allait me déchirer la gorge ah ! s'il pouvait seulement me saisir mais il ne le *pouvait pas* et triomphalement j'emportai mon Hela afin que nul mâle de son espèce brutale ne pût jamais la reprendre !

C'était il y a un certain temps selon l'ancien mode de calcul

Je ne suis jamais certain de l'« heure » qu'il peut « être » j'ai oublié pourquoi ces pages me paraissaient importantes Il y a les « mois » il y a les « années » il fait toujours très chaud, car le soleil s'est figé dans le ciel

Quelle terreur éprouva ma bien-aimée quand des envahisseurs débarquèrent bruyamment au pied du Phare de mon « espèce » indéniablement ! dans un petit canot et le navire ancré à quelque distance appelant le Gardien du Phare et ne trouvant aucun habitant humain, fouillant dans mes affaires abandonnées mon ancien lit et ayant vainement cherché, repartirent dépités dans notre terrier douillet nous étions à l'abri de tout danger et dans cette chambre de craie Hela a donné le jour huit petits bébés chauves et miaulants dont les yeux ne se sont pas encore ouverts et qui têtent féroceement ses seins veloutés Bien que ces petits n'aient qu'un seul œil comme leur mère (un œil si lumineux que je défaille en plongeant dans ses profondeurs) chacun d'eux porte cependant la marque indubitable de son père mon front patricien mon nez dont le tour romain a été qualifié de « noble » ces bébés pèsent peut-être deux livres, et tiennent merveilleusement dans la paume de ma main levée Ah, avec quelle adoration leur père les soulève de terre ! dans la lumière qui éclaire le couloir supérieur du terrier (quand ces chers petits sont las de téter, précisons ! car sinon ils poussent des miaulements stridents et leurs petites dents brillent d'un courroux puéril) Il me plaît que leur queue soit moins prononcée que la queue de la plupart des *Cyclophagi* nouveau-nés leur museau bien moins pointu le nez « romain » se

développera, je crois les narines l'emporteront sur les ouïes car Hela s'est détachée de son ancienne vie amphibie et ses petits ne la connaîtront pas, nous en avons fait le serment ces précieux rejets s'épanouiront dans le sanctuaire du Phare cette structure érigée pour notre habitation, et pour rien d'autre car elle ne peut avoir d'autre raison d'être c'est notre Royaume près de la mer notre nid ici, et personne ne l'envahira car je l'ai fortifié, et je suis très fort Mais tendre avec ma bien-aimée : car sa peau est si douce, sa teinte d'argent pourpré celle des pétales les plus délicats du lys calla son œil expressif si intense, si plein de dévotion pour son mari-chasseur ensemble nous demeurerons en ce lieu et nous serons les progéniteurs d'une nouvelle race d'Immortels fière et splendide Hela mon amour pour toujours et à jamais

EDickinsonRépliLuxe

Si seuls ! Timidement ils se regardèrent par-dessus la table de la salle à manger au plateau de cerisier poli, où la flamme des bougies miroitait tel le souvenir de rêves imprécis. L'un dit : « Nous devrions acheter un RépliLuxe », comme si l'idée venait de lui en passant par l'esprit, et l'autre dit aussitôt : « Les RépliLuxes coûtent trop cher, et il paraît qu'ils ne vivent pas plus d'un an.

— Pas tous ! Seulement...

— La semaine dernière, c'était trente et un pour cent. »

Le mari était donc allé sur Internet, lui aussi. L'épouse en prit note et s'en réjouit.

Car au fond de son cœur elle aspirait depuis longtemps à *plus de vie ! plus de vie !*

Neuf ans de mariage. Dix-neuf ?

Vient un moment où vous savez : ce qui vous a été donné. Vous ne recevrez pas davantage que cela. Et ce *cela*, ce que votre vie est devenue, vous sera retiré. Un jour.

« Une grande figure de la culture ! Quelqu'un qui nous élèvera ! »

M. Krim était un fiscaliste spécialisé en droit des affaires/commerce entre États. Mme Krim était l'épouse de M. Krim, connue comme une habitante « généreuse », « active », « concernée » du village suburbain de Golders Green. Ensemble ils se rendirent au gigantesque centre commercial New Liberty, distant de trente kilomètres, où il y avait un point de vente RépliLuxe. Ce n'était en fait qu'une boutique-catalogue, guère plus utile qu'Internet, mais il était excitant pour les Krim de voir des échantillons de RépliLuxes en trois dimensions. L'épouse reconnut *Freud*, le mari reconnut *Babe Ruth*, *Teddy Roosevelt*, *Van Gogh*. On ne pouvait pas dire que ces personnages « faisaient vrais » car ils ne dépassaient pas le mètre cinquante, leurs traits étaient réduits en proportion et simplifiés, leurs yeux, vitreux, afin de satisfaire aux stricts mandats fédéraux stipulant qu'aucun répliquant artificiel ne devait être fabriqué « aux dimensions » ni inclure des parties « organiques », fussent-elles offertes par des donateurs enthousiastes. Bien que les RépliLuxes exposés fussent en mode sommeil, et non activés, le mari et l'épouse restèrent en arrêt devant eux. L'épouse murmura, avec un frisson : « Freud ! Un grand génie, mais ne serait-on pas gêné d'avoir chez soi quelqu'un comme ça, qui sonde... » Le mari murmura : « Van Gogh !... Imagine un peu, Van Gogh, chez nous à Golders Green ! Mais il était "maniaco-dépressif", non ? Et est-ce qu'il ne s'est pas... »

Dans le magasin violemment éclairé, d'autres couples s'entretenaient à voix basse, avec passion. On pouvait regarder des vidéos de RépliLuxes animés, feuilleter d'immenses catalogues. Des vendeurs attendaient, prêts à apporter leur aide. Dans le rayon BébéRépliLuxe, qui proposait des personnages d'enfants de moins de douze ans, les discussions s'échauffaient encore davantage. Grands sportifs, grands chefs militaires, grands inventeurs, grands compositeurs, musiciens, interprètes, leaders mondiaux, artistes, écrivains et poètes : comment choisir ? Par bonheur, du fait des restrictions de copyright, de nombreux personnages éminents du XX^e siècle n'étaient pas disponibles, ce qui limitait considérablement le choix (peu de stars du petit écran, peu de figures du monde du spectacle postérieures à l'époque du cinéma muet). L'épouse dit à un vendeur : « Mon cœur penche pour un poète, je crois ! Auriez-vous... » Mais *Sylvia Plath* n'était pas encore dans le domaine public, pas plus que *Robert Frost* ou *Dylan Thomas*. *Walt Whitman* était en promotion tout le mois d'avril, mais l'épouse fut saisie d'hésitation : « Whitman ! Imagine un peu ! Mais est-ce qu'il n'était pas... » (L'épouse, qui n'était nullement intolérante et n'avait pas la morale bourgeoise conventionnelle de ses voisines de Golders Green, ne put se résoudre à prononcer le mot *gay*.) Le mari se renseignait sur *Picasso*, mais *Picasso* n'était pas encore disponible. « Rothko, alors ? » L'épouse dit en riant au vendeur : « Mon mari est un peu snob en matière de peinture, il faut lui pardonner. Je suis sûre que personne chez RépliLuxe ne sait même qui est Rothko. » Pendant que le vendeur consultait un ordinateur, le mari dit, d'un ton têtue : « Nous pourrions le prendre enfant. Il y a un "mode accéléré", nous assisterions à l'éclosion d'un talent visionnaire... » L'épouse dit : « Mais est-ce que ce "Rothko" n'était pas déprimé, est-ce qu'il ne s'est pas suicidé... » et le mari répondit, avec irritation : « Et *Sylvia Plath*, alors ? Elle, elle s'est suicidée. » L'épouse dit : « Oh ! mais avec nous, dans notre maison, je suis sûre que *Sylvia* ne le ferait pas. Nous serions une influence neuve, positive. » Le vendeur déclara ne pas avoir de *Rothko*. « Avez-vous *Hopper*, alors ? "Edward Hopper, peintre américain du XX^e siècle" ? » Mais *Hopper* était encore protégé par le copyright. L'épouse s'exclama soudain : « *Emily Dickinson* ! C'est elle que je veux. » Le vendeur demanda comment cela s'écrivait et tapa rapidement sur son ordinateur. Le mari fut frappé par l'excitation de sa femme, il était rare ces dernières années de voir Mme Krim aussi gamine, aussi vulnérable. Posant la main sur son bras dans ce lieu public, elle dit en rougissant : « Au fond de moi, j'ai toujours été poète, je crois. Ma grand-mère Loomis, celle du Maine, m'a donné un volume de ses "vers" quand j'étais toute petite. Mes premiers poèmes, je te les ai montrés quand nous nous sommes rencontrés, quelques-uns... C'est

tragique la façon dont la vie nous arrache à... » Le mari céda : « Eh bien, va pour “Emily Dickinson” ! Elle aura déjà l’avantage de ne pas faire de bruit. Les poèmes prennent beaucoup moins de place que des toiles de six mètres. Et ils ne sentent pas. Et puis, à ma connaissance, Emily Dickinson ne s’est pas suicidée. » L’épouse s’écria :

« Oh non ! En fait, elle n’a cessé de soigner des parents malades. C’était un ange de miséricorde pour sa famille, toujours vêtue de blanc immaculé ! Elle pourrait nous soigner si... » L’épouse s’interrompt, avec un petit rire nerveux. Le vendeur lut sur l’écran de l’ordinateur : « “Emily Dickinson (1830-1886), poétesse révérée de la Nouvelle-Angleterre.” Vous avez de la chance, monsieur et madame Krim, cette “Emily” fait partie d’une édition limitée qui sera bientôt définitivement épuisée mais que nous proposons encore tout le mois d’avril avec vingt pour cent de remise. *EDickinsonRépliLuxe* est programmé de trente à cinquante-cinq ans, âge de la mort du poète. Le client dispose donc de vingt-cinq années, qui peuvent être accélérées à volonté, ou même parcourues à rebours, mais pas en deçà de l’âge de trente ans, naturellement. Cette offre limitée expire le... » Très vite l’épouse dit : « Nous le prenons. Nous *la* prenons ! S’il vous plaît. » L’épouse et le mari se tenaient par la main. Un frisson soudain de tendresse, d’affection, d’espoir enfantin passa entre eux. Comme si, contre toute attente, ils étaient de nouveau de jeunes amants, au seuil d’une nouvelle vie.

Même avec la remise, *EDickinsonRépliLuxe* atteignait un prix considérable. Mais les Krim étaient à l’aise, et ils n’avaient pas d’enfant ni même d’animal domestique. « “Emily” ne nous coûtera qu’une infime partie de ce que coûterait un enfant, si l’on pense seulement aux frais de scolarité... » Mme Krim était trop excitée pour lire jusqu’au bout les nombreuses pages du contrat, imprimées serré, avant de le signer ; M. Krim, dont la profession consistait à éplucher ce genre de document, y consacra davantage de temps. *EDickinsonRépliLuxe* était livrable dans les trente jours, avec une garantie de six mois.

Le vendeur dit, d’un ton d’avertissement cordial : « Vous comprenez, évidemment, monsieur et madame Krim, que le RépliLuxe que vous avez acheté *n’est pas identique* à l’original.

— Évidemment ! » Les Krim rirent pour montrer qu’ils n’étaient pas idiots à ce point.

« Pourtant, poursuit le vendeur, en dépit toutes nos explications, certains acheteurs persistent à attendre la *vraie personne* et exigent d’être remboursés quand ils découvrent leur erreur.

— Pas nous, dirent les Krim en riant. Nous ne sommes pas idiots à ce point.

— Techniquement parlant, le RépliLuxe est en fait un mannequin,

brillamment imité, animé par un programme informatique qui offre un distillé de l'individu original, comme si le génie de RépliLuxe en avait tiré l'essence, ou l'"âme" – si vous croyez à ces concepts – pour le réinstaller dans un environnement entièrement neuf. Vous avez entendu parler, j'imagine, de nos dernières innovations passionnantes, celle qui nous permet d'allonger la durée de vie originale, par exemple, dans le cas de personnes mortes jeunes, comme Mozart. Nous accordons à MozartRépliLuxe une vie beaucoup plus longue, ce qui permet un travail beaucoup, beaucoup plus productif. Avec *EDickinsonRépliLuxe*, vous avez une simulation de l'"Emily Dickinson" historique, qui n'est évidemment pas aussi complexe que l'originale. Chaque RépliLuxe diffère, parfois considérablement, et de façon imprévisible. Mais il ne faut pas attendre du vôtre qu'il ressemble en quoi que ce soit à un "véritable" être humain. Vous savez aussi, puisque vous avez lu notre contrat, que les RépliLuxes ne sont pas équipés d'un système gastro-intestinal, d'organes sexuels, de sang ni d'un "cœur qui bat et palpite" – ne soyez donc pas déçus ! Ils sont programmés pour réagir à leur nouvel environnement plus ou moins comme l'aurait fait l'original, quoique de façon simplifiée. Naturellement, certains RépliLuxes s'adaptent mieux que d'autres, et certains foyers leur conviennent davantage que d'autres. La loi américaine interdit la présence de RépliLuxes ailleurs que dans l'intimité des foyers, ainsi que vous le savez, car nous risquerions alors d'avoir des spectacles publics, un match de boxe entre "*Jack Dempsey*" et "*Jack Dempsey*" par exemple, ou un match de baseball opposant deux équipes composées de "*Babe Ruth*". Les sportifs masculins sont l'article que nous vendons le mieux, bien qu'ils ne soient pas vraiment faits pour la vie d'intérieur et que leur propriétaire n'ait pas le droit de leur faire prendre de l'exercice au grand air. Comme les dalmatiens, les whippets, les lévriers, ils ont besoin d'exercice quotidien, ce qui a été cause de quelques problèmes, je le crains. Mais votre poète est idéal, puisque apparemment "*Emily Dickinson*" ne sortait jamais ! Un choix très avisé, je vous en félicite. »

Les Krim étaient trop troublés pour suivre tout ce que disait le vendeur, mais ils lui serrèrent la main, le remercièrent et se préparèrent à partir. Quelle décision majeure, et prise en un temps si court ! Dans la voiture, sur le chemin de Golders Green, l'épouse fondit soudain en larmes, par pur bonheur. Les mains crispées sur le volant, le mari regardait droit devant lui en s'interdisant de penser *Qu'avons-nous fait ? Qu'avons-nous fait ?*

Pour se préparer à recevoir leur invitée distinguée, l'épouse acheta les œuvres complètes d'Emily Dickinson, plusieurs biographies et un énorme livre de photographies, *The Dickinsons of Amherst*, mais elle

était généralement bien trop agitée pour rester assise à lire, d'autant que les petits poèmes ardues et énigmatiques de Dickinson lui donnaient du fil à retordre ; elle s'affaira donc à préparer l'« environnement adéquat, thermo-régulé » que préconisait la brochure RépliLuxe afin de prévenir une « détérioration mécanique » du RépliLuxe par excès d'humidité/aridité. Elle acheta dans des magasins d'antiquités des meubles d'époque ressemblant à ceux de la chambre à coucher du poète : un lit-« traîneau » en acajou milieu XIX^e, si étroit qu'il aurait pu convenir à un enfant, accompagné d'une courtépointe ivoire au crochet et d'un unique oreiller assorti, garni de plumes d'oie ; une commode à quatre tiroirs d'un bel érable doré ; un petit bureau plat, et d'autres tables assorties sur lesquelles l'épouse disposa des bougies. Elle trouva aussi deux chaises droites à siège canné, des voilages d'organdi blanc pour les trois fenêtres de la pièce, un papier mural beige au motif délicat et une lampe à pétrole en opaline blanche (vers 1860). Elle ne pouvait espérer reproduire les portraits encadrés qui ornaient les murs d'Emily et représentaient sans doute des ancêtres, mais elle trouva des portraits de gentlemen anonymes du XIX^e, tout aussi austères, sévères et fantomatiques, auxquels elle joignit un portrait de sa grand-mère Loomis, morte depuis de longues années. Quand la pièce fut enfin prête et que le mari fut venu l'admirer, l'épouse s'assit au petit bureau malcommode, devant une fenêtre baignée par un soleil printanier, et, la plume prête, attendit l'inspiration.

« *I taste a liquor*²... »

Mais rien d'autre ne venait, pour le moment.

Premier choc : Emily était minuscule !

Quand *EDickinsonRépliLuxe* fut livrée chez les Krim, sortie de sa caisse et mise à la verticale, cette femme censément âgée de trente ans se révéla ressembler davantage à une fille mal nourrie de dix ou onze ans, qui arrivait à peine à l'épaule de l'épouse. Quoiqu'ayant vu que même la taille de Babe Ruth avait été réduite, les Krim ne s'attendaient pas que leur compagne poète fût aussi chétive. Le RépliLuxe avait apparemment été modelé sur l'unique daguerréotype existant, où le poète paraissait à peine ses seize ans. Elle avait les yeux grands, sombres et curieusement dépourvus de cils, la peau couleur d'ivoire, lisse comme du papier. Ses sourcils étaient plus larges qu'on ne s'y serait attendu, plus fournis et plus marqués, pareils à ceux d'un garçon. La bouche, large et charnue, légèrement dédaigneuse, surprenait elle aussi dans ce visage étroit. Ses cheveux noirs, partagés en leur milieu par une raie sévère, tirés en arrière et réunis en un petit chignon serré, couvraient presque entièrement ses oreilles étonnamment menues à la façon d'un bonnet. Vêtue d'une robe de

coton sombre, manches aux poignets, jupe aux chevilles, la taille incroyablement minuscule, *EDickinsonRépliLuxe* ressemblait davantage au cadavre ratatiné d'une nonne enfant qu'à une femme poète de trente ans. L'épouse contempla avec horreur les yeux sans vie, la bouche figée. Le mari, très nerveux, avait des difficultés, comme souvent face à ce genre d'appareil, avec la baguette de télécommande.

Le menu comportait de nombreuses options, et il tapait des chiffres avec impatience. « "Mode sommeil". Comment diable l'active-t-on ?... » Il avait dû taper la bonne combinaison par hasard, car il y eut un déclic, un bourdonnement et, un instant plus tard, les yeux sans cils d'*EDickinsonRépliLuxe* s'animèrent ; vides mais vifs, ils parcoururent la pièce avant de venir se poser sur les Krim, qui se trouvaient peut-être à un mètre cinquante. Dans la poitrine étroite, les poumons se mirent à respirer, ou à simuler le processus de la respiration. Les lèvres charnues remuèrent, grimacèrent un sourire, mais sans émettre un son. Le mari marmonna, avec gêne : « "Mademoiselle Dickinson"... "Emily"... bonjour ! Nous sommes... » Tandis qu'*EDickinsonRépliLuxe* les regardait en clignant les yeux, ne faisant d'autre mouvement que de redresser légèrement la tête et de tordre ses mains minuscules, le mari présenta Mme Krim et lui-même. « Le chemin a été long jusqu'à notre maison de Golders Green, Emily ! Il ne serait pas étonnant que vous vous sentiez... » Il parlait d'une voix hachée mais avec toute la cordialité dont il était capable, comme dans sa vie professionnelle, où il lui fallait souvent se montrer chaleureux avec de jeunes collaborateurs qu'il espérait mettre à leur aise, bien que lui-même ne le fût manifestement pas. L'épouse dit, avec timidité : « Je... j'espère que vous m'appellerez Madelyn ou – Maddy ! – chère Emily. Je suis votre amie, ici, à Golders Green, et j'adore... » L'épouse rougit violemment, car elle ne pouvait se résoudre à dire *la poésie*, craignant de passer pour une petite-bourgeoise de banlieue idiote et prétentieuse ; mais s'interrompre sur le mot *j'adore* était tout aussi embarrassant et gauche. *EDickinsonRépliLuxe* baissa ses yeux, qui clignaient toujours rapidement. Immobile et raide, elle semblait attendre des instructions. Déception et consternation saisirent le mari. Pourquoi donc avait-il cédé au caprice de sa femme dans le magasin RépliLuxe ! Lui n'avait pas voulu d'une poétesse névrosée dans son foyer, il avait souhaité un artiste vigoureux et viril. L'épouse, qui souriait avec espoir à *EDickinsonRépliLuxe*, remarqua avec émotion que cette Emily taille enfant portait de minuscules chaussures à boucles et triturait à deux mains un mouchoir de dentelle blanche. Autour de son cou mince, elle avait un ruban de velours, croisé sur la gorge et maintenu par un camée. Le poète était paralysé de timidité, bien entendu : Emily ne pouvait savoir où elle se trouvait, qui étaient les Krim, si elle était réveillée ou en train de rêver, ou s'il y avait une

quelconque différence entre la veille et le rêve dans son état métamorphosé. Dans la caisse d'emballage se trouvaient également une petite malle qui contenait sans doute ses vêtements, un sac de voyage, et un coffret recouvert de satin rouge qui devait être une boîte à couture. « Je vous aiderais volontiers à défaire vos bagages, Emily, dit l'épouse, mais j'imagine que vous préféreriez qu'on vous laisse seule pour le moment, n'est-ce pas ? Harold et moi serons en bas si vous souhaitez... » L'épouse parlait avec hésitation mais chaleur. L'épouse était à la fois intimidée par *EDickinsonRépliLuxe* et profondément attirée par elle, comme par une sœur perdue. Au même instant, Emily leva les yeux vers elle, un regard soudain et perçant qui semblait exprimer une complicité (fraternelle ?). Les petites mains continuaient à triturer le mouchoir de dentelle, le poète souhaitait manifestement le départ de ses hôtes.

Alors que les Krim s'apprêtaient à quitter la pièce, ils entendirent pour la première fois la petite voix chuchotante d'*EDickinsonRépliLuxe*, à peine audible : « Oui merci maître et maîtresse je vous suis très reconnaissante. »

Dans l'escalier, l'épouse serra si fort le bras du mari qu'il sentit la pression de ses ongles. « Tu te rends compte, murmura-t-elle d'une voix haletante. Emily Dickinson est venue vivre *chez nous* ! C'est impossible et pourtant, c'est *elle* ! » Mal à l'aise et troublé, le mari répondit avec irritation : « Ne dis pas de bêtises, Madelyn. Ce n'est pas "elle", c'est un mannequin. "Elle" est un programme informatique très sophistiqué. "Elle" est un objet, et nous sommes ses propriétaires, pas ses compagnons. » L'épouse s'écarta avec un brusque mouvement de dégoût. « Non ! Tu te trompes. Tu as vu ses yeux. »

Ce soir-là, les Krim attendirent que leur invitée les rejoigne, d'abord à dîner, puis dans la salle de séjour où l'épouse fit du feu dans la cheminée et où le mari, qui d'ordinaire regardait la télévision, lut, ou essaya de lire, un nouveau livre intitulé *L'Univers miraculeux* ; mais les heures passèrent et, à leur grande déception, *EDickinsonRépliLuxe* ne se montra pas. De temps à autre, ils entendaient un léger bruit de pas au-dessus de leur tête, un craquement fantomatique du plancher. Et c'était tout.

Suivirent quelques jours tendus, durant lesquels le poète resta confiné dans sa chambre, bien que l'épouse l'engageât à « aller et venir » dans la maison à sa guise : « Vous êtes ici chez vous, Emily. Nous sommes votre... » Elle hésitait à dire *famille*, qui lui semblait trop intime, trop familier. À la fin de la semaine, on commença à voir Emily hors de sa chambre, silhouette mystérieuse et insaisissable qui, telle une créature des bois, disparaissait aussitôt qu'aperçue. « Tu l'as vue ? C'était *elle* ? » murmurait l'épouse quand une ombre glissait sans

bruit devant une porte, tournait au coin d'un couloir et s'évanouissait. Cruellement le mari disait : « Pas "elle", le mannequin. » Il s'esquivait aussi fréquemment qu'il le pouvait pour se rendre à son bureau.

Emily mettait toujours sa longue robe noire pareille à un habit de nonne, mais par-dessus, noué serré à la taille, un tablier blanc. Si elle semblait ne pas entendre les prières de l'épouse – « Emily, ma chère ? Attendez... » –, celle-ci découvrit néanmoins qu'en son absence la cuisine était nettoyée, les sols balayés et cirés, des tiges fleuries de forsythia disposées dans des vases ! – preuve qu'Emily ne vivait pas recluse dans sa chambre, mais était capable de sortir discrètement de la maison pour aller couper des branches de forsythia dans le jardin de derrière. Car Emily ne restait jamais inactive : elle s'occupait du ménage, faisait du pain (sa spécialité, le pain bis à la mélasse) et des tartes (rhubarbe, potiron, *mincemeat*), aidait l'épouse (qui avait suivi des cours de cuisine dans une école sérieuse de New York mais avait oublié presque tout ce qu'elle avait appris) à préparer les repas. L'épouse aimait entendre sa compagne-poète fredonner avec gaieté et vivacité, surtout quand, assise près d'une fenêtre ensoleillée, elle brodait, tricotait ou faisait une tapisserie ; souvent, Emily s'interrompait pour griffonner quelques mots sur un bout de papier, aussitôt fourré dans une poche de tablier. Si l'épouse se trouvait à proximité et qu'elle vît, elle feignait bien sûr de n'avoir pas vu. Se disant *Elle s'est mise à écrire des poèmes ! Chez nous !*

L'épouse attendait avec impatience que le poète partage ses poèmes avec elle. Car elles étaient deux âmes sœurs, après tout.

Bien que ne pouvant absorber de thé, ni aucun aliment ou boisson, Emily prenait un plaisir enfantin au rituel du thé de cinq heures, et insistait pour servir à l'épouse un thé anglais frais infusé (les « sachets de thé » choquaient et offensaient le poète, elle refusait même d'y toucher) avec des sandwiches de pain de mie au concombre, et de minces biscuits à la vanille qu'elle appelait boudoirs. L'épouse ne se sentait pas le cœur de lui dire qu'elle buvait rarement du thé, car Emily semblait attacher beaucoup d'importance à ce rituel, manifestement lié à l'ancienne vie perdue du poète au Homestead, sa maison d'Amherst dans le Massachusetts. « Venez donc me tenir compagnie, Emily ! S'il vous plaît. » La voix de l'épouse, avec sa supplication nue, devait être dissonante, ou trop forte, car Emily grimaça, mais posa son petit livre et rejoignit l'épouse dans la pièce vitrée ensoleillée du fond de la maison, comme le ferait une enfant qui, ne pouvant encore boire quelque chose d'aussi fort que le thé, se contente de refermer les doigts autour d'une tasse brûlante comme pour en absorber la chaleur. (Quels doigts délicats avait le poète ! L'épouse se demanda si *EDickinsonRépliLuxe* « sentait » la chaleur.) « Que lisiez-vous, Emily ? » questionna-t-elle, et Emily répondit, de sa

voix chuchotante, sans tout à fait regarder l'épouse en face, quelque chose comme : « ... des vers, madame. Seulement ! » L'épouse observa la femme menue qui frissonnait à côté d'elle, mais avec un maintien parfait ; l'épouse observa le luisant de ses beaux cheveux sombres (qui semblaient de vrais cheveux « humains », et non synthétiques) et son sourire surprenant, ces dents d'enfant soudain découvertes, irrégulières et décolorées comme de vieilles touches de piano. Il y avait dans ce sourire quelque chose de presque charnel qui perturbait profondément l'épouse, pour qui ce genre de sourire, toujours rare, avait cessé entièrement depuis longtemps. « Il semble que nous nous connaissions, chère Emily ? bredouilla-t-elle. Non ? Ma grand-mère Loomis... » Mais elle n'avait aucune idée de ce qu'elle disait. Un frémissement sembla passer sur le petit visage pâle du poète. Son regard croisa celui de l'épouse, fugitif comme l'éclair d'un rasoir, espiègle ou moqueur ; aussitôt après, elle se leva pour emporter la vaisselle à la cuisine, où elle lava les tasses avec soin et les sécha ; et rangea tout, jusqu'à laisser la cuisine immaculée. L'épouse protesta gauchement : « Mais vous êtes un poète, Emily ! – c'est gênant de vous voir travailler comme... » Et le poète dit, de sa voix chuchotante : « Maîtresse, être “poète” simplement... n'est pas “être”. »

Si frêle en apparence, la menue Emily respirait cependant une volonté obstinée, implacable. L'épouse s'éloigna, ébranlée et émue.

Les jours passèrent, l'épouse sortait rarement de chez elle. Car elle était envoûtée, enchantée. Mais Emily semblait voler près d'elle à la façon d'un papillon qui ne se pose jamais nulle part ; Emily fuyait toute intimité, même fraternelle, et ne parlait jamais de sa poésie, n'y faisait jamais allusion. L'épouse nota avec satisfaction que le mari n'avait pour ainsi dire aucun rapport avec le poète. Raide et cérémonieux, il s'appliquait bel et bien à lui parler comme s'il s'adressait à un mannequin motorisé et non à un être vivant : « Tiens, Emily ! Bonjour. Comment allez-vous ce soir, Emily ? » Mal à l'aise, le mari produisait un horrible sourire contraint et se léchait les lèvres, ce que le poète trouvait peut-être répugnant, notait l'épouse, parce que Emily ne répondait que par une grimace de sourire, esquissait une révérence qui était peut-être (oh, c'était imperceptible !) moqueuse, baissait la tête avec une humilité féminine qui ne pouvait être sincère et murmurait quelque chose comme « Très bien maître merci », s'éclipsant sans bruit avant que le mari n'ait pu prononcer une autre question banale. L'épouse riait, heureuse de savoir Emily Dickinson si entièrement *sienne*.

Pourtant, quoiqu'elle surpût souvent Emily en train de lire des volumes de « vers », écrits par des poètes tels que Longfellow, Browning, Keats, et qu'elle vît souvent Emily griffonner à la hâte sur

des bouts de papier qui disparaissaient dans ses poches, et qu'elle fît souvent des allusions marquées – mélancoliques – à son amour de la poésie, Emily ne partageait pas davantage ses poèmes avec l'épouse qu'elle ne le faisait avec le mari. L'épouse observait Emily dans la cuisine, ou assise devant l'une des fenêtres ensoleillées qu'elle affectionnait, et se sentait assaillie par un sentiment de solitude et de perte. Elle avait appris qu'en avançant doucement par-derrière, elle pouvait arriver très près du poète, car les RépliLuxes avaient été délibérément conçus pour que leurs propriétaires puissent les approcher de cette manière : ils étaient incapables de détecter ce qui ne se trouvait pas dans leur champ de vision, ou ne produisait pas de bruit alertant leur mécanisme auditif. C'était excitant ! Dans ces moments-là, la témérité de son acte, le risque qu'elle courait si le poète se retournait et la découvrait, faisaient trembler l'épouse. Elle se sentait pourtant irrésistiblement attirée par le fredonnement bas et intense d'Emily, qui ressemblait au ronronnement d'un chat : contentement total, intime et captivant. Cette attirance était telle que, comme sous l'emprise d'un charme, l'épouse fit quelque chose d'extraordinaire, un après-midi de la mi-mai :

Elle avait apporté la télécommande RépliLuxe. C'était la première fois qu'elle touchait à cet appareil. Debout derrière sa compagne-poète, elle décliqua *activer* et entra *mode sommeil*.

Mode sommeil ! Pour la première fois depuis que le mari avait activé *EDickinsonRépliLuxe*, des semaines auparavant, la forme animée se figea sur place avec un *clic !* de télévision qu'on éteint.

Le poète était en train d'éplucher des pommes de terre dans la cuisine. Ces tâches manuelles simples lui procuraient manifestement un grand plaisir. S'imaginant seule, elle s'était interrompue plusieurs fois pour essuyer ses petits doigts adroits sur son tablier et, avec un bout de crayon, griffonner quelque chose sur un morceau de papier, qu'elle fourrait ensuite dans sa poche. Mais après le *clic !* l'épouse s'approcha avec précaution de la forme figée du poète et murmura : « Oh, chère Emily ! Vous m'entendez ? » – bien que les yeux bruns sans cils fussent vitreux et sans vie et qu'il fût évident que la compagne-poète de l'épouse n'avait pas plus conscience de sa présence qu'un mannequin.

(L'épouse n'arrivait pourtant pas tout à fait à croire qu'Emily ne fût pas simplement endormie. « Emily est "réelle", bien sûr. Je le sais. »)

Elle fut longue à trouver le courage de toucher Emily : le tissu raide de sa manche, les bandeaux lisses des cheveux, à l'odeur légèrement métallique. La joue lisse comme du papier. Les lèvres entrouvertes, qui semblaient aussi vivantes, vues de très près, que celles de l'épouse. Il s'en fallut de bien peu que l'épouse ne se penchât brusquement, impulsivement, pour embrasser son amie sur ces lèvres ! (Il y avait

très longtemps que l'épouse n'avait pas embrassé ni été embrassée sur les lèvres. Car son mari et elle n'avaient jamais été des êtres passionnés, même nouveaux mariés.) Au lieu de cela, l'épouse osa glisser la main dans la poche du tablier d'Emily. Quand elle en retira plusieurs bouts de papier, elle se sentit défaillir.

Avec un raisonnement d'enfant, elle se disait qu'Emily ne s'apercevrait pas de la disparition de l'un de ces bouts de papier ou penserait simplement l'avoir perdu. L'épouse garderait celui sur lequel il semblait y avoir le plus de mots. Au moment où elle remettait les autres dans la poche du tablier, elle comprit ce qu'elle sentait sur sa joue en se penchant près du poète : *son souffle tiède*.

Affolée, elle recula en trébuchant. Heurta une chaise. Oh !

Malgré son agitation, l'épouse réussit à s'éloigner de la forme raide, immobilisée en train d'éplucher une pomme de terre et, sur le seuil de la cuisine, elle s'arrêta pour cliquer sur *activer* – car il ne fallait pas que son mari découvre Emily en *mode sommeil*. Le *clic* ! rassurant se fit entendre, comme le son d'une télévision qu'on allume, et l'épouse s'enfuit.

*Pourquoi suis-je –
Où suis-je –
Quand suis-je –
Et – Vous ? –*

Un poème ! Un poème d'Emily Dickinson ! Tracé de sa petite écriture soignée d'écolière, qui était parfaitement lisible si on l'examinait de près. L'épouse courut consulter les œuvres complètes du poète et constata que c'était un poème entièrement original qui n'avait pu être écrit que chez les Krim, à Golders Green.

Son erreur fut de le montrer à son mari.

« Une devinette, hein ? Je n'aime pas les devinettes. »

Renfrogné, le mari éleva le bout de papier à la lumière, les yeux plissés derrière ses lunettes à double foyer. C'étaient des lunettes relativement récentes, vieilles de quelques mois à peine, que le mari semblait répugner à porter parce qu'il n'était pas encore *vieux*.

« C'est de la poésie, Harold, protesta l'épouse. Emily Dickinson a écrit ce poème, un poème entièrement nouveau, *dans notre maison*.

— Ne dis pas de bêtises, Madelyn : ce n'est pas de la poésie. C'est un genre de sortie papier, des mots produits par ordinateur, arrangés comme de la poésie pour titiller et tourmenter. Je te l'ai dit : *je n'aime pas les devinettes*. »

Il semblait sur le point de déchirer le précieux petit bout de papier. Vite, l'épouse le lui prit.

Elle le cacherait parmi ses trésors les plus chers. Imaginant qu'un

jour, quand elle et Emily seraient vraiment proches, deux sœurs en poésie, elle le lui montrerait ; elles riraient alors ensemble de ce petit « escamotage », et Emily dédicacerait le poème *À ma chère Maddy*.

« Je déteste les devinettes et je la déteste, elle. »

Car pour le mari aussi *EDickinsonRépliLuxe* était devenue *elle*.

Un tourment et une titillation, voilà ce qu'était maintenant la femme poète dans l'imagination du mari. Dès qu'il entra dans la maison, qui avait toujours été pour lui un refuge, un havre de confort au terme de ses cinquante minutes de trajet depuis Rector Street, à Manhattan, il sentait avec nervosité, glissant à la périphérie de son champ de vision, rarement perçue nettement, la présence fantomatique que sa femme appelait affectueusement « Emily ». RépliLuxe, Inc. promettait que l'acquisition d'un modèle RépliLuxe enrichissait, embellissait, « donnait deux fois plus de prix » à la vie, mais pour le mari tel n'avait assurément pas été le cas. Ses rapports avec « Emily » étaient guindés et cérémonieux : « Eh bien, miss Dickinson... Emily... comment allez-vous ce soir ? » Ou, sur les instances de l'épouse : « Accepteriez-vous de vous joindre à nous quelques minutes pour le dîner, Emily ? Nous vous voyons si peu. » (Naturellement, le mari savait que, faute de système gastro-intestinal, Emily ne pouvait pas « dîner ». Mais il savait aussi qu'Emily prenait parfois le thé avec l'épouse et avait avec elle des sortes de conversation.) (De quoi parlaient-elles ? L'épouse restait évasive.) À plusieurs reprises, assis à sa table, le mari avait entrevu la silhouette fantomatique du poète à la porte de son bureau, mais quand il se retournait, elle disparaissait comme un faon effarouché. Alors que Mme Krim et lui regardaient la télévision dans le salon, ils avaient senti plus d'une fois que le poète rôdait dans le couloir attendant, mais elle s'était esquivée dès qu'ils l'avaient appelée, avec une expression de détresse et de dédain. (Elles devaient en effet paraître bien bizarres et bien vulgaires à une jeune femme protégée des années 1860, ces images télévisées filant sur un écran de verre comme des poissons affolés !) On ne pouvait pas davantage la persuader de lire le *New York Times*, quoique le mari l'eût surprise un jour à contempler avec une fascination épouvantée la première page du journal, une horrible photo couleur montrant des cadavres jonchant le sol tels des vêtements éparpillés après une explosion meurtrière au Proche-Orient. « Vous pouvez le prendre, si vous le souhaitez, Emily », dit le mari, mais Emily se détourna de lui et de l'épais journal, en murmurant : « Merci maître mais je pense que – non – » d'une voix curieusement monocorde.

Maître ! Le mari ne s'était toujours pas habitué à la langue désuète du poète, qui irritait et captivait à la fois.

Oh, mais il était ridicule de parler à un mannequin informatisé – non ? Le mari aurait été terriblement gêné d'être vu par ses associés du 33, Rector Street. Il se surprenait pourtant à suivre des yeux la silhouette de sylphide d'« Emily », qui était tellement plus menue et semblait tellement plus jeune que Mme Krim, une apparition évanouie sitôt qu'entrevue, et qui laissait dans son sillage un léger parfum de... était-ce du lilas ?

Un lilas de synthèse. Mais troublant.

« Emily. »

La chambre du poète, meublée avec un soin obsessionnel par l'épouse, le mari n'y était pas entré une seule fois depuis l'arrivée de leur invitée. Derrière la porte (fermée) de cette pièce, dans le couloir du premier, le mari s'immobilisa. Pensant *C'est ma maison, et c'est ma chambre. Si je le veux, j'en ai le droit*. Mais il ne fit pas un mouvement, pencha seulement sa tête vers la porte. Osa presser l'oreille contre le battant, qui lui parut étrangement chaud, frémissant des pulsations de son sang secret.

À l'intérieur, un bruit de sanglots étouffés.

Le mari s'écarta, saisi. Un mannequin ne pouvait pas pleurer... si ?

On était au mois de juin. Les fenêtres de la maison de style Tudor des Krim, 27, Pleasant Lane à Golders Green, laissaient entrer la tiédeur de l'été. Le poète se montrait plus souvent au rez-de-chaussée. Plus souvent, elle se vêtait de blanc.

Un blanc phosphorescent fantomatique ! Un blanc ivoire fané qui évoquait une robe de mariée, sentant le moisi, la naphthaline et la mélancolie.

L'épouse reconnaissait cette robe : l'unique robe blanche d'Emily Dickinson qui eût survécu. Sauf que, bien entendu, celle-ci devait en être une imitation.

L'étoffe semblait être une belle mousseline de coton, avec des froncés et des plissés verticaux sur le corsage, un large col puritain, et de nombreux boutons de tissu qui descendaient du cou et devaient être longs à boutonner. Les manches étaient longues et plates, la jupe balayait le sol. Quoiqu'on ne pût entendre le pas glissant du poète, on entendait parfois le murmure de sa jupe. « Comme cette robe vous va gentiment, Emily ! Vous êtes si... » Mais l'épouse hésitait à dire *jolie* car *joli* est un mot bien pauvre et bien banal. *Joli* pouvait être manié par le poète avec l'acuité acérée d'un rasoir – Elle lançait ses jolis mots tels des Poignards³ – mais seulement si l'intention était ironique. Et puis *joli* n'était pas le mot que vous inspirait cette femme colibri, vibrante, intense, frémissante.

Pour la première fois depuis son arrivée dans la caisse d'emballage,

en avril, Emily rit. Sa voix d'enfant, basse et envoûtante, chuchota : « Et vous si "gentille" aussi chère Madelyn. » Les doigts de l'épouse furent serrés par les doigts vifs, étonnamment forts, du poète, puis aussitôt relâchés.

L'épouse fut stupéfaite : Emily la taquinait ? Elle ?

*I hide myself within my flower
That fading from your Vase,
You, unsuspecting, feel for me
Almost a loneliness⁴.*

L'épouse découvrit ce poème dans les œuvres complètes, écrit par le poète à l'âge de trente-quatre ans. Ce qui pouvait signifier qu'Emily ne l'écrirait, chez les Krim, que dans quatre ans !

Dans la légèreté de l'été, vêtue de blanc fantomatique, le poète étonna les Krim en succombant soudain, par une chaude soirée, aux demandes répétées de l'épouse la priant de se joindre à ses hôtes pour le dîner, « ne fût-ce que quelques minutes », « pour une petite conversation ». Enfin, frissonnant de timidité, le poète fut attablé en présence du mari. « Eh bien Emily. Prendrez-vous un verre de... » Le mari devait être si décontenancé par son apparition qu'il en oubliait son absence de système gastro-intestinal !

L'épouse le rabroua : « Harold ! Vraiment. »

Le poète murmura d'un ton narquois : « Non maître ! Je ne pense pas. »

Ce jour-là le poète avait fait pour les Krim l'une de ses spécialités : un gâteau au chocolat très riche, très lourd, servi avec de généreuses cuillerées de crème épaisse. Elle ne put manger une miette de ce délicieux gâteau, naturellement.

« Chère Emily ! Vous nous avez gâtés avec vos merveilleux repas, et cet extraordinaire "pain noir" ! Mais vous êtes un poète », l'épouse avait répété ce petit discours, mais elle le prononça gauchement et vit à la flamme des bougies le visage du poète se plisser de contrariété, « – si, un poète – et – et Harold et moi espérons que – vous partagerez un poème ou deux avec nous, ce soir. Je vous en prie ! » Mais le poète parut se recroqueviller, croisa ses bras minces sur les plis étroits de son corsage phosphorescent comme si elle avait brusquement froid ; l'épouse craignit un instant qu'elle ne s'enfuie. Pour l'encourager, elle se mit à réciter : « *Je me cache dans une fleur – se fanant dans un vase... Pour que, me voyant, me regrettant ? – tu te sentes seul...* » L'épouse se tut, la tête vide. Le mari, qui sirotait son vin, cet âpre vin rouge français qu'il buvait tous les soirs depuis quelque temps, en dépit des grimaces désapprobatrices de l'épouse, la regarda comme si elle s'était

mise à parler une langue étrangère : elle ne semblait pas la parler très bien, mais le simple fait qu'elle en fût capable était stupéfiant. Le poète aussi dévisageait l'épouse, ses yeux noirs brillants étaient rivés sur son visage.

L'épouse était une femme solide et en chair. L'épouse était une femme qui rougissait facilement, ce qui donnait l'impression, trompeuse, qu'elle se laissait facilement intimider, dissuader. En réalité, l'épouse était une femme têtue. Elle était devenue têtue par désespoir et par défi. L'épouse se mit à réciter, pour Emily, ignorant totalement le mari : « *Wild Nights – Wild Nights ! Were I with thee*⁵... »

Les lèvres du poète remuèrent. D'une voix presque inaudible, elle murmura : « *Wild Nights should be Our luxury*⁶ ! »

Le mari eut un rire gêné. Le mari se resservit du vin et but. Son humeur, quand il buvait, était imprévisible, même pour lui. Il était en colère contre quelque chose, ou alors très blessé, il ne se rappelait plus. Il abattit violemment son poing sur la table. La table en bois de cerisier poli, assez grande pour dix convives, où la flamme des bougies miroitait tel le souvenir de rêves imprécis, qui n'avait jamais été frappée par aucun poing, pas une seule fois en neuf, ou dix-neuf ans. « Je déteste les devinettes. Je déteste les “poèmes”. Je vais me coucher. » Lourdemment le mari se leva. L'une des bougies oscilla dangereusement et serait tombée si l'épouse ne l'avait pas adroitement redressée dans son bougeoir d'argent. Ni l'épouse ni le poète n'osèrent faire un mouvement pendant que le mari quittait la salle à manger avec raideur, le pas lourd dans l'escalier. Profondément embarrassée, l'épouse dit : « Il fait la navette, vous savez. En train. Il travaille dans les chiffres : les impôts. Son travail est...

— ... impénétrable ! »

Emily parlait d'un ton narquois. Peut-être même rit-elle, comme on pourrait imaginer que rit un chat. Se levant vite ensuite et disparaissant telle une ombre.

En cette saison estivale, l'épouse s'était remise à écrire des poèmes. Après un sommeil de près de vingt ans. Comme sa compagne-poète en blanc, l'épouse écrivait à la main. Comme Emily, l'épouse s'isolait dans des endroits tranquilles, baignés de soleil, et écrivait avec une concentration fiévreuse, jusqu'à la crampe. Elle écrivait avec rapidité et facilité, perdue dans une transe de mots incantatoires. Elle écrivait des souvenirs d'enfance, la joie des matins d'été et l'angoisse du premier amour ; la déception du mariage, le chagrin de la mort et le mystère essentiel de la vie. Ces poèmes, l'épouse les tapa proprement sur son papier à lettres personnalisé pour les présenter à sa compagne-poète, le cœur battant.

« Chère Emily ! J'espère que vous voudrez bien... »

L'épouse avait surpris le poète alors qu'elle se tenait, d'humeur pensive, devant l'une des fenêtres ensoleillées, un mince volume de poèmes d'Emily Brontë sur les genoux. Les yeux sombres se levèrent avec méfiance, les doigts minces dissimulèrent sous le livre ce qui semblait les vers d'un poème. Emily portait la robe plissée blanche qui lui donnait un air fantomatique, éthéré, et par-dessus cette robe, un tablier ; l'épouse remarqua qu'elle avait déboutonné plusieurs des boutons recouverts de tissu, sous l'effet de la chaleur estivale.

Emily murmura ce qui était sans doute une réponse polie, et l'épouse lui donna les poèmes, et attendit près d'elle pendant que le poète lisait en silence. Son cœur battait d'appréhension, sa lèvre tremblait. Quelle audace de la part de Madelyn Krim de montrer ses poèmes à l'immortelle Emily Dickinson ! Pourtant, le geste semblait naturel. Tout dans la présence d'*EDickinsonRépliLuxe* chez les Krim semblait naturel. En fait, l'épouse avait cessé d'associer le mot *EDickinsonRépliLuxe* à sa compagne poète et, quand le mari parlait de leur invitée distinguée en termes grossiers, comme d'une chose, l'épouse lui opposait un visage sans expression, semblait ne pas entendre. Elle éprouvait un frisson de satisfaction mesquine à se savoir si manifestement préférée par le poète ; il y avait entre Emily et elle cette complicité indéniable qu'il y a entre sœurs, en opposition avec le mari, si obstinément *homme*.

Devant la fenêtre, Emily ne faisait pas un mouvement. Selon son habitude, elle se tenait raide, la colonne vertébrale aussi inflexible que si elle avait été de plastique. Sa peau semblait pâle comme du papier, et aussi fine. Elle avait les cheveux ramassés en un chignon si serré que le coin de ses yeux en paraissait étiré. L'épouse vit, ou crut voir passer sur le visage du poète, alors qu'elle parcourait les poèmes une seconde fois, une expression de dédain amusé, disparue aussitôt qu'observée.

Mais elle se moque de moi ! Mon Emily !

De sa voix de salon enjouée, censée dissimuler toute blessure, l'épouse dit : « Eh bien, chère Emily, mes poèmes sont-ils – prometteurs ? Ou – trop obscurs ?

— Chère maîtresse “l’obscur” est dans l’œil pas le poème. »

Cette déclaration énigmatique fut prononcée d'un ton soigneusement neutre, mais l'épouse perçut, ou crut percevoir une impatience sous-jacente, comme si sous la surface polie d'Emily se cachait un être frémissant de mépris pour le commun des mortels. « Si vous pouviez ne pas parler par énigmes, Emily. Vous savez que cela contrarie Harold, et moi aussi. Dites-moi simplement, je vous prie, si mes poèmes sont bons. Vous semblent-ils exprimer – la vérité ? »

Le poète leva les yeux avec lenteur, comme à contrecœur, vers ceux de l'épouse, où brillaient maintenant des larmes d'indignation. « Chère

maîtresse ! La “Vérité” ne suffit pas. À moins que d’être *oblique* la Vérité est Mensonges.

— Ah ! Ce qui est censé vouloir dire quoi, je me le demande ? »

D’un geste sec, l’épouse reprit au poète la liasse de poèmes proprement tapés et quitta la pièce avec raideur.

« Le voile d’hypocrisie est donc tombé. Cette “chère Emily” n’est pas ma sœur, en fin de compte. »

L’épouse garda sa déconvenue pour elle, elle ne se confierait pas au mari. Un cœur lacéré de blessures aussi dérisoires, abîmé de cicatrices comme par une acné, elle avait trop de fierté pour l’ouvrir à quelqu’un, et certainement pas à M. Krim qui murmurerait inévitablement *Je t’avais bien dit que ce n’était pas une bonne idée !*

« Emily. »

Dix fois par jour il prononçait son nom. Pas devant elle et pas devant l’épouse. Elle l’exaspérait, elle l’impatençait, elle le contrariait : « Emily. » Mais ce nom avait un son si mélodieux qu’il ne pouvait être prononcé que tendrement.

Oh mais il détestait cela : l’état de ses nerfs.

Il *la* détestait. Pour la conscience intense qu’il avait d’elle. Cette présence blanche phosphorescente dans sa maison, qu’il ne pouvait éviter de voir, ne fût-ce que du coin de l’œil.

Cette maison qu’elle était venue hanter. *Sa maison.*

Tout comme *EDickinsonRépliLuxe* était *sa propriété*.

« Je peux la “rendre” si je veux. Je peux l’“accélérer” et m’en débarrasser. Si je veux. »

Les modèles RépliLuxe sont sous le copyright de RépliLuxe, Inc., et protégés contre toute ingérence, appropriation, et violation de la loi américaine sur le copyright. Tous les modèles RépliLuxe sont la propriété personnelle de leur acheteur et n’ont aucun droit civique aux termes de la Constitution, pas plus qu’ils n’ont droit à un avocat. Les modèles RépliLuxe ne sont pas autorisés à chercher refuge ou « asile » hors du domicile privé de leur acheteur régulièrement désigné. Les modèles RépliLuxe ne peuvent être revendus. L’acheteur peut néanmoins se défaire des modèles RépliLuxe à sa convenance, en les retournant à RépliLuxe, Inc. au titre de la garantie, comme acompte sur un nouveau modèle, pour révision, ou, si l’édition est épuisée, pour démontage. Les modèles RépliLuxe peuvent être détruits.

« Elle est ma propriété. Une chose. Que cette poétesse scribouille un de ses petits poèmes chichiteux là-dessus. »

La poésie ! La maladie du scribouillage.

Dans le tiroir du bas de la commode de leur chambre à coucher,

sous la lingerie de l'épouse, le mari découvrit avec stupeur et écoëurement qu'elle aussi avait contracté la maladie du scribouillage.

*We outgrow love, like other things
And put it in the Drawer
Till it an Antique fashion shows
Like Costumes Grandsires wore⁷.*

La froideur dédaigneuse du sentiment était d'EDickinsonRépliLuxe, il le savait. Mais l'écriture naïve était celle de Mme Krim.

Un minuit étoilé. Une fraîcheur automnale dans l'air. On ne sait comment, il était devant la porte d'Emily. *Sa porte à lui*, en théorie. Il n'avait pas bu ce soir-là. Il n'avait pas frappé à la porte, peut-être l'avait-il poussée. On avait dit de Harold Krim, dans sa jeunesse, qu'il était déjà entre deux âges, ce qui était cruel et inexact. À présent, ses cheveux se faisaient rares et il semblait impossible de les coiffer sans que son crâne bosselé apparût. Son torse donnait l'impression d'avoir glissé de quelques centimètres pour se réfugier dans son ventre, et néanmoins ses jambes étaient maigres, d'une blancheur de cire, et ses poils, naguère abondants, semblaient disparaître. La monture d'acier de ses lunettes semblait s'être incrustée dans son visage, donnant à son regard une expression étonnée. Il mesurait un mètre soixante-quinze, un géant à côté de la poétesse qui l'éveillait de sa torpeur, longue de dizaines d'années, en murmurant *Maître* et en posant sur lui un regard d'adolescente en adoration.

Un cri de frayeur retentit : « Maître ! »

Il s'était introduit dans la pièce. Il n'avait eu d'autre choix que de la refermer derrière lui, car il ne souhaitait pas déranger Mme Krim, qui dormait d'un profond sommeil de somnifère au fond du couloir. Il s'approchait du poète, mains levées en signe de supplication. Il n'aurait su expliquer pourquoi il n'était qu'à demi vêtu, pourquoi ses rares mèches de cheveux raides étaient ébouriffées et perlées de transpiration. Il ne pensait pas être ivre et pourtant son cœur battait à grands coups pesants et le sang qui courait dans ses veines était épais et sombre comme de la poix liquide, bouillonnant. Il avait dû surprendre le poète à son bureau. Où elle assemblait, telles des pièces de puzzle, ses satanés bouts de papier. Il comptait s'excuser de l'avoir interrompue, mais il était trop en colère pour des excuses, ou peut-être était-il trop tard pour des excuses. Minuit !

Il vit que la pièce, meublée si coûteusement par l'épouse, où il n'avait jamais été invité à entrer depuis l'arrivée du poète, alors qu'il soupçonnait que l'épouse l'avait été, et souvent ! – cette pièce, donc, était éclairée par la lueur de flammes : une lampe-tempête sur une

table à côté du lit-traîneau, plusieurs chandelles dans des bougeoirs en bois sur le bureau plat. Des ombres fantastiques bondissaient sur les murs, montaient jusqu'au plafond. « Ah, maître – il est très tard, vous savez – » tremblant devant lui, pas dans sa robe blanche plissée mais dans – était-ce une chemise de nuit ? – une chemise ordinaire de coton blanc – pas chaussée de ses chaussures propres à boucles mais pieds nus. Et ses cheveux sombres, où luisaient depuis peu des reflets argentés, libérés de leur chignon serré, en vagues lisses, pâlement lustrés, sur ses épaules étroites.

C'était la première fois depuis l'arrivée du poète que le mari et elle étaient seuls ensemble. La première fois assurément qu'ils étaient seuls ensemble dans une pièce à la porte fermée.

« Emily. »

— Maître, non – ce n'est pas digne de vous – »

Les yeux sans cils brillaient de peur. Les doigts minces se crispaient sur le corsage de la chemise de nuit. Comme le mari s'avavançait en trébuchant, elle battit en retraite, avec un désespoir enfantin, recula à l'autre bout du lit-traîneau. Le mari trouvait agréable que la voix du poète ne fût plus minaudière, plus moqueuse ni charmeuse, mais suppliante. Être appelé *maître* était une incitation, une excitation, car naturellement dans cette maison *Harold Krim était le maître*, un fait qui devait être pris en compte.

Il avait pourtant l'intention de la raisonner, ou de lui expliquer, mais elle était vraiment très agitée, il se dressait au-dessus d'elle vacillant et immense comme un ours sur ses pattes de derrière se dresse au-dessus d'une enfant terrifiée, cela ne peut être la faute de l'ours si l'enfant est terrifiée. Saisissant la petite tête affolée entre ses mains, se penchant pour raisonner le poète, ou pour baiser sa bouche, frappé alors par la dépravation, la perversité de sa conduite : lui, si grand ; elle, si petite. Le mari n'était plus lui-même mais un homme poussé à bout, pas seulement ce soir, des soirs sans nombre, des années de soirs sans nombre, il trouvait offensant que le poète tente de lui échapper en se tortillant comme un chat apeuré et que, comme un chat, elle enfonce ses ongles dans ses mains, griffe son visage en feu. Dans sa hâte à s'enfuir, le poète tomba sur le lit, les antiques ressorts grincèrent, le mari s'agenouilla au-dessus d'elle, un genou sur son ventre plat pour l'immobiliser, pour la calmer, empêcher que dans son hystérie elle ne se blesse, sa main pétrissant la chemise de nuit, les minuscules seins aplatis, plus plats encore que les siens, il retroussa la chemise, irrité par cette chemise, déchira le mince tissu de coton, cela ressemblait bien à ce bas-bleu de porter des dessous de coton sous sa chemise de nuit ! Furieux le mari les déchira eux aussi, c'était son dû, c'était son droit, il avait payé, aux termes de la loi américaine ce modèle d'*EDickinsonRépliLuxe* était son bien et il était juridiquement

innocent de tout ce qu'il ferait d'elle ou avec elle car il n'avait même pas voulu d'elle, il avait voulu un artiste viril, si ce n'avait pas été *elle*, ce ne serait pas *lui*, alors en quoi était-il fautif ? *Il n'était pas fautif*.

Le poète continuait à se débattre avec désespoir, sanglotant comme une enfant et non comme une femme apparemment adulte d'au moins trente ans, mais son maître pesait quarante kilos de plus et jouissait des pleins pouvoirs de la propriété, *il pouvait disposer d'elle à sa guise*. C'était dans le contrat, il était un homme de loi qui respectait et craignait la loi et il était dans son droit et ne s'en laisserait pas conter. Tâtonnant entre les cuisses du poète, dérouté puis dégoûté par ce qu'il découvrit : une surface lisse et unie ressemblant à la peau humaine, ou à une sorte de daim, ou de fourrure, une légère dépression à l'endroit où aurait dû se trouver un vagin chez une femme normale. Conformément à la loi fédérale, les RépliLuxes devaient être fabriqués sans organes sexuels, de même que sans organes internes, le mari le savait, naturellement le mari savait, quoique dans l'excitation du moment il eût oublié, révolté maintenant, et l'absence de poils, répugnante elle aussi, pas l'ombre de poils pubiens, car quel pervers cela faisait de lui, cette grande poupée obscène qui le narguait. Il la repoussa sur le lit quand elle tenta de se dégager, la frappa aveuglément, saisit le gros oreiller de plumes pour l'écraser sur son visage, puis malade de dégoût battit en retraite, haletant, pressé de fuir cette chambre où la flamme des bougies voltigeait comme dans une antichambre de l'enfer.

Voici la dernière vision que le mari eut d'*EDickinsonRépliLuxe* : une silhouette dans une chemise blanche déchirée, brisée comme une poupée d'enfant au rebut, les yeux ouverts et aveugles, les jambes maigres et pâles, écartées de façon obscène, dénudées jusqu'à la taille.

Cette longue journée : l'épouse sentait avec intensité la présence du poète, recluse dans sa chambre du premier.

« Emily ? Puis-je... »

Avec timidité, l'épouse poussa la porte du poète. Et quel spectacle s'offrit à ses yeux ! La pièce, toujours si méticuleusement rangée, semblait avoir été dévastée par un ouragan. Sur le lit-traîneau, la literie était froissée, bouleversée, une chaise renversée gisait sur le sol, le poète, dans une chemise déchirée, une couverture sur les épaules, était assise à son bureau près de la fenêtre, affaissée sur elle-même comme si elle avait le dos brisé. Emily, en chemise de nuit ! Les cheveux défaits ! L'épouse remarqua avec consternation qu'elle avait le visage blessé, pas une meurtrissure mais une entaille, une déchirure béante dans la peau fine comme du papier, à la naissance des cheveux, blanche et blême. *Elle n'a pas de sang à verser* pensa l'épouse. « Oh, Emily ! Qu'est-ce que... » Le poète leva vers l'épouse des yeux

assombris de douleur, de honte.

Que s'était-il passé ? Éparpillés sur le tapis autour des pieds nus du poète, ses précieux bouts de poème, chiffonnés et déchirés.

Le cœur serré d'inquiétude, l'épouse se rappela que près d'un tiers des RépliLuxes ne vivaient pas plus d'un an.

« Il vous a fait du mal, Emily ? *Lui* ? »

C'était forcément le mari. Car ce matin-là, il avait fui la maison avant son réveil. Dans son sommeil, un sommeil agité et troublé, elle avait perçu sa fuite. Il n'avait pas dormi dans son lit (jumeau) mais, comme l'épouse l'avait ensuite découvert, sur le canapé en cuir de son bureau et, avant l'aube, il avait dû se doucher dans la salle de bains du rez-de-chaussée, se raser, s'habiller furtivement et s'enfuir pour aller prendre un train plus matinal que de coutume. D'une voix tremblante, l'épouse dit : « Il faut me parler, Emily. Je vous aiderai. »

Le poète resserra la couverture autour d'elle et frissonna. L'épouse alla à la fenêtre et la souleva un peu, car il flottait dans la pièce une odeur de renfermé, une odeur de sueur, répugnante.

« Que puis-je faire pour vous, Emily ? Nous devons réfléchir !

— Je vous en supplie, maîtresse...

— Quoi, Emily ? Vous me “suppliez” – de quoi ?

— La liberté, maîtresse.

— La liberté ! Mais...

— *Accélérez*, maîtresse. Levez la baguette et – c'est la liberté ! »

L'épouse fut frappée au cœur. Le poète n'aurait rien dû savoir d'*accélérez* – ni du mode sommeil – d'où lui venaient ces connaissances ? L'épouse ne pouvait dire *Mais vous nous appartenez, Emily. Vous avez été fabriquée pour M. Krim et moi et vous n'existeriez pas sans nous*. Alors elle s'agenouilla près du poète et prit l'une de ses mains. Une main d'enfant, des os délicats de moineau mais d'une force surprenante, serrant les doigts de l'épouse.

« Chère Emily ! Nous devons réfléchir. »

Ce soir-là, le mari revint tard de la ville. Il trouva la maison plongée dans l'obscurité, au rez-de-chaussée comme au premier. « Madelyn ? » Quelque chose n'allait pas. Il alluma des lumières, passa de pièce en pièce. Dans l'escalier, il appela d'une voix hésitante : « Madelyn ? Emily ? Vous vous cachez ? » Son cœur battait de colère, d'indignation. Il ne voulait pas s'inquiéter. Il ne voulait pas avoir l'air inquiet. Il était sûr qu'elles se cachaient, qu'elles écoutaient. Elles étaient si fourbes ! Il vit que la porte du poète était entrebâillée, alors qu'elle ne l'était jamais. Il alluma à tâtons le plafonnier dans la chambre du poète – par bonheur l'épouse zélée n'était pas allée jusqu'à retirer l'ampoule. Il vit que la pièce était dans le désordre où il l'avait laissée la veille. Literie bouleversée, chaise renversée. L'air

confiné avait été chassé par la fraîcheur automnale pénétrante, entrée par une fenêtre entrouverte, et un voilage blanc vaporeux ondulait dans la brise.

Avec une maladresse brutale, le mari ouvrit les tiroirs de la commode : vides ? Vide aussi la penderie, des longues robes fantomatiques d'Emily ? La lourde malle qui l'avait accompagnée, disparue ?

« C'est impossible. Où... »

Le mari redescendit en hâte. Dans la maison silencieuse, ses pas étaient à la fois retentissants et curieusement assourdis.

Dans le bureau du mari, la télécommande n'était pas dans le tiroir de droite où il la rangeait.

« Où... »

Le mari vit, sur le bureau, une feuille unique de papier blanc et, dessus, tracé d'une écriture oblique, cérémonieuse, d'une encre violette qui semblait fanée, « ancienne » :

Bright Knots of Apparitions
*Salute us, with their wings*⁸...

Furieux le mari saisit la feuille dans l'intention de la froisser en boule et de la jeter par terre, mais il resta là, la serrant contre lui, dans la région du cœur.

Si seul !

**Grand-papa Clemens et
Poisson-Ange, 1906**

Petite fille ? Vous n'allez donc pas me dire bonjour ?

Il les collectionnait : ses « petits poissons ». Des jeunes filles de dix à quinze ans. Pas un jour de moins et pas un jour de plus. La mode était aux clubs privés et il était l'Amiral Sam Clemens de l'Aquarium Club, son unique membre adulte. Les initiées du club très fermé de l'Aquarium portaient le nom de Poissons-Anges. Ah ! être un Poisson-Ange du club de l'Amiral Clemens, quel privilège ! Pas de laiderons parmi les élues. Pas de grandes gourdes godiches. Pas de boudeuses capricieuses. Pas de bêcheuses. Pas de dondons. Pas d'empotées. Pas d'arrogantes. Pas de bonnets de nuit. Pas de crécelles, mais des jeunes filles à la voix douce comme duvet d'oie, au rire innocent, spontané et grisant, comme si elles étaient chatouillées par les doigts d'un vieux grand-papa jouant du xylophone sur leur petite cage thoracique. Des jeunes filles qui aimaient lire et qu'on leur fasse la lecture. Des jeunes filles dont les livres préférés étaient *Le Prince et le pauvre*, *Les Aventures de Tom Sawyer* et *Les Aventures de Huckleberry Finn*. Des jeunes filles qui aimaient les jeux : *hearts*, charades, dames chinoises. Des jeunes filles qui étaient ravies de prendre des leçons de billard – « avec un maître » ; qui adoraient les promenades en voiture découverte dans Central Park ou à la campagne ; qui adoraient se « balader » au grand air, être tirées en luge l'hiver sur des chemins enneigés. Des jeunes filles qui étaient de parfaites petites ladies quand on les emmenait prendre le thé au Plaza Hotel, au Waldorf ou au St. Regis. Des jeunes filles vives, fines, intelligentes – mais pas exagérément ; des jeunes filles qu'on pouvait taquiner, qui pouvaient même taquiner en retour, mais sans jamais devenir méchantes ni ironiques ; des jeunes filles qui ne roulaient jamais des yeux dégoûtés ni offusqués ; qui n'étaient jamais, jamais, sarcastiques. Des jeunes filles qui avaient du « caractère », du « cran », mais sans être obstinées ; qui avaient de la personnalité mais sans être butées. Des jeunes filles qui étaient jolies – souvent très jolies – mais jamais vaniteuses. Des jeunes filles qui étaient douces, innocentes et confiantes. Des jeunes filles qui étaient de *charmantes jeunes personnes à qui la vie donne une joie parfaite, à qui elle n'a causé aucune blessure, aucune amertume et très peu de larmes*. Des jeunes filles qui étaient d'adorables « merveilles », des « poissons-anges ». Car de tous les poissons tropicaux, aucun n'est plus gracieux, plus exquisément coloré, plus magique que le poisson-ange. Des jeunes filles qui adoreraient grand-papa Clemens comme leur Amiral. Des jeunes filles dont les mères, flattées que le célèbre auteur s'intéresse à leur enfant, adoreraient elles aussi M. Clemens, sans réserve. Des

jeunes filles dont les pères n'interviendraient pas ou étaient carrément absents. (Ou morts.) Des jeunes filles en uniforme scolaire, portant des couettes. Des jeunes filles qui dans les grandes occasions s'habillaient de blanc, avec fanfreluches et dentelles, qui nouaient des rubans de satin blanc dans leurs cheveux pour être en harmonie avec les tenues blanches légendaires de grand-papa Clemens. Des jeunes filles dont les photos, en compagnie de grand-papa Clemens, ornaient les murs de sa salle de billard, sa pièce de prédilection. Des jeunes filles qui portaient avec fierté la petite épingle ornée d'un poisson-ange d'émail et d'or que grand-papa Clemens conférait aux initiées de l'Aquarium Club. Des jeunes filles qui étaient reconnaissantes. Des jeunes filles qui écrivaient sans tarder des mots de remerciement en signant *Affectueusement*. Des jeunes filles qui vous serraient dans leurs bras en vous quittant mais qui ne s'accrochaient jamais ; dont les baisers étaient rapides et légers comme des bécots de colibri. Des jeunes filles qui se souviendraient de leur grand-papa Clemens avec tendresse *Oh ! M. Clemens a été le grand amour de ma vie parce que son amour pour moi était entièrement pur et innocent et non charnel et s'il y a un paradis, M. Clemens s'y trouve.*

Des jeunes filles qui ne mourraient pas jeunes.

Des jeunes filles qui ne pleureraient pas.

C'était en avril 1906. Il avait soixante-dix ans. D'humeur joyeuse, il signait des livres après une « Soirée avec Mark Twain » qui avait fait salle comble au Lotos Club. Au premier étage, dans l'opulente bibliothèque lambrissée, il avait fait rire aux larmes son public pécurieux, car ces messieurs, et ces dames rembourrées et poudrées, venaient là pour être amusés par Mark Twain, et non pour être édifiés. Fort bien : il les amusait donc. Et maintenant, trônant dans un fauteuil d'acajou sculpté au milieu de l'opulent vestibule à coupole, il signait des exemplaires d'une réédition du *Voyage des innocents*. Des centaines d'admirateurs, tous impatients de serrer la main de l'auteur et de recueillir précieusement l'un de ses autographes gribouillés et illisibles. Et, parmi les admirateurs qui attendaient leur tour avec un ou plusieurs livres, il y avait cette jeune fille timide de treize, quatorze ans, accompagnée de sa mère, ou de sa grand-mère, l'une de ces femmes rembourrées dont l'admiration fatiguait infiniment M. Clemens parce qu'il fallait bien se montrer courtois, impossible de les couper grossièrement au milieu d'une phrase ou de leur bâiller au visage. Parce que c'est le satané public qui achète vos livres et qu'il faut lui en savoir gré, bien sûr. Mais usant du droit aux caprices d'un patriarche chenu de soixante-dix ans, il fit signe à la jeune fille de passer devant les autres, oui, et sa mère ou sa grand-mère aussi, pour qu'il dédicace leurs livres et y applique la célèbre signature.

« Et comment vous appelez-vous, ma chère ?

— Madelyn...

— C'est un nom ravissant. Et votre nom de famille, ma chère ?

— Avery.

— Ah ! “Madelyn Avery”. Je pensais bien que c'était vous, vous savez : “Madelyn Avery, nulle plus qu'elle n'inspire la rêverie”. Avec un geste théâtral, pour dissimuler l'émotion qu'il éprouvait, M. Clemens griffonna ce vers de mirliton sur la page de garde du *Voyage des innocents*, suivi de la signature gribouillée de Mark Twain, qui ressemblait à un tortillon de fil de fer barbelé. De près, la jeune fille était encore plus jolie qu'il ne l'avait pensé. Elle avait un visage délicat en forme de cœur et une peau lisse, rose d'émotion ; comme elle lui rappelait ses propres filles à son âge, Suzy surtout, sa préférée, qui était morte – oh ! quand sa chère Suzy était-elle morte ? – il y avait si longtemps ! Lui avoir survécu l'avait laissé assommé et perdu, il est immoral que les gens âgés survivent aux jeunes. Et cette vie de vieux grand-papa hâbleur à cheveux blancs ! Ceux de Madelyn étaient châtain foncé, séparés en deux nattes d'écolière lui tombant aux épaules, avec une frange qui lui couvrait le front presque jusqu'aux sourcils. Son pull était de velours bordeaux, son corsage avait un col et des manches de dentelle blanche ; elle portait des bas blancs ornés d'un motif au crochet, et des chaussures de vernis noir à ses petits pieds menus. L'effort qu'elle faisait pour ne pas céder au fou rire plissait sa petite bouche adorable. À la façon dont ses beaux yeux clignaient, il devina qu'elle était un peu myope ; il éprouvait pour elle une affection si vive qu'il la dévisageait fixement, serrant d'une main tremblante le stylo à encre d'or et d'ébène que lui avait offert un admirateur.

Était-ce un rêve ? C'était sûrement un rêve. Sept fois dix ans et non sept ans ou dix-sept. Et toutes les filles qu'il avait aimées, poussière, perdues. *Rien n'existe que toi. Et tu n'es qu'une pensée.*

Avec une indifférence exaspérante pour ses admirateurs adultes, qui attendaient dans le vestibule de lui serrer la main et d'obtenir son autographe, M. Clemens poursuivit avec la jeune fille et sa mère (en définitive, cette femme rembourrée et béate était sa mère) une conversation badine ; il eut vite appris qu'elles habitaient au coin de Park Avenue et de la 88^e Rue, c'est-à-dire tout près ; que M. Avery était « dans le commerce de la fourrure » ; que Madelyn fréquentait l'école privée de jeunes filles Riverside, prenait des cours de piano et de flûte, et espérait devenir un « poète » ; elle était légèrement plus âgée qu'elle ne paraissait – quinze ans –, mais jeune pour son âge, car elle adorait le patin à glace et la luge et les petits chats ; et le livre de M. Twain qu'elle préférait était *Le Prince et le Pauvre*. Gentiment M. Clemens dit : « Mais vous auriez dû apporter votre exemplaire, ma

chère. Je vous l'aurais signé. » À contrecœur, M. Clemens laissa partir Madelyn et Mme Avery, car il avait davantage à dire à cette jeune fille aux yeux pétillants, et il espérait qu'elle avait davantage à lui dire ; ayant discrètement glissé dans son exemplaire du *Voyage des innocents* l'une de ses cartes professionnelles gravées, portant le nom de *Samuel Langhorne Clemens* et son adresse de la Cinquième Avenue, sur laquelle il avait griffonné cet appel sans fard :

SEUL : CHERCHE AMIE DE PLUME SECRÈTE !

Survint alors la roide Clara, la fille encore demoiselle de M. Clemens, qui l'accompagnait dans ce genre d'occasion et devait souvent patienter, avec un air d'agacement à peine dissimulé, pendant que le vaniteux vieillard se soulait d'admiration publique jusqu'à l'hébétement. Signait des livres, serrait des mains, recevait des compliments. Signait des livres, serrait des mains, recevait des compliments. Dans son élégant costume de serge blanche, avec le nimbe broussailleux de ses cheveux de neige et sa belle moustache en croc d'un blanc plus foncé, M. Clemens avait son allure royale, impériale, habituelle, mais l'œil perçant de Clara voyait qu'il était épuisé : jouer « Mark Twain », le vieux bouffon du Missouri, le fatiguait enfin. Il ne s'était jamais remis de la mort de sa fille préférée, Suzy, survenue des années auparavant ; il ne s'était jamais remis de la mort de sa femme infiniment patiente, Livy, survenue trois ans plus tôt ; il ne s'était jamais remis du coup porté à sa fierté par des investissements malencontreux qui lui avaient coûté une petite fortune, et il n'avait pas publié de roman à succès depuis des dizaines d'années, depuis *Le Voyage des innocents* et *À la dure*. Autant il était courtois, l'œil plissé de gaieté, invariablement séducteur en public, autant il était aigre, méprisant, enfantin et impossible en privé. Sa santé déclinait : son « cœur de fumeur », ses poumons, empoisonnés par cinquante ans de mauvais cigares infects ; Clara voyait dans le regard de son père, où dansait autrefois une lueur bleu-vert, la désolation infinie d'un être perdu. Pendant son intervention de la soirée, il avait oublié à plusieurs reprises ce qu'il était en train de dire, son accent traînant du Missouri s'éteignant dans un silence embarrassé, sa paupière gauche agitée d'un tressautement qui lui donnait un air lubrique ; et pendant cette longue séance de signature, il avait fait tomber son stylo tape-à-l'œil à plusieurs reprises, obligeant l'un des sous-fifres du Lotos Club à le lui ramasser. Clara frémissait en imaginant son haleine aigre, chargée de whisky : il avait glissé sa flasque dans une poche de sa veste afin de pouvoir s'éclipser aux toilettes et boire en catimini, elle le savait aussi sûrement que si elle l'avait vu faire. Avec un sourire filial contraint, elle se pencha vers son

père, qui donnait audience sur son trône d'acajou sculpté, et lui murmura à l'oreille : « Qu'as-tu dit à cette fille, papa ? »

Elle lui était insupportable, cette faiblesse de M. Clemens. La plus scandaleuse des nombreuses faiblesses de M. Clemens.

M. Clemens l'éconduisit d'un haussement d'épaules. Hautain et indifférent aux critiques comme il l'était en public. La foule l'adorait, « Mark Twain » était si drôle, il suffisait qu'il plisse ses sourcils grisonnants, que sa moustache remue sous le nez bulbeux, fleuri de couperose ; la roide Clara n'était pas de taille et n'osa l'exaspérer, car sa bonne humeur pouvait tourner à la méchanceté en un instant, et la cingler. Pendant près d'une heure encore, dans le vestibule du Lotos Club, M. Clemens continua donc à serrer avec chaleur des mains d'admirateurs, à recevoir les compliments les plus outrés comme un chien affamé lape du grua, et à accorder à tous ceux qui le demandaient le célèbre gribouillis de « Mark Twain », plus boursofflé et plus illisible à mesure que le temps passait et que l'heure avançait.

Des machines engendrant des machines ! De même que Samuel Langhorne Clemens est un rouage de machine, Mark Twain est une machine créée par une machine. Rien de plus ironique, et pourtant : qui est l'ironiste ? Qui est celui qui s'amuse et se moque de l'humanité ?

Dans son carnet, griffonné de son écriture impétueuse sur une page saupoudrée de cendre de cigare.

Pourtant, s'éveillant dans la nuit, prenant son stylo, allumant en hâte un cigare, dans le désordre d'une literie moite et tourmentée, il tenta de restituer un lambeau de rêve et son effet *Le poisson-ange le plus exquisément coloré, turquoise pâle strié d'or, nageoires délicates, yeux immenses, entrant en toute innocence dans mon filet à mailles fines, ah ! le rêveur exalté ne peut dormir avec ce cœur battant qui me déclare encore en vie – oui ? – encore en vie – oui !* Et dans la fumée de son cigare, sa chambre prenait la teinte bleutée des eaux caraïbes au large des côtes des Bermudes.

Au courrier du lendemain matin, dans une petite enveloppe carrée couleur crème, portant une écriture indubitablement écolière, elle arriva ! En secret, quand ni sa fille harpie ni sa gouvernante ne pouvaient l'observer, M. Clemens déchira l'enveloppe avec délices.

1088, Park Avenue
17 avril 1906

Cher Monsieur Clemens,

Puis-je être votre Amie de plume secrète ? Je me sens très seule, moi aussi.

Mais aujourd'hui je suis la petite fille la plus heureuse de toute la

ville de New York. Je vous remercie DE TOUT MON CŒUR d'avoir eu la gentillesse de dédicacer mon précieux exemplaire du *Voyage des innocents* que je vais montrer à tout le monde à l'école parce que j'en suis très fière. Merci d'avoir lu sur mon visage le désir que j'avais de vous parler. J'espère que vous serez mon Ami de plume secret et personne ne saura que je suis la petite fille qui pense à M. Clemens chaque heure du jour et même la nuit dans mes rêves les plus secrets.

Votre nouvelle amie,
Madelyn Avery

En hâte, il répondit :

21, Cinquième Avenue
18 avril 1906

Chère Madelyn,

Vous êtes une petite fille bien adorable de m'écrire comme j'espérais que vous le feriez. Si vous saviez ce que cela peut être assommant d'être entouré de f... Grandes Personnes toute la journée, de regarder dans une f... glace et d'y voir une Grande Personne vous regarder !

Maintenant que j'ai mon Amie de plume, je ne me sentirai plus seul.

En conséquence, j'inclus ici deux excellents billets de loge pour la représentation du *Lac des cygnes* au Carnegie Hall, dimanche prochain en matinée, dans l'espoir que vous – et votre chère mère, naturellement – accompagnerez votre Ami de plume, M. Clemens, à ce spectacle. (Vous reconnaîtrez « grand-papa » Clemens à sa jambe de bois, son œil de verre et sa moustache de morse.) Après la matinée, nous prendrons le thé au Plaza Hotel, où le personnel en livrée a appris à gâter M. Clemens et nous traitera à merveille. Qu'en dites-vous, chère Madelyn ?

Très cher ange, je suis le plus heureux de tous les grands-papas de New York de savoir qu'une adorable jeune demoiselle pense à moi « chaque heure du jour et même la nuit dans mes rêves » – je vais d'ailleurs glisser votre chère lettre sous mon oreiller.

Votre plus vieille et plus récente conquête,

« Grand-papa » Clemens

Et de nouveau, comme par magie, la petite enveloppe crème portant la jolie écriture proprette d'écolière :

1088, Park Avenue
19 avril 1906

Cher Monsieur Clemens,

Merci de votre gentille et généreuse invitation, c'est un grand honneur pour maman et moi de répondre oui. Nous sommes vraiment

aux anges toutes les deux, cher Monsieur Clemens. En vous remerciant de la bonté qui a ravi mon cœur, je suis votre très dévouée Amie de plume. Je suis la petite fille que vous avez vue parmi vos admirateurs, et dont vous avez su qu'elle vous aimerait.

Votre « petite-fille » Madelyn

Après l'enivrement du *Lac des cygnes* et du Plaza Hotel :

1088, Park Avenue
25 avril 1906

Cher, très cher Monsieur Clemens,

Depuis dimanche, c'est à peine si j'ai fermé l'œil ! Quelle belle musique – et quels danseurs !

MERCI ! cher Monsieur Clemens, je vais embrasser cette lettre comme j'embrasserais votre joue si vous étiez ici. (Oh, mais votre moustache chatouillerait !) Quelle délicieuse surprise quand les serveurs du Plaza ont apporté à notre table ce vacherin glacé et la bougie « crépitante » et qu'ils ont chanté « Joyeux anniversaire, Madelyn » – la surprise la plus merveilleuse de ma vie. Comme vous l'avez dit, cher Monsieur Clemens, il n'est jamais trop tard pour fêter un anniversaire, et vous aviez manqué les miens – quatorze ans durant ! (En réalité je n'ai pas quatorze ans, mais quinze. Je fêterai mon seizième anniversaire dans deux mois à peine : le 30 juin.)

Merci encore, cher Monsieur Clemens ; en espérant de tout cœur vous revoir bientôt, je suis

Votre « petite-fille » dévouée, Maddy

Ah ! Les doigts tremblants, M. Clemens prit sa plume, se força à écrire aussi lisiblement qu'il en était capable, saupoudrant de cendre brûlante son papier à lettres et les draps défaits, passablement douteux, entre lesquels il écrivait, appuyé contre le dossier de chêne sculpté de l'imposant lit vénitien à baldaquin.

21, Cinquième Avenue
26 avril 1906

Chère Maddy-Ange,

Grand-papa est tout fier d'avoir reçu votre adorable lettre couverte de baisers ! (J'ai discerné chacun d'eux très distinctement, là où l'encre ondule et fait des pâtés.)

Grand-papa est très heureux aussi que notre petite excursion de dimanche dernier ait été une réussite ; il faut donc que nous nous embarquions bien vite dans une autre, chère Maddy. Il serait TRÈS EXTRAORDINAIRE que les AMIS DE PLUME puissent se rencontrer EN SECRET dans Central Park, par exemple ; mais ce n'est pas possible, je

pense, du moins pas immédiatement.

En attendant, M. Clemens vous invite donc, Mme Avery et vous, à une soirée de bienfaisance à l'Emporium Theatre, où votre Ami de plume incarnera le sage tristement célèbre du Missouri, « Mark Twain », le 11 mai à 19 heures. Les places sont d'ores et déjà rares. (Autant que les « merles blancs » – je vous assure.) Quelques dames sont admises à ces soirées de l'Emporium – très peu – mais des sièges de loge vous seraient réservés, à vous et à votre mère, en qualité d'invitées du susdit Mark Twain.

Faites-moi savoir si cette date vous convient à toutes deux, ma chère. Dans l'attente angoissée de votre réponse, je vous envoie des baisers si profus qu'il n'en restera pour personne d'autre,

Votre affectionné grand-papa Clemens

L'enveloppe couleur crème, légèrement parfumée, arriva sans délai :

1088, Park Avenue

27 avril 1906

Très cher « grand-papa » Clemens,

Je ne sais pas comment je peux mériter tant de bonté ! Cher Monsieur Clemens, maman et moi sommes ravies de répondre oui à cette merveilleuse invitation. Nous révérons toutes deux le sage « tristement célèbre » du Missouri. C'est le seul gentleman qui soit aussi remarquable que *vous*, cher Monsieur Clemens !

S'il y a des pâtés sur cette page, c'est que des larmes y sont tombées ; j'espère que mon écriture n'est pas une honte ! Sur cette lettre, et sur l'enveloppe qui la contient, je dépose DES BAISERS SECRETS pour le SECRET qui est entré dans mon cœur.

Votre « petite-fille » dévouée, Maddy

Et, après le triomphe grisant de M. Mark Twain à l'Emporium Theatre, salle comble, plus une seule place assise :

1088, Park Avenue

12 mai 1906

Cher « grand-papa » Clemens,

Maman et moi vous REMERCIONS infiniment de cette soirée inoubliable en compagnie de M. Twain.

Les mains me cuisent encore d'avoir APPLAUDI SI FORT, et j'ai encore la voix rauque d'avoir RI SI FORT avec le public d'admirateurs de M. Twain.

Maman dit que je chérirai ce souvenir toute ma vie, et je sais qu'il en sera ainsi. J'étais si agitée que je n'ai pas dormi de la nuit, très cher « grand-papa », et je regrettais de ne pas avoir pu vous voir, après les

nombreux rappels de M. Twain, pour vous REMERCIER en personne ; et pour vous EMBRESSER SUR LA JOUE avec reconnaissance, car je suis la petite fille qui vous aime.

Maddy

P.S. Maintenant que le printemps est là, on me permet d'aller seule dans le Parc tous les jours après l'école. J'y ai trouvé un endroit très secret, sur une petite colline au-dessus d'un petit étang, où il y a un banc de pierre. Pour atteindre cet endroit secret, il suffit de suivre le sentier derrière les magnifiques tulipiers roses que l'on voit de l'Avenue, aux environs de la 86^e Rue. C'est un endroit si extraordinaire, cher Monsieur Clemens, que je ne le partagerais avec personne d'autre que « grand-papa ».

Nous sommes tous fous, chacun à notre façon, mais il ne se rappelait pas qui, de Clemens ou de Twain, avait eu cette remarque pénétrante.

« Est-ce cette fille, papa ? Celle que vous avez rencontrée au Lotos Club ? Il ne faut pas, papa. Vous savez que, la dernière fois... on s'est mépris sur vos intentions... papa ! »

M. Clemens ignora sa harpie de fille. Ne daigna pas répondre à ses questions grossières. Son élégante canne de cèdre à la main, il s'apprêtait à quitter la maison et n'osait pas s'attarder de peur de perdre patience (ah, la patience de M. Clemens était de celles qui se « perdent » facilement !) et de la frapper de sa canne.

« Papa ! Je vous en prie. J'ai vu les lettres qu'elle vous a écrites – les enveloppes, je veux dire. Papa, non ! »

Avec un mouvement impérial de la tête, de ses cheveux blancs flottants, M. Clemens passa devant sa fille et fila dehors, dans le soleil scintillant du mois de mai, prenant la Cinquième Avenue en direction du nord. L'ivresse de la victoire lui faisait battre le cœur, tous ses sens étaient en éveil, rendus à la vie ! Quel soulagement d'échapper à cette maison mausolée qu'il louait huit mille dollars par an, à cette vitrine de la fortune, de la dignité, de la célébrité de Samuel Clemens, qu'il avait fini par haïr terriblement. Sa chère Livy n'y était pas morte, ni sa chère Suzy bien-aimée, mais la demeure de granit était si sombre, si froide, si sinistre, qu'il lui semblait que c'était le cas, et que, au milieu de l'une de ses quintes de toux nocturnes, il y mourrait lui aussi.

À présent que M. Clemens n'avait – et ne désirait – plus d'épouse, sa fille Clara en avait endossé le rôle. Clara supportait mal d'être encore « fille » à plus de trente ans ; à une époque où une vierge bien née commençait à être « vieille » dès la vingtaine passée. En dépit du ressentiment, ou même de l'antipathie active qu'elle éprouvait pour le sage du Missouri, à qui elle devait sa sécurité financière, elle avait une conscience aiguë de l'intérêt manifesté à « Mark Twain » par d'autres et se montrait farouchement protectrice. Dans son regard furieux

brillait cette supplication *Pourquoi est-ce que je ne te suffis pas, papa ?*

La plus mélancolique des questions, qui nous est posée alors que nous la posons nous-mêmes à d'autres ! Et que répondre ?

Quelques années auparavant, quand Livy était encore en vie, dans un soudain accès de frustration, de détresse, d'émotion féminine violente et extrêmement choquante, perdant toute retenue et tout sang-froid, la pauvre Clara s'était mise à sangloter et hurler, à renverser les meubles, s'arracher les cheveux et se griffer le visage, criant, à la stupéfaction de M. Clemens, qu'elle détestait papa, oui, et qu'elle détestait maman, détestait sa vie, se détestait elle-même. Bien que l'orage eût passé, M. Clemens ne lui avait jamais entièrement pardonné ; il ne lui faisait pas confiance et, dans le secret de son cœur, ne l'aimait pas beaucoup.

Ah, la petite Madelyn Avery, c'était bien autre chose !

La petite fille qui vous aime.

Ce matin-là, bon Dieu, M. Clemens avait *travaillé*. Personne ne comprend qu'un écrivain, même acclamé, même à succès, doit *travailler*. Assis à son secrétaire, un coussin râpé et taché sous ses fesses de vieillard, qui s'étaient décharnées ces dernières années, clignant les yeux derrière ce satané lorgnon qui lui glissait du nez – tout enflé, goitreux et sillonné de capillaires éclatés que fût ce nez – ah ! M. Clemens avait serré son stylo dans ses doigts arthritiques et couvert des pages de papier foolscap⁹ – si bien nommé – de son écriture griffonnée, composant la satire sombre, située dans l'Autriche du XVI^e siècle, dont Satan serait l'un des personnages ; plus éloquent que le Lucifer de Milton, et beaucoup plus rusé. Mais M. Clemens était régulièrement expulsé de son récit, car il ne savait rien du XVI^e siècle, ni en Autriche ni ailleurs, il ne savait rien du cadre physique de son histoire, ni rien de Satan. (Si l'on refuse de croire en Dieu, peut-on vraisemblablement croire en Satan ?) Le malheur était qu'il relisait obsessivement ce qu'il avait écrit, une succession de mots pompeux et vides, une parodie des passions qui agitaient son cœur, si bien que de dégoût et de consternation il froissait les pages, qu'il fallait ensuite lisser et recopier ; car mêler un sténographe à cette activité littéraire insipide lui était insupportable pour le moment. Il supposait qu'il finirait par publier l'ouvrage sous le nom de « Mark Twain », tout en l'estimant supérieur à du « Mark Twain » ; et, comme de coutume, les lecteurs seraient déroutés. Ce qui le contrariait le plus, c'était que, maintenant qu'il était devenu un vieux sage, un prophète patriarche à la Jérémie, il avait des choses bien plus pressantes à dire que lorsqu'il était jeune et que les mots s'écoulaient de « Mark Twain » avec autant d'aisance et de verve qu'un cheval en met à pisser ; à présent, quand les mots venaient avec une certaine facilité, ils étaient en général plats, ternes, banals ; quand ils venaient avec difficulté, ce n'était

guère mieux. Les capacités sexuelles d'un homme déclinent vers cinquante ans. Tout le reste, ce qui demeure, continue cahin-caha quelque temps encore.

Et pourtant : quand M. Clemens écrivait à la petite Madelyn Avery, il écrivait avec facilité et beaucoup de plaisir. Il écrivait en souriant ! *Le vieux grand-papa le plus heureux de tout New York.*

Il n'avait pas de petits-enfants. Il doutait d'en avoir jamais ! Sa fille la plus chère était morte. Les filles qui restaient ne lui étaient pas très chères. Le vieux roi Lear en fureur, sa seule bonne fille morte dans ses bras.

Dans une poche de son manteau blanc, une exquise petite surprise pour la petite Maddy.

M. Clemens se sentait si bien ! Ce matin-là, son vieux poing têtu de cœur l'avait tiré du lit plus tôt que de coutume par ses battements puissants *Je vis encore* – oui ? – encore en vie – *oui !* Vêtu de son légendaire costume d'un blanc éblouissant, de ses gilet blanc, chemise de coton blanc, cravate blanche, souliers de chevreau blanc, tous faits sur mesure ; avec sa chevelure neigeuse encore raisonnablement fournie (pomponnée tous les matins par un barbier dans la chambre à coucher de M. Clemens, une tradition vieille de plusieurs dizaines d'années) flottant majestueusement dans la brise : une figure familière de Manhattan, suscitant regards et sourires admiratifs. Si seulement sa satanée goutte ne l'avait pas obligé à se servir d'une canne ! Car M. Clemens n'était assurément pas *vieux*, il avait toujours sa silhouette juvénile, dans une certaine mesure. Pourtant dès la 10^e Rue, le souffle avait commencé à lui manquer et il s'appuyait lourdement sur sa canne ; un désir irrépressible lui vint d'allumer l'un de ses *stogies*, ces cigares nauséabonds à deux sous qui étaient son élixir.

Les femmes qui suffoquaient, vous appreniez à les ignorer. M. Clemens avait pour stratégie d'éviter de les regarder plus qu'il n'était absolument nécessaire, à la façon de son propre père, qui, avec une sage indifférence paternelle, l'avait rarement regardé, lui, le fils aux cheveux flamboyants, souffreteux dans sa petite enfance, peut-être perçu comme condamné, négligeable. Adulte, Sam ignorerait de la même manière la femme crampon et récriminieuse qu'était devenue sa fille, une fille maintenant adulte et n'ayant plus l'ombre d'un charme ; il y avait même chez elle quelque chose de nettement repoussant qu'il lui était insupportable d'affronter.

Papa il ne faut pas. Papa tu es en train de tuer mère. Tu prétends l'aimer et pourtant... tu la tues !

Un homme doit bien fumer, pourtant ! C'est un principe de la Nature, plus essentiel à l'espèce que le soi-disant Créateur de cette espèce : un homme doit fumer, comment sinon supporter la vie ?

« Pardon, monsieur ? Êtes-vous... Mark Twain ? »

Sourires de plaisir étonné. Enthousiasme enfantin, respect. Comme c'est extraordinaire de voir s'allumer aussi vite, sur le visage d'un autre, une *émotion* ! Quand on est soi-même parfaitement mort, *un mort parlant du fond de la tombe*, constater, dans les yeux d'un autre, qu'on est tout de même en vie ! Naturellement, M. Clemens, dans son costume d'un blanc éblouissant, ne voyait aucun inconvénient à s'arrêter dans la rue pour recevoir les compliments outrés d'inconnus, pour serrer des mains, pour consentir même à signer un autographe ou deux, pourvu que les inconnus admiratifs aient papier et stylo. (En fait, M. Clemens ne sort jamais sans quelques stylos dans sa poche de poitrine.) Clara l'aurait raillé cruellement *Papa tu es un vieillard vaniteux, tu te ridiculises* mais par bonheur Clara n'était pas là pour l'observer.

« ... si aimable à vous, monsieur Twain ! *Merci.* »

Alors qu'il poursuivait son chemin d'un pas flâneur, s'efforçant de ne pas s'appuyer trop visiblement sur sa canne, M. Clemens pouvait presque entendre les exclamations murmurées derrière lui *Quel homme généreux ce Mark Twain ! Si bon si affable ! Un vrai gentleman* un baume pour son âme irritée après le staccato strident de sa fille.

À la 12^e Rue, tout à fait essoufflé, boitant à cause de ce satané genou goutteux, M. Clemens héla un fiacre avec contrariété.

Aussitôt les sabots du bel alezan sonnèrent sur les pavés de l'avenue. Aussitôt, l'aventure commença.

Assis à l'arrière du fiacre découvert, M. Clemens jeta le mégot détrempé de son cigare, dont il était dégoûté, pour en débaguer et en allumer un autre. Auprès de ses amis fortunés, il avait acquis le goût des havanes coûteux, mais il ne s'accordait ce luxe qu'en compagnie. Quand il était seul, les cigares les meilleur marché suffisaient. La fumée âcre lui donnait d'étranges battements de cœur et pourtant, s'il se retenait de fumer plus d'une heure, ce satané cœur battait plus étrangement encore.

On s'est mépris sur vos intentions. La dernière fois.

Papa non !

Le fiacre eut un cahot, les mâchoires de M. Clemens se crispèrent. Il ne pensait pas à la petite Maddy qui l'attendait dans son « endroit secret » mais, curieusement, à lui-même, au petit Sam disparu que son père n'avait pas aimé. Cheveux roux flamboyants, souffreteux, un enfant intelligent et agité, sa mère l'avait adoré, mais pas son père, juge itinérant dans les campagnes mornes du Missouri, un homme de loi raté et aigri qui n'avait pas souri une seule fois – pas une seule ! – à Sam. (John Clemens n'avait pas souri beaucoup plus à ses autres enfants, il faut bien le dire.) Il était étrange de se rappeler à soixante-dix ans, avec amusement, mais aussi avec la douleur et la rage

d'autrefois, les yeux plissés de son père, la crispation de son visage quand le petit Sam avait le malheur de s'approcher trop près, comme si John Clemens respirait une mauvaise odeur mystérieuse. *J'aimais ce salaud sans cœur, pourtant. Pourquoi ne m'aimait-il pas ?*

Il y a toujours dans le public des gens qui ne se laissent pas courtiser, que vous ne pouvez conquérir.

Et pourtant : vous le devez !

Le petit Sam, que l'on s'était attendu à voir périr dans sa première année, était âgé de onze ans quand son père mourut, à la fin de l'hiver 1857. Cet homme au visage tiré mourut de pneumonie, une mort terrible : par suffocation. Même sur son lit de mort, il ne s'intéressa pas à son fils effrayé. Il n'exprima pas le souhait de le toucher. Il n'eut pas de bénédiction pour son fils. Il n'eut pas de dernière parole pour son fils. Il semblait irrité et dépit. Il avait été un chrétien dévot, un partisan de l'esclavage, un homme de loi déterminé à faire respecter la loi de son pays, un bon croyant, un homme qui avait obéi avec rigueur aux commandements – se marier, « croître et multiplier » – et pourtant : il se mourait, il était quasi mort, vieux et usé à quarante-huit ans, et aucune prière ne pouvait lui venir en aide.

Dans sa vie, John Clemens s'était échiné au travail, perdu de dettes. Un père est quelqu'un d'endetté. Quand vous naissez, vous êtes endetté, *redevable*. Vous apprenez vite que la vie consiste à s'efforcer de se dégager de ces dettes, comme d'un immense marécage qui vous aspire par le bas. Vous vous échinez, vous vous usez à cet effort. Vous essayez de vous dégager du marécage, mais vos ennemis frappent vos doigts qui s'accrochent, vous écrasent les mains sous le talon de leurs bottes. Vous êtes un fervent chrétien, mais d'autres chrétiens sont plus fervents encore, leurs prières sont écoutées par la Divinité, qui joint son mépris au leur. Pauvre type : vous mourez comme vous avez peiné, endetté ; votre famille hérite de vos dettes.

Par un trou de serrure, le petit Sam aux cheveux flamboyants assista à l'autopsie pratiquée sur le corps nu et décharné de John Clemens par un coroner de la région, un homme qu'il connaissait, ce qui rendait la scène encore plus irréaliste. Avec incrédulité, l'enfant vit cet homme ouvrir la cage thoracique du cadavre avec un instrument ressemblant à une petite barre pointue ; avec une fascination horrifiée, il le vit retirer et poser sur une table métallique quelque chose qui était apparemment les poumons, puis ce qui devait être le cœur, et qui ne ressemblait pas à un cœur de Saint-Valentin mais plutôt à une masse sanglante et nerveuse de chair musculeuse.

L'enfant fut saisi de frissons et de convulsions violentes, il avait fait une erreur, une bourde, et cette fois elle était irréparable. Dehors dans l'herbe, il rendit ses tripes, son enfance avait pris fin.

Sa mère le plaça comme apprenti chez un imprimeur : sa vie de

labeur avait commencé.

Travailler, travailler ! Faire tout ce qu'on peut, pour se dégager de ses dettes, pour devenir un homme riche, échapper aux dettes, et à la mort.

Et même ainsi, vous n'échapperez jamais à rien.

Il épargnait à ses Poissons-Anges ces histoires larmoyantes. Pas un mot de son enfance sans joie à ses jeunes amies. Pas un mot à ses chères petites-filles de cette honte profonde que la « célébrité » n'avait jamais pu effacer tout à fait.

Et maintenant, la petite... – s'appelait-elle Madelyn ? Maddy ? – une jeune fille mince, très jolie, qui devait avoir quatorze ans – ou peut-être treize – attendait grand-papa Clemens comme elle l'avait promis, dans son « endroit secret », un banc de pierre au-dessus d'un étang en partie dissimulé par des tulipiers, à deux pas de la Cinquième Avenue et de la 86^e Rue. Ah, le vieux cœur de grand-papa s'emballa ! Ses doigts se crispèrent sur le petit paquet cadeau dans sa poche. La jeune fille portait le plus exquisément charmant des uniformes scolaires, un pull bleu marine sur une jupe plissée et, sous le pull, un chemisier de coton blanc à manches longues ; ses bas étaient à mailles fines, et blancs ; à ses petits pieds, des chaussures cirées à lacets. Ses cheveux aux reflets sombres tombaient sur ses épaules en deux nattes, et son visage en cœur était rose d'attente. Son enfance à lui avait pris fin dans la ville barbare de Hannibal, Missouri, en 1857 ; son enfance à elle, dans les quartiers les plus civilisés de Manhattan, ne prendrait pas fin avant longtemps.

Il en était certain ! Il y veillerait.

« Monsieur Clemens ! » La jeune fille quitta d'un bond le banc où elle feignait de lire ou de griffonner dans un carnet, et aussitôt, surexcitée, grisée, lui noua autour du cou de minces bras nerveux : « Je savais que c'était forcément vous, tout en blanc sur ce sentier, il n'y a personne d'autre que *vous* » – frôlant de ses lèvres chaudes la joue parcheminée de grand-papa qui, rougissant d'émotion, se pencha gauchement pour recevoir son étreinte, se retenant de l'enlacer à son tour, cigare fumant dans une main, canne de cèdre dans l'autre. « Puis-je vous appeler "grand-papa" ? Cher "grand-papa" Clemens... j'ai dit à maman que j'allais chez une amie... Je n'avais encore jamais menti à maman, je vous le jure !... Je me sentais si seule ici en vous attendant... » Une embardée du cœur, un élan soudain de douleur goutteuse, donnèrent un instant de sobriété à M. Clemens alors qu'il parvenait à dire, avec une parfaite sincérité et sans la moindre trace de son théâtral accent traînant du Missouri : « Chère Maddy, moi aussi je me sentais très seul en vous attendant. »

Ne supporte pas de porter encore du noir – ce noir odieux – ce noir

couleur de deuil et de mort –

J'aimerais pouvoir porter des couleurs, ces teintes chatoyantes de l'arc-en-ciel que les femmes ont monopolisées – un jardin d'Eden !

Mais je porterai du blanc – le blanc le plus blanc ! – le blanc le plus pur et le plus virginal – tout au long des sombres, des terribles jours d'hiver – comme aucun homme de notre temps n'osera le faire.

1088, Park Avenue

14 mai 1906

Très cher « grand-papa » Clemens,

Je suis si nerveuse, si remplie d'amour pour mon très cher grand-papa que j'ai peur que vous ne puissiez lire mon écriture à cause de tous ces pâtés (larmes et baisers) sur la page, comment vous REMERCIER pour cette belle épingle de poisson-ange, elle est magique avec son émail et son or et ses yeux de saphir oh très cher grand papa MERCI.

À chaque instant, maintenant, je pense à mon cher grand-papa. Il n'y a personne d'autre, comment pourrait-il en être autrement je suis la petite fille qui vous aime cher grand-papa,

Votre « petite-fille » affectionnée, Maddy

Satanée race humaine ! Une vraie syphilis. Une maladie contagieuse virulente qui doit être anéantie.

Car je suis Satan, et je sais.

Ils entraient dans le filet à mailles fines de l'Amiral, les plus exquis des poissons-anges des Bermudes : aigue-marine, des yeux immenses, des nageoires translucides scintillantes. Et assez petits pour tenir dans la main ouverte d'un homme.

Le plus jeune Poisson-Ange de l'Aquarium de l'Amiral Clemens, à cette époque, était sa chère petite Jenny Anne, adorable et drôle, la fille de onze ans des Carlisle que M. Clemens reverrait certainement cet été-là, quand les Carlisle viendraient séjourner chez lui à la campagne ; un membre plus récent du club était Violet Blankenship, qui avait un peu plus de quatorze ans, mais, M. Clemens l'espérait vivement, pas encore seize, la fille frivole, volage et très « électrique » du Dr Morris Blankenship, le médecin de Park Avenue à qui il confiait sa goutte, ses maux arthritiques, digestifs, respiratoires et cardiaques ; et il y avait la ravissante petite Geraldine Hirshfeld, la plus jeune fille de l'éditeur de M. Clemens chez Harper's, qu'il connaissait et adorait depuis sa naissance, c'est-à-dire – était-ce possible ? – depuis au moins une douzaine d'années. Et il y avait ce lutin polisson de Fanny O'Brien, à qui M. Clemens disait en riant ne pouvoir se fier, car Fanny était toujours taquine ; et il y avait cette

chère Helena Wallace, avec son adorable gravité, et Molly Pope, dont la mère se laisserait sûrement convaincre, contre la promesse d'une petite récompense financière, de venir rendre visite à l'Amiral Clemens avec sa fille longiligne de treize ans, comme l'été précédent. Très ouvertement, ces membres fondateurs de l'Aquarium Club portaient leur épingle de Poisson-Ange, car leurs parents n'y voyaient aucun mal ; au contraire, connaissant bien les manières excentriques et généreuses de M. Clemens, ils étaient flattés de l'attention qu'il prodiguait à leurs filles. *J'ai soixante-dix ans et n'ai pas de petits-enfants, on pourrait donc croire tout le compartiment gauche de mon cœur vide, caverneux et désolé ; mais il ne l'est pas parce que je le remplis des écolières les plus angéliques.*

« Papa, tu te ridiculises. À ton âge ! Je suis ta fille, papa : pourquoi est-ce que je ne te suffis pas ? »

Clara avait la voix rauque et blessée, les yeux égarés de douleur. M. Clemens se protégeait contre ce regard. Il éprouvait un pincement de culpabilité fugitive : dans la supplication de Clara, il entendait la sienne, adressée autrefois à ce père qui ne l'avait pas aimé. « Il se pourrait, ma chère Clara, que je sois un fils de p... sans cœur. » M. Clemens riait et se détournait.

Mais, ah !... les Poissons-Anges. Si grande que fût la tension chez les Clemens, si déçu que fût M. Clemens par Clara et Jean, la seule pensée de ses petites-filles écolières gonflait de joie son cœur souffrant.

Parmi les Poissons-Anges du moment, tous membres en bonne et due forme de l'Aquarium Club sous les auspices de l'Amiral Clemens, c'était la petite Madelyn Avery qui lui semblait peut-être la plus exquise, pour ses traits fins à la Botticelli, mais aussi pour son esprit très américain : car la petite Maddy était déterminée, elle le jurait, à devenir un « poète », « à faire en sorte que le monde me remarque ».

Quartier général de l'Amiral 21,
Cinquième Avenue
5 juin 1906

Très cher Poisson-Ange,

Quelle enjôleuse petite sorcière vous êtes !... pour avoir ensorcelé de la sorte votre grand-papa Amiral.

Ma chère enfant, voulez-vous me promettre de rester telle que vous êtes ? De ne pas changer d'un pouce, d'une once ? Vous êtes dans votre âge d'or. Grand-papa Amiral *l'ordonne*.

Mardi prochain à l'Endroit secret ? Après 16 heures ? Le biseuteur bonimenteur du Missouri, Mark Twain, continue à être si apprécié qu'on donne un déjeuner au Century Club en son honneur, avec toutes sortes de Dignitaires pour lui porter des toasts ; après quoi, comme on libérera votre grand-papa Amiral pour le restant de l'après-midi, il

vous invite à le rejoindre dans la verdure du Parc, et possiblement ensuite à prendre le thé au Plaza. Ah, si mon très cher Poisson-Ange pouvait bercer maman d'un conte de leçon de musique ou de visite chez une amie ! Car il ne faut pas que nous éveillions les soupçons, vous savez.

Ah, que c'est détestable ! Car quelle que soit l'innocence de nos cœurs, il semble que le monde de ces s... Grandes Personnes juge avec grossièreté et dureté, et il nous faut donc être prudents.

Affection et baisers du Grand Gâteaux,

SLC

La plus grande prudence était requise au 21, Cinquième Avenue pour que la fille harpie ne distraie pas les missives innocentes de M. Clemens : il n'osait les déposer sur la table du vestibule afin qu'un domestique les poste, ni même dans la boîte aux lettres à côté de la porte d'entrée, mais se faisait une règle d'aller poster lui-même ces tendres lettres.

21, Cinquième Avenue
8 juin 1906

Chère mademoiselle Avery,

RECHERCHE POUR ACHAT OU LOCATION :

PETITE FILLE POÈTE AUX YEUX BRUNS TRÈS VIVE ET TRÈS JOLIE
ARRIVANT À L'ÉPAULE D'UN HOMME ET NE PESANT PAS PLUS
QU'UNE PLUME AFIN DE TENIR DANS LA PAUME DE SA MAIN.

ENVOYER TOUTES RÉPONSES À L'AMIRAL SAMUEL CLEMENS,
ADRESSE CI-DESSUS.

Meilleures salutations,
SLC

21, Cinquième Avenue
10 juin 1906

Mon Poisson-Ange préféré,

Je me suis réveillé très heureux ce matin, après avoir nagé et batifolé en rêve avec mes Poissons-Ange dans les eaux aigue-marine des Bermudes ; eux comme moi, très étrangement – très merveilleusement – étions dépourvus de corps ; quoique visibles les uns pour les autres, à la façon dont un esprit pourrait n'être visible qu'à l'œil clairvoyant et non au vulgaire.

Pour cette vision réjouissante, chère Maddy : merci.

SLC

Garrison Hotel
Cleveland, Ohio

14 juin 1906

Très chère Maddy,

Seul ici – quoiqu'on me laisse rarement seul – et mon Poisson-Ange me manque beaucoup pendant ce week-end où il me faut incarner M.T. (si seulement votre grand-papa jouait moins bien son numéro, il cesserait d'être invité dans ce genre d'endroit et n'éprouverait aucun regret à renoncer à des cachets aussi généreux) et participer à des banquets plantureux et à des toasts jusque tard dans la nuit. Imaginez grand-papa Clemens contemplant une mer de visages rougeauds à côtelettes, de moustaches et de sourcils grisonnants comme les siens, et pas une seule épingle Poisson-Ange en vue ; la seule consolation de ce pauvre diable, c'est que d'ici quelques jours, il retournera à NY et à l'ENDROIT SECRET. Il se pourrait, chère Maddy, que j'apporte un présent ou deux.

Votre grand-papa esseulé qui vous adore, affection et baisers,

SLC

Dans la demeure de pierre au coin de la Cinquième Avenue et de la 9^e Rue, M. Clemens devait être particulièrement prudent, les matins où il semblait probable qu'arriverait une lettre de Poisson-Ange. Il enfilait sa robe de chambre, fourrait ses pieds enflés dans des pantoufles, descendait en boitant l'escalier majestueux et, sa canne à la main, sortait sur le trottoir ou remontait la rue, saluant avec empressement le facteur étonné avant que Clara ne pût s'interposer.

1088, Park Avenue

20 juin 1906

Très cher Monsieur Clemens,

Il est très tard dans la nuit – tard interdit ! – et la cloche de l'église épiscopaliennne de Park Avenue a sonné les deux coups de cette heure solitaire. J'éprouve tant d'amour pour vous, cher grand-papa et très cher ami de plume, maman me croit endormie et m'a grondée pour mon agitation « fiévreuse » mais comment peut-on me la reprocher puisque c'est dans de telles fièvres que des poèmes me viennent, si étrangement « scandés » – Pour mon Amiral

Nul Secret N'est Sacré

Que Scellé

Entre Toi et Moi

Pour l'Éternité

Votre « petite-fille » dévouée, Maddy

M. Clemens apprit immédiatement par cœur ce petit poème

énigmatique : des vers féminins charmants, tout à fait captivants.

« “L’Éternité” ! C’est bien long. »

Plusieurs des autres Poissons-Anges de M. Clemens avaient des aspirations littéraires et griffonnaient des vers de mirliton parfaitement adorables, mais il semblait que Madelyn Avery fût réellement dans une catégorie à part. Dans l’Endroit secret, Maddy avait montré à son vieil admirateur quelques-uns des pastels qu’elle avait faits pour un cours de dessin ; et, à en juger par la ferveur avec laquelle elle parlait de ses leçons de musique, il ne doutait pas qu’elle eût aussi un certain talent musical. Il enverrait à la jeune fille des recueils de poèmes joliment reliés d’Elizabeth Barrett Browning, Robert Browning et Tennyson ; et *Un jardin de pétales en vers*, une anthologie regroupant les œuvres de femmes poètes américaines, récemment publiée. (Il avait parcouru et été passablement choqué par les poèmes rudes, tapageurs, grossiers et néanmoins étrangement électrisants de Walt Whitman, peu faits pour les yeux des jeunes filles ou des femmes.) M. Clemens avait déjà offert à Madelyn une édition spéciale, reliée en beau cuir blanc, du *Roman de Jeanne d’Arc* de M. Twain, que la chère enfant avait acceptée avec des larmes de reconnaissance.

Treize ans, c’était l’âge qu’avait Suzy quand elle s’était lancée dans un projet ambitieux : une « biographie » de son père, dont elle commençait à percevoir vaguement la célébrité et le renom. Naturellement, son père lui avait apporté son assistance. Le rusé M. Clemens espérait publier en fanfare *Papa : une biographie intime de Mark Twain par sa fille de treize ans*, tablant sur la vente de centaines de milliers d’exemplaires ; mais, à la façon des adolescentes, cette chère Suzy se désintéressa brutalement du projet, que, par une coïncidence étrange, elle abandonna au beau milieu d’une phrase, le 4 juillet 1886 :

Nous arrivâmes à Keokuk après un très agréable

Nom d’une pipe ! Papa encouragea Suzy à continuer, peut-être même papa la sermonna-t-il un peu, mais Suzy ne semblait jamais avoir le temps ; la « biographie » existait donc sur quelques carnets, tracée d’une écriture d’écolière, trop mince et trop incomplète pour que M. Clemens pût même l’« arranger ». Plus tard, il lui fut impossible de parcourir ces carnets, qu’il conservait avec ses documents et ses manuscrits les plus précieux, impossible de revoir la grande écriture hésitante de sa fille chérie, avec ses charmantes et nombreuses fautes d’orthographe et de grammaire ; il ressentait presque un élancement de douleur physique à « réentendre » en imagination la voix de Suzy.

Sam Clemens et sa ravissante famille étaient si jeunes en 1886, le monde semblait si idyllique ! Satan rôdait sans nul doute dans le reste du monde, et l'humanité devait être aussi menteuse, mauvaise et généralement lamentable qu'à toute autre époque de l'histoire ; mais telle n'était pas l'impression de Sam Clemens. Sa femme Livy, ses filles Suzy, Clara et Jean l'adoraient. Et il les adorait. Rien ne manquait à Sam Clemens, en ce temps-là. (Sauf l'argent. Sauf la célébrité. Sauf le prestige.) Il ne parvenait pas vraiment à comprendre comment, si peu d'années plus tard, son monde avait pu changer aussi horriblement, ce mois d'août 1896 où Suzy était morte, en l'espace d'un éclair semblait-il, d'une méningite cérébrospinale.

La vie n'avait plus été ensuite qu'une cruelle blague cosmique. Comment aurait-il pu en être autrement ! Les années, les décennies défilèrent : le fringant Sam Clemens devint un vieillard, les cheveux roux flamboyant prirent une blancheur de neige, son allure même se fit hésitante, celle d'un homme qui marche en appréhendant une douleur soudaine ; son accent traînant du Missouri, la marque de fabrique de son sosie Twain, lui blessait les oreilles ; il le trouvait vulgaire et dégradant, mais n'osait pourtant l'abandonner, car ces bouffonneries étaient le gagne-pain de M. Clemens sur le marché des conférences où l'on se faisait de l'argent bien plus facilement qu'en s'acharnant à écrire dans un isolement carcéral. (Écrire ! L'activité qui n'a pour lot de consolation adéquat que la possibilité du suicide, un jour.) L'amour de M. Clemens pour ses filles survivantes relevait du devoir : elles ne pouvaient se débrouiller sans lui, Jean surtout, qui était invalide. Leur compagnie lui était insupportable, et il savait qu'elles lui en voulaient. Clara lui avait brisé le cœur, un jour anniversaire de la mort de Suzy où son papa, ivre et larmoyant, évoquait à table les moments idylliques passés autrefois à Quarry Farm (à l'est d'Elmira, New York), en lui déclarant tout à trac que ses sœurs et elle avaient toujours eu peur de lui ; elles l'aimaient, certes, mais elles le craignaient encore davantage pour sa langue acérée, son caractère imprévisible, son humeur « versatile », sa manie de les taquiner qui revenait en fait à les « tourmenter ». Et ses satanés cigares !

Comme un poison qui émanait de lui. Ce nuage fétide et perpétuel de fumée bleuâtre, une puanteur associée à tous les lieux où papa Clemens demeurait.

À cela, à ces terribles paroles de harpie, M. Clemens ne voulait pas penser.

Il relisait donc les lettres de la petite Madelyn Avery, cette écriture d'écolière qu'il adorait ; et il relisait son petit poème étonnant qui, bien qu'il ne « rimât » pas, lui semblait de la vraie poésie, du moins telle que pouvait en produire une sensibilité féminine. « Cette chère

enfant m'apporte l'inspiration. Ma muse Poisson-Ange. » Et pourtant : les mots lui venaient très lentement, au sens propre, car sa vieille main arthritique se mouvait avec une lenteur quinteuse, et ses pensées étaient si décousues qu'il ne voulait pas gaspiller d'argent à payer une sténographe pour l'instant. Il avait le plus grand mal à écrire un article de commande pour *Harper's*, et plus de difficultés encore, au point de recourir de plus en plus tôt à son scotch whisky préféré, avec son allégorie morose de Satan dans l'Autriche du XVI^e siècle. Il avait vu, avec la netteté d'une hallucination : Satan en élégant gentleman viennois à monocle et moustache, un sourire séducteur aux lèvres. Satan comme l'Étranger mystérieux qui nous habite, au plus profond et au plus secret de notre être. L'Étranger *mystérieux* – car tel était le titre inspiré – serait le meilleur récit jamais écrit par Mark Twain, la grande œuvre de sa vie, qui le catapulterait enfin sur les hauteurs où ses plus fervents admirateurs le plaçaient depuis longtemps, qui ferait de lui le plus grand des écrivains américains ; L'Étranger *mystérieux* soutiendrait la comparaison avec les plus fortes des fables morales de Tolstoï.

Le vieux John Clemens, conservé au frais depuis des dizaines d'années dans son austère paradis presbytérien, contemplerait alors la réussite de son fils rouquin avec une admiration penaude, non ?

Cette pensée faisait rire M. Clemens. « La vengeance est un plat qui se mange froid. »

Après L'Étranger *mystérieux*, M. Twain se lancerait dans un projet qui soulèverait un immense enthousiasme chez son éditeur et chez les lecteurs américains : un retour chez Huckleberry Finn, Tom Sawyer et Becky, de *Nouvelles Aventures de*, énergiques et réconfortantes. « Un succès à tout casser. Je le publierai peut-être moi-même, au lieu de me contenter de royalties. »

Ces idées jaillissantes, bondissantes, ces espoirs étaient à attribuer à la petite Maddy Avery. Mais les mots eux-mêmes, sur les feuilles de papier foolscap, venaient avec une lenteur quinteuse. Si le plus joli de ses Poissons-Anges inspirait grand-papa, il le distrayait aussi : sa pensée l'obsédait. Crénom ! Car pouvait-il être entièrement sûr qu'elle ne partagerait pas leur Endroit secret – sacré – avec quelqu'un d'autre ; un « béguin », pour employer l'argot vulgaire. Il lui déplaisait aussi que la mère de la jeune fille déclinât si poliment ses invitations renouvelées à lui rendre visite au 21, Cinquième Avenue, où il aurait pu initier sa fille à l'art innocent du billard ; et qu'elle eût apparemment décliné son invitation à séjourner à Monadnock, où Clara et lui loueraient une maison de campagne pour l'été. D'autres invités occuperaient l'impatient M. Clemens, bien entendu ! – dont plusieurs Poissons-Anges très charmants – mais la petite Maddy lui manquerait, et il en était fort contrarié.

21, Cinquième Avenue
26 juin 1906

Très cher Poisson-Ange,
Êtes-vous tout à fait certaine, ma chère, que votre maman ne consentira pas à vous amener passer une semaine à Monadnock, au mois de juillet ? Votre grand-papa gâteaux paiera volontiers billets de chemin de fer et autres dépenses !

Petite Maddy et grand-papa pourraient vagabonder dans les collines et chasser les papillons au filet ; tandis que votre maman, qui ne semble pas du genre à « vagabonder », se détendrait sur la terrasse, qui a vue sur les collines, et y trouverait beaucoup d'agrément, j'en suis sûr.

Ah ! Posez la question, ma chère ; je serai fort fâché autrement.

Affection et pâtés (beaucoup de pâtés !) de votre grand-papa,

SLC

21, Cinquième Avenue
29 juin 1906

Chère, très chère Maddy,

Je suis préoccupé de ne pas avoir de vos nouvelles, ma chère. Ma fille Clara est très contrariée parce que j'ai reporté d'une semaine notre départ pour Monadnock, en prétextant qu'il me faut avoir terminé mon article pour *Harper's* avant notre départ.

Notre dernière rencontre à l'Endroit secret m'a été précieuse, quoiqu'elle semble déjà bien lointaine. Souvenez-vous, très chère Madelyn,

*Nul Secret
N'est Sacré
Que Scellé
Entre Toi et Moi
Pour l'Éternité*

Votre grand-papa affectionné SLC

21, Cinquième Avenue
30 juin 1906

Chérissime Poisson-Ange,

Pardon ! Votre grand-papa gâteaux ne s'est aperçu que ce matin, chère Maddy, qu'aujourd'hui était un Jour très particulier : le jour de votre anniversaire. J'ai donc ordonné que quatorze roses « blanc ivoire », une pour chaque année de votre vie précieuse, vous soient envoyées sur-le-champ avec mes souhaits de JOYEUX ANNIVERSAIRE

CHÈRE MADDY.

Grand-papa est fâché de ne pas avoir vu sa petite-fille préférée depuis si longtemps. Voulez-vous bien venir demain à l'Endroit spécial à 16 heures ? D'autres cadeaux vous parviendront, je vous le promets.

Ne me brisez pas le cœur, ma chérie. C'est un vieux « cœur de fumeur », et bien fatigué.

Je vais sceller cette lettre de pâtés (baisers !) et me hâter de la poster afin que, si j'ai beaucoup de chance, elle parvienne à ma petite Maddy avant que son anniversaire ne soit tout à fait passé.

Votre grand-papa affectionné,
SLC

21, Cinquième Avenue
30 juin 1906
Après-midi

Chère petite-fille fêtée,

Quand nous nous verrons demain (ce que j'espère de tout mon cœur !), j'apporterai plusieurs des gâteaux spéciaux de l'Amiral Clemens aux propriétés magiques : pour que mon Poisson-Ange bien-aimé les grignote et demeure toujours jeune et toujours aussi adorable ; et toujours mienne ; qu'elle puisse tenir au creux du bras de grand-papa ou, mieux encore, nichée bien secrètement au creux même de son aisselle où les poils gris chatouillent.

(Car c'est là que ma Suzy faisait semblant de se cacher quand elle était une toute petite fille.)

Votre grand-papa affectionné ne dort pas depuis plusieurs nuits de peur que son rêve le plus tendre ne s'évanouisse et que ses châteaux dans les nuages ne s'écrasent sur terre, une fois encore !

Votre grand-papa affectionné,
SLC

Nous sommes tous fous, chacun à notre façon. Après quelque réflexion, M. Clemens décida de ne pas inclure cette phrase gnomique en post-scriptum mais de poster la lettre sur-le-champ.

Deux jours plus tard, M. Clemens intercepta le facteur sur le trottoir, devant le 21, Cinquième Avenue, et lui prit de nombreuses lettres, dont une seule, dans une enveloppe crème portant une écriture d'écolière et exhalant un doux parfum, présentait un intérêt pour lui.

« Papa ? » Sur ses talons, Clara l'observait d'un air sévère. « Vous êtes encore sorti dans la rue en pantoufles et en robe de chambre, les cheveux hirsutes et dépeignés. Vraiment, papa ! » Le vieux M. Clemens lui jeta un regard si égaré que Clara se demanda s'il la reconnaissait.

De retour dans sa chambre à coucher, M. Clemens ouvrit

l'enveloppe à la hâte. Son œil exercé chercha aussitôt la signature, *Votre petite fille affectionnée Maddy*, ce qui était consolant, mais la lettre lui causa un choc désagréable.

1088, Park Avenue
3 juillet 1906

Très cher grand-papa Clemens,

C'est si GENTIL à vous de m'envoyer d'aussi belles roses. Merci MERCI, cher grand-papa ! (Pas un seul de mes autres présents ne m'a été moitié aussi précieux.) Je regrette tant de ne pas avoir pu vous voir dans notre Endroit secret, et je regrette que maman décline vos aimables invitations. (La famille Avery connaît des malheurs dont je ne vous infligerai pas le récit pour le moment, cher Monsieur Clemens.) Très cher grand-papa, je serai à notre Endroit secret vendredi, et j'espère très fort que je vous y verrai. Les gâteaux magiques de grand-papa seront un régal, je le sais !

Sauf que j'ai seize ans, cher grand-papa, et non quatorze comme vous le pensez. Il est déjà un peu tard pour « grignoter » les gâteaux magiques de grand-papa, j'en ai peur. Mais je trouve que seize ans est un bon âge. je serai beaucoup plus libre, maman doit me l'accorder !

Je dois sceller ceci très vite avec BEAUCOUP DE PÂTÉS, car maman rôde devant ma porte, et elle est très jalouse, vous savez. (Comme mes camarades d'école sont jalouses de ma belle épingle Poisson-Ange ! Car je me suis vantée que c'était l'Amiral Clemens qui me l'avait donnée.)

Cher grand papa, j'ai hâte de vous voir vendredi, si c'est possible, car mon cher grand-papa est l'être qui m'est le plus précieux au monde, et je me moque comme d'une guigne de l'opinion de tout le monde sauf de la vôtre, et de savoir si je suis une « poétesse en herbe » ou non, car mon identité secrète, c'est d'être la petite fille qui vous aime plus que tout au monde.

Votre petite-fille affectionnée, Maddy

En état de choc, M. Clemens gagna en titubant son bureau, où il resta de longues minutes, hébété et comme paralysé ; puis il prit son stylo d'une main tremblante pour tracer d'une écriture rapide et brouillonne :

Chère mademoiselle Avery,

Vendredi est exclu, malheureusement. Ma fille Clara tient à ce que nous partions immédiatement pour la campagne, et est déjà très contrariée que nous nous soyons attardés aussi longtemps dans cette ville stupéfiée de chaleur.

Votre ami dévoué,

Cette lettre laconique, M. Clemens se hâta de la mettre sous pli et d'aller la poster, car il craignait de l'ouvrir et de la corriger ; mais plus tard dans la journée, après avoir fermé la porte de sa chambre contre la vigilante Clara, il écrivit, avec plus de sang-froid :

21, Cinquième Avenue
5 juillet 1906

Chère Madelyn,

Je suis heureux que vous ayez trouvé belles mes quelques roses, mais dois néanmoins m'excuser que le bouquet ait été moins abondant que vous n'aviez de raisons de le souhaiter. Toutes mes excuses, ma chère ! Mais SLC est un vieil homme, après tout, comme nous savons.

Meilleurs sentiments,
SLC

De nouveau, M. Clemens scella rapidement la lettre et, en boitant, canne à la main, alla la poster dans la Cinquième Avenue. Le lendemain matin, après une triste nuit d'insomnie, de quintes de toux supplicantes, de cigares et de scotch whisky, il écrivit avec fièvre :

21, Cinquième Avenue
6 juillet 1906

Chère Madelyn Avery,

Seize ans ! – cela n'ira pas, vous savez. Quelle petite sorcière sournoise, de n'avoir soufflé mot de votre âge...

Il ne sera pas possible de nous revoir, vous m'en voyez navré. Mme Avery peut relâcher sa surveillance...

À mon grand regret, je ne pourrai plus lire vos vers, chère Madelyn – je dois en effet remettre très bientôt un nouvel ouvrage « majeur » à mon éditeur.

Seize ans est un âge bien incommode – non ? Vous êtes à la fois une écolière et une « jeune demoiselle » – à qui l'on enseignera bientôt les simagrées. Votre grand-papa pourrait regretter de ne pas vous avoir fourni à temps ses gâteaux magiques à grignoter ; ce vieil imbécile doit donc s'abstenir de vous envoyer un ultime pâté, car cela ne serait plus très convenable, n'est-ce pas ?

À l'âge de seize ans, il y a un siècle de cela, dans le rude Missouri, Sam Clemens était obligé d'être adulte ; et de travailler dix heures par jour, au moins, quand il avait de la chance. Dans le New York d'aujourd'hui, dans les régions civilisées de Park Avenue, et cetera, une demoiselle de seize ans s'apprête à devenir « fiancée », « jeune mariée », « épouse » – voire « mère » : ce qui ne relève plus du tout du

vieil Amiral.

Si vous souhaitez porter votre épingle de Poisson-Ange, ma chère, j'espère que vous vous absteniendrez de vous vanter de sa provenance.

À moins – ces souhaits ont leurs vertus magiques – que vous ne puissiez avoir de nouveau quatorze ans – treize ! – car votre cher visage est empreint d'une telle innocence que ce ne serait pas déplacé.

Auf Wiedersehen, et bonne nuit.

SLC

Ainsi s'évanouit mon rêve. Ainsi fondit ma fortune. Ainsi s'écrasa sur terre mon château dans les nuages, me laissant accablé et désolé.

Ah ! Sam Clemens était un homme révééré parmi les hommes. Un homme aux amis innombrables et souvent très fortunés. Son ami le plus intime, cependant, était M. John, qu'il avait rencontré bien des années auparavant, en 1861, à Carson City, Nevada, à l'occasion d'une partie de poker chahuteuse et alcoolisée.

M. John était un invité permanent du 21, Cinquième Avenue. M. John partait à la campagne avec M. Clemens. M. John écoutait avec attention les applaudissements qui éclataient en présence de M. Clemens : si prolongés, si enthousiastes, ponctués de coups de sifflet et de *Bravo ! Bravo !* M. John n'était pas invariablement impressionné. M. John était peu impressionnable de nature. M. John était un fils de pute sans cœur, pour tout dire. Il était néanmoins le plus cher réconfort de M. Clemens. Douillettement niché dans la poche intérieure de la veste de M. Clemens. M. John était réchauffé par le sang de M. Clemens. M. John dormait sous l'oreiller de plumes de M. Clemens. La nuit, M. Clemens se réveillait en grelottant parce que sa peau avait refroidi, vidée de sa chaleur par le contact glacé de M. John.

Dans le miroir au cadre de filigrane, M. Clemens tenait M. John tremblant dans sa main droite, canon appuyé contre sa tempe droite.

Monsieur John ?

Oui, monsieur Clemens ?

Êtes-vous paré, monsieur John ?

Je le pense, monsieur Clemens.

Vous ne flancherez pas, monsieur John ?

Si vous ne flanchez pas, monsieur, je ne flancherai pas.

C'est une promesse, monsieur John ?

Ma foi, non, monsieur. Ça n'en est pas une.

Quoi ? Pourquoi cela ? N'êtes-vous pas monsieur John ?

Assurément, monsieur Clemens. Raison pour laquelle on ne peut me faire confiance.

M. John serait découvert par Clara dans un meuble fermé à clé de la chambre de M. Clemens, après sa mort – chargé de ses six balles.

M. Clemens se retira à Monadnock où, pour combler le vide en lui, il était déterminé à *écrire*.

À Monadnock, M. Clemens reprit, avec la fièvre de la folie, et en grommelant des jurons, son récit boursoufflé de Satan, gentleman viennois ; avec M. John pour consolation, quoiqu'il fût impossible de se fier à ce fils de pute sans cœur, il parvint à terminer, dans une fièvre haineuse, un réquisitoire véhément, intitulé *The United States of Lyncherdom*, qu'aucune revue ne publierait de son vivant ; il s'épuisa, et épuisa tous ceux qui s'occupaient de lui sur la pointe des pieds, avec ses idées diffuses pour *The New Adventures of Huckleberry Finn* : « Car cela ferait sûrement un sacré tabac. Et le moment est venu, sûrement. » Pourtant, dans son carnet, d'une écriture vagabonde et rêveuse *Huck revient d'on ne sait où, âgé de soixante ans – et fou. Il se croit de nouveau enfant et scrute chaque visage à la recherche de Tom et Becky, etc. Tom, soixante ans, arrive enfin, après avoir couru le monde, retrouve Huck, et ils parlent ensemble du passé, tous les deux sont accablés, la vie a été un échec, tout ce qui était aimable, tout ce qui était beau, gît sous terre. Ils meurent ensemble.*

« Eh bien, papa ! Tu dois être flatté, ta correspondante de Park Avenue est on ne peut plus tenace. »

Clara, la fille dévouée de M. Clemens, le regardait, serrant dans ses mains un mouchoir de dentelle qui semblait avoir été étranglé.

Cette chère Clara, l'œil noir et l'air suffisant. Pourtant, dans l'immense maison de campagne, au cœur des collines pittoresques de Monadnock où M. Clemens veillait à s'entourer d'une succession d'invités pleins d'entrain, tels que les Hirshfeld, les Wallace, la rusée Mme Pope et sa fille Molly, le vieux gentleman recevait avec calme les lettres qu'on lui faisait suivre du 21, Cinquième Avenue, comme si elle venait d'une autre vie, révolue : des enveloppes couleur crème au parfum léger, adressée à *Monsieur Samuel Clemens* d'une écriture sérieuse d'écolière. Trop âgé et trop gentleman pour mordre à l'appât du ton railleur de Clara, il emportait avec calme les enveloppes crème avec sa pile de courrier matinal afin de les ouvrir et de les lire dans l'intimité de sa chambre à coucher, où Clara n'osait s'aventurer. Du moins tant que M. Clemens s'y trouvait.

« “Tenace”... ça oui ! Comme une sangsue fixée sur la carotide. »

1088, Park Avenue
7 juillet 1906

Cher Monsieur Clemens,

J'ai conscience de vous avoir offensé, car votre lettre de l'autre jour

qui ne portait pas de date mais semblait avoir été écrite le 5 juillet était si sèche... Je l'ai lue et relue, les yeux brouillés par les larmes – je ne porterai pas ma belle épingle Poisson-Ange – si vous ne le souhaitez pas – je vous la renverrai – si vous le demandez.

Il se peut que maman m'emmène sur la côte du Jersey – dans sa famille, à Bayhead, au bord de l'océan – cette année, je n'ai pas envie d'y aller. J'aimerais – Cher Monsieur Clemens – pouvoir « inverser le cours du temps » – je pense que vous ne seriez pas en colère contre moi, alors.

Puis-je envoyer affection et pâtés ? Car je me sens si seule, car je suis la petite fille qui aime M. Clemens Qui suis-je d'autre.

Votre amie dévouée,
Madelyn Avery

1088, Park Avenue
8 juillet 1906

Très Cher Monsieur Clemens,

Je viens de recevoir votre lettre du 6 juillet – il m'est horrible de penser qu'il y a eu un malentendu – je n'ai pas trouvé votre ravissant bouquet de roses « moins abondant » que je ne le souhaitais, monsieur Clemens, je voulais seulement vous apprendre que je n'avais pas quatorze ans mais seize. Je ne pensais pas à mal, cher grand-papa !

J'espère que vous me pardonneriez ? Je ne sais pas très bien ce que j'ai fait. Je suis très stupide, je sais. À l'école, notre professeur loue mon travail, et dans ma tête j'entends bourdonner *Oh mais tu es stupide et tu es laide* et j'ai l'impression que mon professeur se moque de moi et que toutes les autres filles le savent. Maman me gronde ces temps-ci, car je fais apparemment tout de travers, maman dit que je suis « maladroite » – toujours en train de « gaffer ». Si je pensais que mon cher Amiral Clemens était mécontent de moi ou me méprisait, cela me percerait le cœur et comme Jeanne d'Arc j'accueillerais avec plaisir tout le mal qu'on pourrait me faire.

Votre amie dévouée,
Madelyn Avery

1088, Park Avenue
11 juillet 1906

Cher, très Cher Monsieur Clemens,

À force de relire votre lettre, j'ai le sentiment que vous êtes mécontent de moi parce que j'ai *seize ans*. Je vous en prie, ne cessez pas de m'aimer, monsieur Clemens, vous êtes quelqu'un de si bon, mon « grand-papa » chéri ne voudrait pas me faire du mal ? Puis-je vous envoyer affection et pâtés ?

Grand-papa Amiral me taquinait pour me faire rire, s'il vous plaît,

faites que quand je me réveillerai de ce triste rêve, il en soit ainsi.

Votre amie dévouée,
Madelyn Avery

1088, Park Avenue
15 juillet 1906

Cher Monsieur Clemens,

Je pense que vous êtes parti à la campagne – « Monadnock » – que je n'ai pas vue – où vous avez eu la bonté de nous inviter maman et moi – mais où nous n'avons pas pu venir. Oh ! si seulement je pouvais être là-bas maintenant, cher Amiral Clemens. Ce serait tellement merveilleux de voir votre bon visage et d'entendre de nouveau votre voix je me sens très seule ici cher grand-papa.

Vous aviez promis de m'apprendre le billard cher grand-papa avez-vous oublié.

Si seulement je savais pourquoi vous êtes en colère contre moi. Je pensais que seize ans était un âge plein d'espoir parce qu'il me donnerait plus de liberté, ce que même maman devrait m'accorder. Quand vous m'offriez des livres et que vous m'encourageiez à écrire des poèmes, monsieur Clemens, vous sembliez mettre des espoirs en moi, dans deux ans j'irai à l'université et serai une « jeune demoiselle » – je n'avais pas pensé que c'était honteux.

J'espère que vous m'écrirez bientôt, je suis très triste car je suis la petite fille qui vous aime,

Votre amie dévouée,
Madelyn Avery

223, Oceanview Road
Bayhead, New Jersey
23 juillet 1906

Très Cher Monsieur Clemens,

Comme on ne m'a fait suivre aucune lettre ici, dans la maison d'été de mes grands-parents, je crains que vous n'ayez pas écrit et que vous ne continuiez à être fâché contre moi. Je voulais vous dire que dans votre lettre du 6 juillet que je chérirai toute ma vie, vous aviez bien raison : seize ans est un âge « incommode », et un âge très malheureux. Je ne sais pas si des « simagrées » me viendront, mais d'autres choses arriveront, que je ne souhaite pas. J'ai honte d'avoir atteint cet âge, sans pouvoir m'en empêcher. Voilà bien des nuits que je m'endors en pleurant, j'ai l'impression d'avoir le cœur à vif et douloureux comme si on l'avait écorché. Très cher « grand-papa ». Je vous promets de ne pas être une « fiancée », « jeune mariée », « épouse », « mère ». Jamais !

Je regrette tant de ne pas avoir pu vous rencontrer à l'Endroit

secret, en juin ; mais il y avait beaucoup d'agitation dans notre famille à ce moment-là, et encore maintenant.

J'ai gardé la belle épingle de Poisson-Ange, que je mets sous mon oreiller et que j'embrasse en me rappelant votre bonté et le temps où vous sembliez m'aimer. C'est Wilson Tête-de-mou, que je lis ces derniers temps, qui parle d'une étrange voix railleuse dans ma tête.

« Quelle misère d'avoir à mourir » – singulière lamentation de la part de gens qui ont eu à vivre¹⁰.

Dans l'espoir que vous m'écrierez bientôt et que nous pourrions nous revoir à l'Endroit secret quand cet été aura pris fin, je suis la petite fille qui vous aime,

« Maddy »

223, Oceanview Road
Bayhead, New Jersey
27 juillet 1906

Très Cher Monsieur Clemens,

Pardonnez-moi cette page éclaboussée de larmes et d'embruns. Je vous écris dans mon Endroit secret d'ici, où personne ne vient parce que le sable est épais, que les rochers surplombants sont laids et que c'est trop loin à pied, si bien qu'on me laisse tranquille. Maintenant, mon ami le plus cher est Wilson Tête-de-mou, dont vous m'avez dit un jour, si bizarrement monsieur Clemens, qu'il n'était qu'une machine.

Pourquoi nous réjouissons-nous d'une naissance et nous affligeons-nous à un enterrement ? C'est parce que nous ne sommes pas l'intéressé.

Je pense à vous, mon cher et mon plus « vieil » Ami de plume, et suis la petite fille qui vous aime,

« Maddy »

223, Oceanview Road
Bayhead, New Jersey
1^{er} août 1906

Cher « grand-papa » Clemens,

Dans un de mes rêves, cette nuit, vous me parliez et j'entendais votre voix très nettement !... bien que je ne voie pas votre visage parce que tout était flou. « Je ne vais pas bien, chère Maddy. Je vous attends ici. » Voilà ce que j'ai entendu, et je me suis réveillée tout excitée et tremblante ! Oh, si seulement Monadnock était près d'ici – je vous apporterais des bouquets des plus belles roses sauvages et des herbes des marais qui poussent ici, je pense qu'elles vous plairaient, car vous avez souvent dit que vous adoriez la Beauté.

*L'Amour n'est pas plus visible
Que l'Amour n'est divisible
L'Amour s'inscrit dans le Temps
Et pourtant n'est de Nul Temps*

*L'Amour entre toi et moi
Est une promesse d'Éternité*

Je vous promets de ne plus manger, cher grand-papa ! Pour ne plus grandir. Je me dégoûte, me regarder dans un miroir me fait horreur. Mais je grignoterais volontiers les gâteaux magiques, comme Alice, pour devenir plus petite. Et pouvoir me nicher bien secrètement au creux de l'aisselle de grand-papa, car je suis la petite fille qui vous aime, voulez-vous me pardonner ?

« Maddy »

223, Oceanview Road
19 août 1906

Très Cher Monsieur Clemens,

Il y a si longtemps que j'attends de recevoir une lettre de vous, mais aucune n'est venue, c'est honteux à avouer, maman voulait que personne ne sache que père ne vit plus avec nous. Quand j'étais si heureuse au Plaza Hotel avec vous, et que maman me grondait d'être trop excitable, c'était un moment difficile pour nous parce que père venait de nous quitter, et qu'il était question qu'il revienne. Mais maman dit toujours ça, et des semaines et des mois ont passé, et personne dans la famille (ici à Bayhead, où je suis si seule) ne veut me parler de lui. Mais je sais que c'est honteux. Quelquefois je crois voir père au loin sur la plage, avec des inconnus, mais ce n'est jamais lui en réalité. Et quelquefois c'est vous, Cher Monsieur Clemens. Mais ce n'est jamais père, et ce n'est jamais *vous*.

Je continue tout de même à espérer que vous me pardonneriez. Maman dit que je suis très enfantine pour quelqu'un qui passe pour « intelligente », et que je pleure trop souvent, pourtant maman ne sait pas, je lui cache mes larmes les plus profondes.

J'envoie à mon cher « grand-papa Amiral » affection et pâtés de la part de sa petite fille qui l'aime pour l'Éternité.

« Maddy »

1088, Park Avenue
24 août 1906

Cher Samuel Clemens,

Pardonnez-moi de vous écrire ! Mais je suis au désespoir.

J'espère que vous vous rappellerez m'avoir rencontrée en des temps

plus heureux. Je suis Muriel Avery, la mère de Madelyn. Vous avez eu la bonté de nous inviter ma fille et moi au *Lac des cygnes*, puis au Plaza Hotel ; ainsi qu'à une mémorable « soirée avec Mark Twain » à l'Emporium Theatre.

Cher Monsieur, je pense que vous serez ému d'apprendre que depuis plusieurs semaines ma fille Madelyn est profondément malheureuse et abattue, et qu'elle refuse de manger. Sa maigreur est effrayante, un squelette ambulante, quelle terrible découverte, en l'aidant à se coucher, de sentir ses pauvres os pointus à travers ses vêtements. Elle est très pâle, et les os de ses poignets ressemblent à ceux d'un moineau, j'ai fait appel à des médecins mais il est très difficile de la forcer à manger et si on se met en colère contre elle, elle tourne le visage vers le mur comme pour mourir. Madelyn est une petite fille timide, solitaire et perturbée par le départ de son père (qui nous a quittées et demande le divorce, contre toute raison et toute décence). Nous sommes revenues en ville malgré la chaleur accablante pour que Madelyn puisse être soignée à l'hôpital. Je crains que son état n'empire rapidement. Je suis malade d'inquiétude, monsieur Clemens, elle m'a dit que vous aviez cessé de lui écrire. Au bord de l'océan, Madelyn faisait des kilomètres à pied sur la plage, souvent nous ne savions pas où elle était et craignions qu'elle ne s'avance dans la mer et ne se noie. Elle est si maigre que vous ne la reconnaîtriez pas. Je ne vous supplie pas, monsieur Clemens, j'en appelle à la bonté de votre cœur, peut-être pourriez-vous simplement écrire une courte lettre à cette enfant comme vous le faisiez auparavant, peut-être pourriez-vous lui expliquer que vous n'êtes pas en « colère » contre elle, ni « dégoûté » – car Madelyn s'est mis dans la tête que c'était le cas. Vous avez eu des filles, disiez-vous, et vous savez donc combien elles sont sensibles à cet âge-là. La moindre bonté que vous pourriez avoir pour Madelyn aurait un effet *salutaire*, j'en suis certaine.

Pour sauver ma fille, j'écris ainsi à un homme célèbre, ne m'en veuillez pas, je vous en prie. Je n'écris pas très bien, je le sais. Madelyn m'a dit qu'elle vous voyait dans ses rêves, mais que vous vous détourniez d'elle et qu'elle en avait le cœur brisé ! Je vous en prie, monsieur Clemens, dites à cette pauvre enfant qui vous adore que vous ne la détestez pas.

En vous remerciant par avance de votre bonté, je suis,

Votre dévouée,
(Mme) Muriel Avery

1088, Park Avenue
28 août 1906

Cher Samuel Clemens,

Plusieurs jours ont passé et je n'ai pas reçu de réponse de votre part

impatientes de l'attendre, mais ces chipies se cachaient ?... elles riaient ? *M. Clemens ! Grand-papa !* Des cris aigus et cruels comme des coups de poignard perçant l'armure osseuse de sa poitrine, des rires comme un fracas de verre, le grand œil blanc de la lune, fixe et impitoyable, jugeant M. Clemens qui vacilla, glissa, tomba, un genou (perclus de goutte) sur le sol marécageux, était-il possible que l'un de ses ravissants Poissons-Anges lui eût fait un croche-pied... dérobé sa canne ? – une autre le tourmentait avec son filet à papillons, frappait ses épaules et sa tête courbée, et une autre encore – cette petite sorcière envoûtante de Molly Pope ? – pressait contre son visage son mouchoir trempé de chloroforme car au crépuscule de cette longue soirée de fin d'été les Poissons-Anges s'étaient lassés de ces jeux infantiles qu'étaient *hearts*, charades, dames chinoises, rien d'autre ne pouvait les satisfaire qu'une chasse aux papillons au clair de lune, agiter follement leur petit filet, capturer leur proie-papillon et l'« endormir » bien vite, la jeter dans un sac, courir dans les herbes des marais, Clara avait vivement désapprouvé ce jeu bruyant et insouciant mais Clara n'avait pas osé poursuivre les Poissons-Anges, M. Clemens n'avait pas osé leur « serrer la bride » de peur de provoquer leur contrariété, ce pauvre M. Clemens, avec ses habits blancs tachés d'herbe, chancelant comme un grand papillon blessé, les cheveux tout blancs et verticaux sur la tête comme on imagine les cheveux d'un fantôme, pas étonnant si les filles hurlaient de rire et se moquaient du vieil Amiral, incapable de les suivre, incapable de se mouvoir assez vite pour parer leurs petits coups sournois et l'attaque la plus féroce fut celle de – était-ce possible, la douce et grave Hélène Wallace ? – transformée en démon par le clair de lune, jambes pareilles à des cimenterres étincelants et yeux pareils à des charbons ardents. *Monsieur Clem-mens ! Grand-papa ! Par ici !* Le taquinant, ou le tourmentant, car le vieil homme était à la traîne, il avait mal manié son filet et manqué les papillons, de magnifiques papillons phosphorescents aux reflets d'argent, des papillons veinés de sombre, des papillons aux ailes délicatement imbriquées, tout au long de cette journée il avait été importuné par des pensées pernicieuses, par une succession d'appels téléphoniques, des appels odieux de l'avocat de M. Clemens à Manhattan, des consultations éprouvantes sur une affaire urgente à celer même à Clara (du moins jusqu'à ce qu'il fût impossible de faire autrement) car c'était une affaire très délicate, une affaire strictement privée, car que se passerait-il si les journaux avaient vent de ce scandale, M. Clemens était un gentleman d'une parfaite intégrité, un homme de renom, un modèle de pureté dans une époque impure, remarquez que M. Clemens n'apparaît jamais en public que vêtu de blanc éclatant, le seul Américain vivant assez pur de cœur et d'intention pour se vêtir de blanc immaculé, il ne fallait pas permettre

à une intrigante, un maître chanteur, de détruire la réputation de M. Clemens et l'avocat de M. Clemens y veillerait, des versements en espèces seraient effectués en secret, des promesses de confidentialité seraient arrachées, des documents juridiques signés, les frais médicaux et hospitaliers d'une jeune fille payés en totalité, et peut-être un séjour prolongé dans un sanatorium du nord de l'État, par pure coïncidence l'établissement même où résidait Jean, la fille invalide misérablement malheureuse de M. Clemens. Ah ! cette journée, cette journée éprouvante où l'Amiral s'était senti si vulnérable, si affamé de baisers, des Poissons-Anges sur ses genoux, des Poissons-Anges aux jambes étonnamment longues et robustes, des Poissons-Anges à la peau brûlante, folâtres, téméraires, qui profitaient de la faiblesse du vieil homme, se faisaient des clins d'œil derrière son dos, trichaient aux cartes et aux dames chinoises et même au billard qui était le jeu sacré de M. Clemens, cette petite sorcière sournoise de Molly Pope lui avait gagné cinq cents pennies de cuivre, il était parvenu à rire comme si cette perte ne l'avait pas agacé, irrité, il avait été blessé aussi par la conduite capricieuse de Violet Blankenship qui lui avait quasiment ri au nez, les jeunes seins moelleux de Violet pointant sous sa marinière blanche, humide de transpiration, et ses yeux ! – les yeux de Violet ! – troublants comme ceux d'un chat géant. Trébuchant maintenant dans les hautes herbes des marais, acérées et mouillées, derrière la maison d'été, une douleur lancinante dans ses pieds enflés et puis une douleur fulgurante et violente dans sa poitrine qui lui coupe la respiration, qui a pris la canne de grand-papa ? – car grand-papa ne peut marcher sans sa canne, pauvre grand-papa est forcé de se traîner. Dans la maison où brillait une lumière Clara l'appelait d'une voix suppliante *Papa reviens ! Papa c'est très mal ! Papa tu vas avoir un accident ! Papa il faut renvoyer ces filles chez elles ! Il faut renvoyer tes invités ! Pour ton bien, papa ! Oh papa pourquoi ne nous suffisons-nous pas l'un à l'autre, je suis ta fille, papa !* Comme une soudaine volée de cailles-démon, les filles jaillirent des hautes herbes et s'abattirent sur grand-papa, le frappant de leur filet à papillons, lui fourrant sous le nez leur mouchoir trempé de chloroforme, quelle dureté dans leurs jeunes rires, quelle cruauté dans leurs taquineries, grand-papa a glissé, il fouette l'air pour retrouver son équilibre, parvient non sans mal à se redresser malgré la terrible douleur dans ses jambes, il tend les bras vers ses Poissons-Anges, brûlant d'étreindre ses chers Poissons-Anges, son cœur bat et cogne dans sa poitrine si bien qu'il sait *Je vis encore – oui ? – encore en vie ? – est-ce vivre ?*

**Le maître à l'hôpital
Saint-Bartholomew
1914-1916**

Ce serait l'épreuve cruciale de sa vie.

Il se rappellera : son arrivée à l'hôpital Saint-Bartholomew en taxi, puis la montée du large escalier de pierre dans un brouillard d'appréhension et son entrée dans le hall, qui même à cette heure matinale était effroyablement bondé. Des infirmières et des médecins, des hommes en uniforme, des civils, perdus comme lui – « Excusez-moi ? Pourriez-vous s'il vous plaît m'indiquer où je dois aller ? » – mais ses manières courtoises n'avaient pas assez de force pour faire impression, sa voix cultivée était trop hésitante. Le personnel hospitalier passait sans lui accorder un regard. Saint-Bartholomew était un grand hôpital londonien à une heure de crise nationale, et son atmosphère d'urgence et d'excitation était un reproche au civil solitaire d'un certain âge qu'il était. Comme bien souvent ces dernières années, ses yeux, grands, enfoncés, papillotants, enregistraient le fait perturbant qu'il était de loin la personne la plus âgée de la salle. Il était dépourvu de tout uniforme, médical ou militaire. Bien que sachant évidemment à quoi s'en tenir, avec une sorte de vanité enfantine, il avait vaguement escompté que quelqu'un l'attendrait dans le hall, peut-être la présidente très obligeante et très amicale du comité de bénévoles à qui il avait donné son nom. Mais il ne voyait personne qui ressemblât à cette femme. Et personne qui ressemblât à Henry. Désorienté, au bord de l'inquiétude, il remarqua que le hall était de forme ovale et que des couloirs en partaient comme les rayons d'une roue. Il y avait sur les murs des pancartes dont il lui faudrait s'approcher s'il voulait les lire avec sa mauvaise vue. Il nota que le sol était de marbre, un marbre très usé et très crasseux, qui avait dû être impressionnant un jour ; le plafond, très haut et voûté, donnait au hall l'apparence d'une cathédrale. Juste au-dessus de sa tête, un vaste dôme laissait entrer une lumière maussade et, contre ses parois, de petits oiseaux pépiaient, pris au piège. De pauvres moineaux, emprisonnés dans un endroit pareil !

Il aperçut un portier harassé qui se frayait un chemin à travers la foule et osa le tirer par la manche pour lui demander où devaient se présenter les bénévoles venus aider les blessés, mais le portier s'éloigna sans paraître l'entendre. Il demanda à une jeune infirmière harassée où il pourrait trouver l'infirmière en chef Edwards, mais la

jeune femme marmonna une réponse à peine audible et passa son chemin. Il ressentit comme une insulte qu'elle ne l'eût pas appelé *monsieur*. Des inconnus impatients le bouscullaient sans s'excuser. Des médecins, des employés de l'hôpital. Des hommes en uniforme militaire. On transportait apparemment dans l'hôpital de nouveaux arrivants, admis pour des soins médicaux d'urgence, des soldats fraîchement arrivés à Londres après avoir été évacués du front français assiégé. Sentait-il une odeur de... sang ? De corps humains ? D'angoisse humaine ? Dans une autre partie de l'établissement, quelles scènes de souffrance se déroulaient-elles ? Henry redoutait de se trouver mal, tant ce cadre était étranger à un homme aussi porté à l'introspection : le Maître, comme on l'appelait affectueusement, et peut-être ironiquement, en raison de l'art finement nuancé du style de sa maturité, qui rejetait toute simplicité, c'est-à-dire tout ce qui était brut et informe dans ce qu'il savait être la complexité byzantine du cœur humain. À présent, dans le pandémonium de ce hall, il respirait avec difficulté. Depuis l'enfance, il avait la terreur du bruit, presque une phobie, la peur que ses pensées ne soient anéanties par le bruit, que son âme ne s'y anéantisse. Car notre âme est parole, et le bruit pur ne peut être parole. Il se sentait une oppression dans la poitrine, ce soupçon de douleur qui précède une attaque d'angine de poitrine, et il était résolu à ne pas y prêter attention. Il se dit avec sévérité *Tu ne succomberas pas ! Tu es venu ici dans un but.*

« Monsieur ! »

On le tirait par la manche avec une certaine impatience. Il semblait qu'une femme lui eût parlé sans qu'il l'entendît dans le bruit et la confusion. C'était une femme séduisante d'une quarantaine d'années, vêtue d'une robe de serge noire évoquant un uniforme, quoiqu'elle ne portât pas la coiffe blanche amidonnée des infirmières, non plus que des chaussures à semelles de crêpe. Elle demanda à Henry s'il était venu en qualité de bénévole pour la « salle des blessés », il répondit aussitôt que oui et elle le conduisit vers l'un des couloirs. « Quelle chance que vous m'ayez découvert ! Je me sentais tout à fait... » Son cœur battait vite à la perspective, enfin, de l'aventure ; même si ses narines sensibles se pinçaient dans l'odeur acidulée de désinfectant, qui se faisait de plus en plus forte. Il avait un peu de mal à suivre la femme en serge noire, qui semblait le supposer capable de marcher d'un pas rapide, bien qu'il ne fût manifestement pas jeune et s'aidât d'une canne pour soulager son genou gauche. Il souffrait de goutte et d'œdème aux deux jambes ; imposant et corpulent, il se déplaçait avec une sorte de prudence gourmée, tel Humpty Dumpty redoutant une chute soudaine.

« Veuillez attendre ici, monsieur, s'il vous plaît. L'infirmière en chef vous rejoindra dans un instant. Merci ! »

La salle d'attente mortifia quelque peu l'amour-propre de Henry : un espace de fortune, percé d'une seule fenêtre crasseuse donnant sur un puits de jour, où dix ou douze bénévoles comme lui – toutes des femmes – attendaient avec une impatience nerveuse. Quelle différence avec le salon de Belgravia de Lady Crenshaw où, en compagnie de quelques autres, le Maître s'était engagé avec enthousiasme dans le Corps hospitalier des bénévoles civils. Pas un visage dans cette pièce qu'il eût vu à cette réunion chez Lady Crenshaw, mais il se prépara néanmoins à l'inévitable *Seriez-vous... monsieur James ? Quel honneur ! Je suis l'un de vos plus grands admirateurs* – et fut tout à la fois soulagé et un peu déçu que personne ne parût le reconnaître. Il salua ces dames avec courtoisie, sans en distinguer aucune individuellement, notant sur-le-champ qu'elles étaient de la classe privilégiée à laquelle, du moins du fait de sa réputation, Henry James appartenait ; à en juger toutefois par le raffinement de leurs habits et de leurs chaussures, et par l'opulence de leurs alliances, elles étaient certainement plus riches que lui. Toutes les chaises de la salle d'attente étaient occupées et, quand l'une des plus jeunes femmes se leva pour lui offrir la sienne, Henry la remercia et murmura que ce ne serait pas nécessaire.

Le Maître avait le visage brûlant d'indignation. Le croyait-on donc si infirme, à l'âge de soixante et onze ans ! Il resta ostensiblement debout à côté de la porte, appuyé sur sa canne.

Dans le couloir, des aides-soignants transportaient des patients, dont certains sans connaissance, voire dans le coma, sur des civières ; ils en poussaient d'autres sur des fauteuils et des lits roulants, une procession atroce qu'il était impossible de ne pas contempler avec une pitié et une inquiétude croissantes. Ici et là, des jeunes gens claudiquaient sur des béquilles accompagnés par des infirmières. Certains portaient encore l'uniforme, ou un reste d'uniforme, taché de sang. Il y avait des têtes bandées, des torsos et des membres enveloppés de gaze sanglante ; il y avait des trous hideux, des membres manquants. Henry détourna le regard. C'était donc cela la guerre. Les conséquences de la guerre ! Il avait passablement admiré Napoléon, à une époque – la *gloire*^{*11} du triomphe militaire oui, de la tyrannie ; pour quelle raison précise, il aurait eu honte d'en faire l'hypothèse. *Parce que je suis faible. Les faibles s'inclinent devant les tyrans. Les faibles craignent la douleur physique, leur vie est un stratagème pour éviter la douleur.* Il sentait les prémices de la douleur angineuse, comme une raillerie de potache.

Il avait déjà eu de ces attaques. Il n'était pas en parfaite santé, sa tension était élevée, son embonpoint excessif, son souffle court. Dans sa poche intérieure, il avait toujours un précieux paquet de comprimés de nitroglycérine, à avaler en hâte si sa douleur augmentait.

Prudemment, Henry s'éloigna de la porte. On lui dénicha un tabouret grossier, qu'il consentit à accepter, avec reconnaissance, préférant ne pas remarquer, dans le regard des femmes, cette inquiétude voilée, éprouvée pour un parent âgé. Henry s'assit gauchement sur le tabouret, mains crispées sur sa canne. Il avait presque oublié pourquoi il était là, dans cette pièce exiguë ; parmi ces dames qu'il ne connaissait pas et lui semblaient attendre. Il ne se joignit pas à leur conversation, où, dans un murmure anxieux, elles se plaignirent du comportement grossier du personnel hospitalier à leur égard, et déplorèrent les dernières nouvelles de l'agression allemande. Nouvelles d'autres atrocités commises par l'armée impériale allemande en Belgique, crainte que l'Angleterre ne fût le prochain pays envahi. On parlait beaucoup dans les journaux du fait que, dans cette guerre abominable du nouveau siècle, un grand nombre de civils étaient tués délibérément. Ce matin-là, Henry n'avait pu terminer la lecture du *Times*, qu'il avait été contraint de laisser de côté ; se sentant très faible, il n'avait pu terminer non plus son petit déjeuner. Depuis la déclaration de la guerre, fin août, il y avait maintenant près de cinq semaines, il s'était mis à lire une demi-douzaine de journaux, redoutant les horribles nouvelles mais les recherchant avec avidité. Sa propre prose, si finement texturée, il l'avait laissée de côté, fasciné maintenant par les gros titres à la une, les photos stupéfiantes, différentes de tout ce qu'avaient publié les journaux britanniques jusque-là, les descriptions saisissantes de scènes de bataille, les récits rendant compte de la bravoure des officiers et des soldats anglais, de leurs blessures et de leur mort tragique, qui éclipsaient de loin les pages intérieures, les éditoriaux et leurs analyses raisonnées de la situation politique. Il avait les nerfs blessés, à vif. Il ne dormait que par intermittence. Il ne souhaitait pas penser que, à la lumière nouvelle de ces temps de guerre, tous les efforts du Maître apparaîtraient peut-être comme l'élégante floraison d'une civilisation qui n'avait cessé de pourrir de l'intérieur et qui était maintenant menacée de disparaître. Il pensait *J'ai vécu trop longtemps*. Et, cependant, il s'était enrôlé comme bénévole hospitalier. Il avait donné de l'argent : au comité de secours aux réfugiés belges, organisé par une amie fortunée, à la Croix-Rouge internationale et à l'American Volunteer Motor-Ambulance Corps. Depuis le début de cette guerre hideuse contre un agresseur germanique rapace, Henry avait donné de façon presque inconsidérée un argent qu'il pouvait à peine se permettre de donner ; ses revenus de 1913, comme ceux de 1912 et des années précédentes, ne dépassaient guère le millier de livres.

Si méprisé par le vaste lectorat plébéen, et pourtant, si ironiquement, qualifié de Maître par les cercles littéraires ! En dépit de son cœur brisé, Henry était résolu à voir le côté humoristique de la

chose.

« Mesdames. Veuillez me suivre dans la salle Six. » Une infirmière pleine d'autorité, âgée d'environ quarante-cinq ans, plutôt forte, les joues rouges, apparut soudain sur le seuil : l'infirmière en chef Edwards. Remarquant l'unique gentleman de la salle d'attente, l'infirmière corrigea, d'un ton de contrariété plus que d'excuse : « Et vous aussi, monsieur. Tout de suite. »

De nouveau, Henry se sentit insulté. Son large visage sombre se rembrunit tandis que, avec l'assistance de l'une des bénévoles, il se relevait péniblement.

Sans plus de cérémonie, l'infirmière en chef Edwards entraîna le contingent de bénévoles le long de couloirs hasardeux, ne vérifiant qu'à peine s'ils pouvaient soutenir son allure.

L'infirmière en chef était une femme robuste à l'allure militaire.

Elle portait un corsage blanc amidonné, et un tablier blanc sur une jupe bleu marine qui lui tombait presque aux chevilles ; elle était chaussée de chaussures blanches à semelles de crêpe. Ses cheveux gris étaient rassemblés en un chignon serré, et coiffés d'un bonnet blanc amidonné. Ses manières brusques n'avaient pas la civilité ni la déférence que l'on aurait pu attendre d'une femme de sa classe en présence de ses supérieurs ; car l'infirmière Edwards ne semblait pas considérer les bénévoles comme ses supérieurs sociaux, ce qui était déconcertant. À la queue du cortège hésitant, Henry était troublé par ce manquement aux convenances, qui augurait mal de sa première matinée de bénévolat. L'encombrement de l'hôpital l'alarmait, et ces odeurs !...

Il ne pouvait se permettre de les identifier.

Plus consternant encore, au milieu de ces relents nauséabonds, des aides-soignants poussaient des chariots chargés de plateaux de nourriture qui sentaient le bacon, la graisse et les viennoiseries.

La salle Six était, à la première impression, une ruche de bruit pur : une sorte d'immense hall, rempli de lits de camp si pressés les uns contre les autres qu'on n'imaginait pas comment le personnel médical pouvait circuler entre eux. Il fut expliqué aux bénévoles que tout ce que l'on attendait d'eux, du moins dans un premier temps, était qu'ils « réconfortent », « rendent visite » aux blessés capables de communiquer. Ceux qui savaient le français étaient engagés à rechercher les Belges francophones. Les bénévoles ne devaient émettre aucun avis ni aucun conseil médical mais s'en remettre exclusivement au personnel médical. Ils ne devaient manifester ni alarme, ni horreur, ni pitié, ni dégoût, mais uniquement apporter leur réconfort. À l'arrière du groupe, dont les vêtements civils tranchaient de façon incongrue, il y avait le vieux gentleman, appuyé sur sa canne, tenant haut sa tête imposante, royale, comme sculptée ; quoique Henry luttât

désespérément contre la nausée. Les odeurs de la salle Six étaient répugnantes, terrifiantes : odeurs animales écœurantes, déjections corporelles, terrible puanteur de chair rancie, pourrissante : la gangrène ? Et néanmoins on conduisait Henry... où cela ? Qu'attendait-on de lui ? Comment était-il passé, comme dans un rêve moqueur, de la splendeur du salon de Lady Crenshaw à cet endroit abominable ?

Dans l'un des lits étroits, souillés, un jeune homme qui ne semblait pas avoir plus de dix-huit ans gisait sous de fines couvertures, la tête enveloppée de gaze, les yeux bandés comme ceux d'une momie... s'il avait encore des yeux ; dans un trou irrégulier, taché de rouge, là où aurait dû se trouver une bouche, ou une mâchoire, une infirmière insérait un tube, non sans difficulté, afin de nourrir le blessé. Henry détourna le regard, pris de panique. Dans un autre lit, tout contre lui, un jeune homme délirait de douleur, les traits fiévreux et distendus, la jambe droite amputée. De tous côtés, c'étaient des cris de souffrance et de peur, des plaintes, des yeux affolés de terreur. Conduit plus loin dans la salle, Henry avança en trébuchant. Qu'étaient-ce donc... des mouches, qui lui frôlaient le visage ? Et sur le plafond décoloré, des amas de pucerons noirs, scintillants. Des voix sonores se firent entendre, des voix masculines pleines d'autorité, Henry constata avec un immense soulagement qu'il y avait au moins deux médecins sur les lieux ; mais il n'osa pas les aborder. Il trébucha de nouveau, il était conduit plus loin, peut-être auprès de l'un des soldats belges, profondément troublé d'apercevoir dans un désordre de draps ce qui semblait être un torse masculin défiguré, une chair humide et à vif évoquant un quartier de bœuf, et la tête du jeune homme, enveloppée de gaze, bizarrement inclinée comme si le cou était brisé. *Monsieur ?* disait quelqu'un d'un ton inquiet, Henry se retourna pour voir de qui il s'agissait et ce qu'on lui voulait, et aperçut alors sur un chariot dans l'allée, dans ce qui paraissait être un bassin en porcelaine, ou un récipient ressemblant beaucoup à un bassin, des vomissures sanglantes où grouillaient néanmoins des grains de riz blanc... des vers ? L'un de ces pauvres hommes était infesté de... vers ? Henry trébucha, la peau du visage tendue et glacée, les lèvres figées sur un petit sourire stupide très différent du sourire hautain et assuré du Maître dans les lieux publics, l'une des jeunes infirmières le conduisait au chevet d'un jeune homme ravagé aux yeux bleu pâle hébétés, il avait vaguement conscience que ses compagnes bénévoles paraissaient moins en difficulté que lui et il pensa *Mais ce sont des femmes, elles sont accoutumées aux horreurs du corps*. Son champ de vision se rétrécissait, il lui semblait soudain scruter l'intérieur d'un tunnel obscur. Au chevet du jeune homme au regard hébété, il se mit à bégayer : « *Pardonnez-moi ? S'il vous plaît, je suis*...* » mais un puits noir s'ouvrit soudain à

ses pieds, il y tomba, et disparut.

Inqualifiable. Plus que honteux. Comme l'écroulement même de la civilisation.

Cette journée honteuse à l'hôpital Saint-Bartholomew, il la marquerait dans son journal d'une petite croix à l'encre noire : † Éparses dans le journal, plus concentrées depuis le début de la guerre, ces mystérieuses croix à l'encre noire, afin d'indiquer, dans un code secret, les Jours de Désespoir : ††††††††

Les rares Jours de Bonheur, le diariste les notait d'une minuscule croix à l'encre rouge : †

Il avait dû inventer un code par souci de secret. La vie passionnelle du Maître était si essentiellement secrète, souterraine. Aucun biographe ne sonderait jamais les profondeurs de son âme, il s'en était fait le serment.

« Sauf que cette âme est peut-être superficielle, en fin de compte. Et le deviendra davantage avec l'âge. »

Il était si déçu de lui-même ! Mis à l'épreuve, le Maître s'était si piètrement comporté !

Redoutant ce qu'il découvrirait, Henry feuilleta le journal. Sur de nombreuses pages figuraient des croix noires énigmatiques. Assez rarement, des croix rouges. La dernière semblait bien lointaine, elle remontait au mois de juin : des amis étaient venus en automobile déjeuner avec Henry à Rye, dans sa maison de Lamb House. Depuis, uniquement des jours non marqués, ou des jours marqués de noir.

Le vieux gentleman est tombé. Ranimez-le vite et sortez-le d'ici. Ils avaient remis Henry sur pied. De solides garçons de salle. Ils l'avaient emmené en le portant à demi, accompagné jusqu'à l'entrée de l'hôpital, puis un taxi l'avait déposé au bord du fleuve, devant l'immeuble d'où, plus tôt ce matin-là, plein d'optimisme, il s'était bravement mis en route.

Dans l'intimité de son appartement, Henry entendit plusieurs jours durant la voix forte de l'infirmière en chef, qui avait manifesté plus de contrariété que de sollicitude ou même d'inquiétude. Cette femme terrible, infirmière de formation et sans nul doute très compétente, ne se serait sans doute guère émue de la mort du vieux bénévole, pourvu

qu'il ne mourût pas dans sa salle.

Vieux gentleman. Sortez-le. Vite !

Ce qui jaillit de la plume du Maître, griffonné dans son carnet, n'était que cris de douleur animale.

matière brute/brutes
atrocités contre des civils désarmés, des enfants et des vieillards
pourriture/gangrène/*gloire** de l'histoire angine/jaunisse/zona/
dégoût de la nourriture migraine/malaise

effondrement de civilisation/maladie à la mort le monde comme
une blessure hémorragique salle Six, hôpital Saint-Bartholomew :
antichambre de l'enfer

satané dentier mal adapté/trop brillant/coûteux échec de l'édition
new-yorkaise

droits d'auteur pitoyables au terme de quarante ans de carrière
armée impériale allemande : colonnes de fourmis voraces en marche
inanition et dépression profondes « ne pas me réveiller... ne pas me
réveiller » : ma prière « détourner le regard du spectacle monstrueux »

Mais comment détourner le regard quand le *spectacle monstrueux*
l'enveloppait de tous côtés, comme une montée d'égout !

Voici un secret de la jeunesse du Maître : en 1861, jeune homme de
dix-huit ans habitant Newport, Rhode Island, avec sa famille, dans un
temps d'excitation guerrière où hommes et garçons s'enrôlaient avec
enthousiasme dans l'armée de l'Union pour combattre les rebelles
Confédérés, Henry avait prétendu souffrir d'une « blessure obscure »,
d'une « douleur persistante » dans la région du dos, lui interdisant de
s'enrôler comme soldat.

Henry avait ainsi évité de nouvelles blessures physiques, et jusqu'à
leur possibilité. Un jeune homme si sensible ! Si manifestement inapte,
comme le percevaient ses parents, à toute activité « masculine » telle
qu'armée ou mariage ; on lui avait même épargné les accusations de
couardise, de *simulation*.

Et pourtant elles étaient fondées. Il était un couard et un simulateur.
À l'âge de soixante et onze ans, comme à dix-huit. Il s'était dérobé aux
grands et graves dangers de la guerre, alors que d'autres de sa
génération étaient allés combattre pour sauver l'Union et mettre un
terme à l'esclavage. Certains étaient morts sur le champ de bataille,
d'autres étaient revenus mutilés, invalides, ou sans blessure apparente,
mais changés, mûris et « virils ». Henry s'était dérobé, et bientôt après
Henry s'était rendu en Europe pour inaugurer sa destinée.

Dans la bow-window de son appartement londonien, dans la
lumière affaiblie de l'automne, il tournait et retournait ces pensées.
Assis avec raideur sur un divan de cuir, stylo à la main et carnet sur

les genoux, regard pensif tourné vers le fleuve tout proche où remorqueurs et péniches passaient à un rythme toujours plus soutenu en ces temps de guerre. Sa main droite serrait un stylo, mais il ne pouvait écrire. Il ne pouvait se concentrer pour écrire. Des pensées zigzaguaient dans son esprit comme des éclairs de chaleur. Pourquoi cette infirmière en chef l'avait-elle immédiatement pris en grippe ? Pourquoi *lui* ? Que par ses vêtements et son maintien il fût un gentleman, alors que l'infirmière Edwards n'appartenait pas précisément à la *gentility* britannique, il pouvait le comprendre ; l'animosité de cette femme lui avait cependant paru avoir un caractère personnel. Il avait le cœur battant de ressentiment et de peur, comme si cette femme était tout près, dans la pièce même où il se trouvait.

Le vieux gentleman. Sortez-le !

Chaque fois que Henry entendait cette voix, il entendait plus nettement le plaisir, la satisfaction mauvaise dont elle était empreinte.

« Elle a triomphé du "Maître". Il n'y a rien à faire... si ? »

Henry n'était pas du genre à boire. Pas seul. Pourtant en cet enfer de 1914, avec ces nouvelles toujours plus accablantes dans les journaux, et cette honte personnelle qui lui rongait les entrailles, afin de calmer ses nerfs en lambeaux et de pouvoir dormir, Henry se servit délibérément un verre de madère corsé pour accompagner ses ruminations. Il lui revint alors en mémoire, quand le vin commença à réchauffer ses veines, un souvenir qu'il avait entièrement effacé : quelques années auparavant, alors qu'il venait d'acheter Lamb House à Rye pour y mener une existence d'écrivain célibataire plus concentrée et plus frugale que cela ne paraissait possible à Londres, il avait été réveillé une nuit d'été par les hurlements infernaux d'un animal et, possédé d'une rage qui ne lui ressemblait pas, il était sorti, avait repéré l'animal, un chat, un gros chat tacheté blanc et noir, qu'il avait d'abord cajolé afin de gagner sa confiance, puis, à sa propre stupéfaction, frappé de sa trique, avec une telle force que la pauvre bête était morte sur le coup, le crâne brisé.

Aussitôt, Henry s'était reculé, pris de vomissements.

À présent, cependant, au souvenir de cet incident, le sang échauffé par le madère, il avait des sentiments assez différents : plus de stupéfaction que d'horreur, et un frisson d'exultation.

« Eh bien, monsieur. Vous voici de retour parmi nous. »

La voix était monocorde, froide. Les yeux minéraux dévisageaient, et les mâchoires crispées de bouledogue indiquaient à quel point l'infirmière en chef Edwards eût aimé lui interdire l'entrée de la salle Six, mais un simple membre du corps infirmier, quel que fût son rang, n'avait évidemment pas ce pouvoir. Car l'appui de bénévoles s'était révélé appréciable dans un hôpital au personnel insuffisant et Henry, reconnu cette fois comme « M. James », était accompagné dans la salle par l'un des médecins responsables de l'hôpital, un ami intime de Lady Greshaw.

Henry murmura qu'en effet il était de retour : « Je souhaite tant être *utile*, voyez-vous. Dans la mesure où je suis un peu trop vieux pour servir dans l'armée. »

Sous l'aile du médecin, l'un des administrateurs de l'hôpital Saint-Bartholomew, Henry se savait invulnérable face à l'infirmière en chef. Il ne défierait pas son autorité, mais se contenterait de l'éviter, car l'infirmière Edwards était de ces femmes désagréables entre toutes : celles qu'on ne peut charmer. Une infirmière plus jeune et plus aimable avait été chargée de superviser les bénévoles du matin et pilotait Henry, qu'elle présenterait à des patients dont les blessures ou le délire n'étaient pas si désespérés qu'on décourageât les bénévoles de les approcher. Au grand soulagement de Henry, la salle Six semblait moins chaotique qu'elle ne l'avait été quelques jours auparavant, quoique les odeurs fussent toujours aussi dérangeantes, et qu'il fût inquiétant de voir les rideaux blancs opaques dont on avait entouré plusieurs des lits pour dissimuler ce qui se passait derrière.

Cette fois, Henry était mieux préparé à sa visite : il avait pensé à apporter un panier de fruits et de chocolats faciles à mâcher, des petits pots de confiture, des mots croisés et de minces recueils de poèmes de Tennyson, Browning, Housman. (Il avait envisagé d'apporter les vers plus robustes et plus controversés de Walt Whitman, mais y avait renoncé ; car il n'était pas entièrement certain d'approuver ce poète américain « barbare ».) Saluant le premier de ses patients, un jeune homme à l'expression maussade, appuyé avec raideur contre des coussins apparemment souillés dans un étroit lit de camp, Henry tâcha de ne pas se laisser troubler par les yeux profondément cernés et le

visage hagard du jeune homme, mais de parler d'un ton optimiste, comme le faisaient les bénévoles féminines.

« Bonjour ! J'espère ne pas vous déranger... »

Avec une grimace de mécontentement, ou de douleur, le jeune homme leva les yeux vers le gentleman bénévole qui se courbait vers lui tel un oiseau de proie pataud, mais, comme si l'effort était au-dessus de ses forces, son regard s'arrêta à la hauteur du dernier bouton brillant fermant le gilet du gentleman. Ses lèvres minces se contractèrent en un sourire machinal, singeant le comportement poli attendu des jeunes gens en présence d'ânés pour qui ils n'ont qu'indifférence. On avait informé Henry que le jeune homme était un « shrapnel » mais il ne voyait pas quelles étaient ses blessures, du moins au premier regard ; que, à la différence de nombre de ses camarades, il ne fût apparemment pas blessé à la tête ni privé d'un œil était un soulagement. Comment s'appelait-il ? demanda Henry – et le jeune homme répondit dans un marmonnement morne quelque chose comme « Hugh » ; d'où venait-il ? demanda Henry – et le jeune homme répondit quelque chose comme « Manchester ». Henry ne sut alors quoi ajouter ; il pressait inconsciemment une main contre sa poitrine, comme pour contenir son cœur qui battait avec des embardées de chose ivre.

D'autres questions concernant le passé de Hugh, son rang dans l'armée, lui valurent les mêmes réponses brèves et maussades, la même caricature de sourire figé, cependant que les yeux injectés de sang restaient fixes, ne s'élevaient pas jusqu'au visage de Henry. Il avait envie d'implorer *Mais regardez-moi, mon garçon : mes yeux ! Le désir que j'ai de vous reconforter.* D'un ton hésitant, il dit, comme si ce genre d'expression était habituelle chez le Maître : « Et où avez-vous “vu le feu” en France, Hugh ?... Je suppose que c'était en France ? » Le visage du jeune homme se tendit, ses épaules se mirent à trembler comme s'il avait très froid.

Henry le gaffeur avait-il dit ce qu'il ne fallait pas ? Mais, que pouvait-on dire d'autre dans ces circonstances ? Manifestement Hugh souhaitait parler, à présent ; d'une voix rauque, angoissée, il raconta à Henry une histoire assez peu cohérente sur lui-même et plusieurs autres soldats de sa section, à Amiens ; apparemment, quelqu'un avait été tué, et Hugh avait été blessé ; son dernier souvenir était celui d'une explosion assourdissante. On lui avait dit ensuite que plus de deux cents éclats de shrapnel lui étaient entrés dans les jambes et le bas du corps. Il avait failli mourir d'un empoisonnement du sang, une « septicémie ». Henry remarqua alors que sous la mince couverture les jambes du jeune homme n'avaient pas un aspect normal, que les muscles semblaient fondus, atrophiés. Et Hugh parlait si lentement, avec de telles contorsions du visage, que Henry se demanda si son

cerveau n'avait pas été touché, lui aussi ; à moins que l'épreuve ne l'eût déséquilibré. Les yeux de Hugh cherchaient maintenant les siens, brûlants de souffrance et de colère. Il s'efforçait de ne pas pleurer, des larmes roulaient sur ses joues. Sans savoir ce qu'il faisait, Henry saisit à tâtons les mains tremblantes du jeune homme, dont les doigts glacés se refermèrent avidement sur les siens. « Courage, mon garçon. Vous êtes en sécurité sur le sol britannique, à présent. Vous allez recevoir ici les meilleurs soins qui soient et vous serez renvoyé dans votre famille à... » Ces mots, qui auraient pu sortir de la bouche souriante d'un homme politique, sortirent on ne sait comment de la bouche du Maître ; il ignorait d'où ils venaient et s'ils contenaient la moindre vérité. Il était bouleversé de ce que, pour la première fois de sa vie, il avait tendu la main, touché une autre personne, un jeune homme désespéré, un inconnu.

« Vous guérirez ! Vous remarcherez ! J'en suis certain. »

Seul le regard minéral de l'infirmière en chef Edwards, quelque part dans la salle, retint Henry de tomber à genoux au chevet du jeune homme.

Ce jour-là, dans la salle Six, souriant gravement et se déplaçant de lit en lit avec une dignité imposante, le pouls accéléré par une excitation qu'il veillait à dissimuler, le Maître rendit également visite à de jeunes soldats blessés nommés Ralph, William, Nigel, Winston. Ils étaient de Newcastle, Yarmouth, Liverpool, Margate. Il leur lut des poèmes consolants (*Loveliest of trees, the cherry now/is hung with bloom along the bough*¹²) et leur offrit les présents de son panier, comme un grand-père affectueux. Quelle fatigue il ressentait, comme s'il avait veillé tout un jour et toute une nuit, ou parcouru une immense distance ! Il ne s'était pas accoutumé au choc que donnait la vue de tant de jeunes gens blessés et infirmes, et dans l'intimité étrange, dérangement, d'un lit, d'une tenue d'hôpital ; ne s'était pas accoutumé non plus aux mouches, aux cafards sur le sol, aux odeurs d'excrétions humaines, de chairs gangrenées. Il était confus de penser qu'il n'y avait tout bonnement pas de nom pour ces choses-là, pas plus dans les œuvres littéraires que ses compagnons et lui écrivaient que dans leurs conversations ; dans la fiction si louangée du Maître, pas un seul être, homme ou femme, n'habitait un corps physique, sans parler d'un corps qui *sente*.

Quand il quitta la salle Six, un mouchoir pressé contre le nez, Henry s'arrangea pour éviter plusieurs autres bénévoles qui s'en allaient aussi, car il était impatient d'être seul avec ses pensées. Le bavardage chaleureux mais banal de ces dames, après la salle Six, lui aurait été intolérable.

Le Maître rentra chez lui en taxi. Monta d'un pas chancelant l'escalier de l'immeuble, se laissa tomber lourdement sur le divan de

cuir de la bow-window. Il était épuisé et cependant... euphorique ! Ce soir-là, il écrivit dans son journal *Je me sens comme un écorché dont tous les nerfs seraient à nu*. Il marqua cette journée d'une croix rouge, la première depuis des mois, et inscrivit à côté de cette croix minuscule une initiale énigmatique : H.

Pendant des semaines, des mois, au cours de cette année 1914 qui courait à sa fin, le plus âgé des bénévoles de l'hôpital Saint-Bartholomew fut comme sous un charme. Chaque fois qu'il pénétrait dans le tumulte de la salle Six, c'était pour lui une révélation et un choc. Que de blessés ! D'invalides ! Que de douleur, de détresse ! Ces scènes de souffrance lui semblaient un reproche adressé au Maître, et à son art orné, délicatement filé, qui lui avait valu les louanges du monde. Avec un peu de honte, il se disait *Le monde véritable... c'était cela ?*

Il n'avait pas revu Hugh.

Hugh, you – toi. À qui il aurait pu donner son cœur (vieillissant, égroissant).

Quand il était entré dans la salle Six le lendemain de sa première visite, une palpitation au cœur, il avait vu un horrible spectacle : un écran de rideaux blancs autour du lit du jeune soldat, dissimulant ce qui se déroulait derrière. Henry s'était arrêté net. Henry n'avait pu s'approcher davantage.

« Il ne faut pas vous attacher à ces jeunes gens, monsieur. Vous comprendrez pourquoi. »

L'infirmière en chef à l'œil de lynx avait remarqué l'expression de Henry. Son ton était sévère mais non dépourvu de compassion.

Henry marmonna une réponse. En vérité, il ne savait que répondre.

S'il ne devait pas y avoir Hugh, il restait Ralph, William, Nigel, Winston. Les blessés nouvellement arrivés du front, hébétés de douleur, privés de bras, de jambes, d'yeux, Alistair aux cheveux roux, Oliver aux yeux bleus, à ceux-là comme à d'autres, Henry lirait des vers, et lirait les journaux ; lui qui depuis des années avait pris l'habitude de dicter à un sténographe pour soulager la crampe douloureuse de l'écrivain qui contractait sa main droite, était maintenant ravi d'écrire « sous la dictée » des lettres aux familles des soldats, de l'écriture la plus lisible et la plus élégante dont il fût capable. C'était souvent un moment douloureux que l'écriture de ces lettres ; le jeune homme et son vieux sténographe étaient émus aux larmes. À la fin, si le jeune homme était incapable de signer ou ne pouvait tenir un stylo sans assistance, Henry guidait sa main pour l'aider.

Il payait l'affranchissement, il postait les lettres. Il apportait ses cadeaux habituels, à distribuer dans la salle. Il apportait des romans

d'aventures : Sir Walter Scott, R. D. Blackmore, Wilkie Collins. (Car il avait vite compris combien il était improbable que l'un de ces jeunes gens, même parmi les plus intelligents, eût envie de peiner sur la prose hautement raffinée, inflexiblement lente et analytique du Maître, qui s'intéressait exclusivement aux rapports arachnéens d'hommes et de femmes privilégiés n'ayant jamais eu à subir ne fût-ce que la violence d'une gifle.) Il dépensait de l'argent assez inconsidérément pour acheter sous-vêtements, chaussettes, peignoirs, mais aussi draps et taies d'oreiller, châles, couvertures, pantoufles, chaussures. Bien que l'effort fît parfois battre douloureusement son cœur, il aidait les jeunes gens à se lever, à s'appuyer sur des béquilles ou à s'asseoir dans un fauteuil roulant ; il se portait volontaire avec empressement pour pousser les patients en fauteuil jusqu'à un solarium qui donnait sur le parc de l'hôpital. Les jours de beau temps, il les poussait sur les allées de gravier, ombragées de platanes à l'exquise beauté, bien que l'effort fût considérable et le laissât haletant.

S'il mourait sous cet effort, dans les bras d'un jeune homme, peut-être !... ce ne serait pas une mort bien tragique.

Au cours de cet hiver 1914-1915, le journal fut criblé de croix à l'encre rouge, côtoyant les initiales A, T, W, N, B.

« Mon secret ! Le bonheur que nul ne doit connaître. »

Car il lui semblait, dans le tumulte même de son sang, qu'il y avait quelque chose de coupable, voire de vulgaire et d'avilissant, dans le bonheur.

Il lisait à présent aux jeunes gens blessés, d'une voix richement modulée au bord du tremblement, les vers enthousiasmants, suggestifs, de son grand compatriote Walt Whitman :

Shine ! Shine ! Shine !

Pour down your warmth, great sun !

*While we bask, we two together*¹³.

Et, ces mots hypnotiques où battait la houle de son propre sang réveillé :

*O camerado close ! O you and me at last,
and us two only.*

O a word to clear ones path ahead endlessly !

O something ecstatic and undemonstrable !

O music wild !

O now I triumph – and you shall also ;

O hand in hand – O whole some pleasure –

O one more desirer and lover !

*O to baste firm holding – to baste, baste on with me*¹⁴.

Dans son journal, cette plainte mélancolique *Qui voudrait être Maître, s'il pouvait être* – « *Camerado* » ?

Poussant l'un des jeunes gens dans son fauteuil roulant, le long des couloirs bondés de l'hôpital Saint-Bartholomew, il lui arrivait de confier soudain, avec hardiesse : « Mon fantôme hantera cet endroit, vous savez ! Longtemps après que la Grande Guerre aura pris fin et qu'on vous aura démobilisé, ma silhouette mélancolique continuera à hanter ces lieux – l'« amoureux fantôme » ».

Amoureux fantôme. C'était hardi. C'était risquer beaucoup. Mais l'hôpital résonnait d'un tel vacarme que le jeune homme qu'il poussait dans un fauteuil à ce moment-là, perdu dans son propre rêve dérangeant, grimaçant de douleur, ne prenait pas la peine de demander au vieux bénévole de répéter ses curieuses paroles.

« Oh ! Que... »

Henry posa en hâte son exemplaire de *Feuilles d'herbe* pour se pencher sur le malheureux jeune homme en fauteuil roulant dont, en cet instant terrifiant, il avait entièrement oublié le nom, et que secouaient soudain convulsions et tremblements. De la bouche angoissée du jeune homme, le sang coula, ruisselant sur son menton, éclaboussant sa poitrine ; affolé, Henry sortit et déplia tant bien que mal l'un de ses mouchoirs de lin immaculé, marqué de son chiffre, pour tenter d'essuyer cet horrible écoulement de sang.

« ... que se passe-t-il, mon cher garçon, ô mon Dieu faites que... »

L'alerte fut donnée, des infirmières intervinrent. On emmena le malheureux patient pour des soins d'urgence, et le vieux bénévole, qui semblait bouleversé, fut renvoyé chez lui.

... devons créer, au nom de la précieuse vie, notre contre-réalité¹⁵.

Dans la solitude de son appartement londonien, dans une rue tranquille, dans l'intimité de sa chambre à coucher, le Maître déplia avec révérence le mouchoir de lin et contempla longuement la tache rouge humide qui lui semblait symétrique, en forme d'étoile. « Cher garçon ! Je prie que Dieu soit avec vous. » Bien que le Maître ne fût pas croyant et n'eût pas l'habitude de murmurer de telles prières, même en privé. Il baisa la tache rouge. Avec précaution, il mit le mouchoir, déplié, à sécher sur un rebord de fenêtre. Et quand il fut sec, avant de se coucher, il baisa de nouveau tendrement la tache et plaça le mouchoir, toujours ouvert, sous son épais oreiller de plumes, comme il le ferait de nombreux autres soirs à venir ; veillant chaque matin à le retirer et à le cacher afin que sa gouvernante, Mme Erskine, ne le découvrit pas et ne pensât pas, horrifiée, que le Maître avait craché du sang pendant la nuit.

Ces jours sombres, si chargés d'émotion, Henry les marquerait dans son journal, usant d'un code délicieux afin qu'aucun biographe ne le déchiffre jamais, de croix et noires et rouges : ††††††

« Monsieur ! Vous avez reçu un choc, je vois. »

La redoutable infirmière en chef Edwards semblait, par son attitude, lui barrer l'entrée de la salle Six. Elle se dressait devant lui, impassible, bras compacts et puissants croisés sur son imposante poitrine de pierre. Sa coiffe amidonnée d'infirmière d'un blanc immaculé, son corsage amidonné et son tablier d'un blanc immaculé, la jupe bleu marine qui s'évasait sur ses hanches larges et lui tombait presque aux chevilles, lui donnaient l'allure, à la fois austère et têtue, d'une nonne catholique. La compassion apparente de son ton était démentie par le pli ironique de ses lèvres et par le regard accusateur de ses yeux rapprochés.

« Un... choc ? Moi ? Mais...

— Hier. Ici. Une hémorragie soudaine, m'a-t-on dit. Vous... vouliez aider. Vous êtes le plus dévoué de nos bénévoles, monsieur ? Nous vous en remercions, nous vous en sommes très reconnaissants. » L'infirmière en chef continuait cependant à fixer sur le Maître le même regard ironique et accusateur, si bien qu'il ne pût que bégayer une réponse hésitante, interrompue brutalement par l'infirmière Edwards, qui dit, s'écartant pour le laisser passer :

« Ces chocs se lisent sur le visage, monsieur. Sachez-le. »

Elle sait ! Elle a lu dans mon cœur. Cette femme est mon ennemie : ma némésis. Comment puis-je persuader ma némésis d'avoir pitié de moi !

C'était vrai, les yeux de Henry avaient pris un éclat anormal, et ses joues ridées et flasques, une couleur vermillon, comme si on l'avait giflé. Tel un opiacé, le charme de l'hôpital Saint-Bartholomew s'était insinué dans son sang.

« Pas moi ! Personne n'est moins porté sur les "drogues". »

Quelle désapprobation avait le Maître pour ces faiblesses : abus de boissons et de table, tabac ; absinthe fatale, et opium plus fatal encore (apprécié de nombre de femmes en vue sous le nom de « laudanum », son déguisement respectable) ; pour ne rien dire des liaisons illicites, inconsidérées et dégradantes avec des personnes d'un rang ou d'une classe discutables. (Le Maître n'avait eu aucune compassion pour la « tragédie sordide » de son jeune contemporain, Oscar Wilde, dont le procès scandaleux pour « actes contre nature » avec des jeunes gens avait captivé Londres dans les années 1890, et il avait refusé avec hauteur de signer une pétition demandant que fût adoucie la lourde peine de prison de Wilde.) Henry devait pourtant concéder, sorti de l'atmosphère fiévreuse de Saint-Bartholomew, que l'hôpital était pour

lui – dans une certaine mesure ! – une « drogue » : les jeunes soldats blessés, souvent mutilés et invalides, de la salle Six. Qu'il veille ou qu'il dorme, dans l'intimité de son appartement londonien comme en leur présence, il était hanté par leurs visages. Qu'ils lui paraissent innocents, dans la fraîcheur de leur jeunesse ! De jeunes garçons, de simples enfants, effrayés par ce qui leur était arrivé, par l'altération terrible, peut-être irrémédiable, de leur jeune corps, et cependant, de façon si déchirante, si prêts à espérer ! Les rapports que Henry avait avec eux étaient rarement autres que cérémonieux, car il n'osait les toucher ; si, pour seconder les infirmières, il aidait à nourrir ceux qui ne pouvaient le faire eux-mêmes, il veillait à ne pas s'approcher trop près, à ne pas dévisager trop avidement, d'un regard trop ardent. Ce n'était que dans l'intimité de sa chambre à coucher qu'il lui arrivait de murmurer tout haut : « Je mourrais volontiers pour vous, mes chers garçons ! Si je pouvais prendre votre place. Ces vieilles jambes malades, je vous les donnerais, à vous qui avez perdu les vôtres ! Mon souffle, mon cœur, mon sang même : si je pouvais vous insuffler ma vie, vous faire de nouveau vigoureux et valides, mes chers garçons, je le ferais. »

Ces déclarations lui coupaient le souffle, l'étourdissaient comme s'il avait bu. Il arpentait sa chambre, frappait légèrement ses poings l'un contre l'autre, chuchotait, le visage en feu et les yeux brillants, le col grand ouvert pour respirer plus librement.

En secret, dans sa chambre, dans un placard dont Mme Erskine n'avait pas la clé, Henry avait installé un autel : sur un beau coffret d'acajou sculpté, il avait posé deux bougies votives pour éclairer ce qu'il appelait ses « reliques sacrées », lesquelles consistaient, pour l'heure, en plusieurs mouchoirs chiffés HJJ, raidis de sang séché ; quelques bandes de gaze tachées de sang et/ou de mucus ; des touffes de cheveux, une chevalière, une chaussette, plusieurs photographies (des portraits de jeunes hommes souriants en uniforme, pris en des jours plus heureux, avant qu'on ne les expédie sur le front) ; et un rosaire aux grains noirs brillants, laissé par un soldat renvoyé dans ses foyers. Il n'était pas judicieux de sa part, il le savait, de dérober ces objets à l'hôpital, pas plus qu'il n'était judicieux de les réunir ainsi et, dans ses moments d'exaltation, de s'agenouiller devant l'autel improvisé à la lueur des bougies, les mains jointes en prière. Le Maître ne croyait pas aux prières, pas plus qu'il ne croyait en Dieu. Pourtant ses lèvres formaient les prières les plus folles :

« Chers garçons ! Mes amours ! Vous vivez en moi. Je vis en vous. Mais personne ne doit savoir. Pas même vous. »

L'art est long et tout le reste est secondaire et dépourvu d'importance.

Voilà ce qu'écrivit le Maître à une éminente femme de lettres de ses

connaissances, personne d'âge et de distinction comme lui-même. Souriant à la pensée que ses biographes des décennies à venir, par révérence pour son génie, fonderaient sur ce genre de déclaration avec de petits cris de ravissement.

« Mon sang est mauvais. Comme mon âme. »

Il s'appelait Scudder : le plus raboteux des noms. Son visage se plissait de dégoût quand on l'appelait par son prénom : Arthur.

Scudder était un amputé, un nouvel arrivé dans la salle Six. On voyait qu'il avait eu un jour un visage d'enfant, maintenant couvert de cicatrices et de croûtes, creusé de rides, si pâle qu'il en paraissait verdâtre. Scudder avait été blessé à la tête, il avait les cheveux tondus et le cuir chevelu horriblement sillonné de cicatrices. En dépit de ses souffrances, il respirait l'autorité, et le vieux gentleman benévole qui lui lisait le *Times* de Londres et le *Guardian* de Manchester, ainsi que les poètes les moins sentimentaux, qui lui apportait des livres d'énigmes mathématiques et des rouleaux de réglisse, et qui le poussait, quand le temps était raisonnablement beau, dans les allées de gravier du grand hôpital, souhaita donc l'honorer en l'appelant « lieutenant Scudder ».

Car Scudder était, ou avait été, officier. Mais Scudder dit en ricanant : « Pas ici. Plus de satané "lieutenant". Scudder suffira. »

Scudder avait repoussé les autres bénévoles. Scudder était méprisant et plutôt grossier avec le personnel hospitalier, avec les médecins de la salle Six et même avec l'infirmière en chef Edwards ; Henry ne s'offusqua donc pas que Scudder lui parlât avec dédain.

« Scudder. » Henry prononçait ce nom comme s'il en goûtait la saveur : incroyablement raboteux.

Quel opium, l'hôpital Saint-Bartholomew ! Les odeurs corporelles dans cet espace bondé. Sueur d'homme, excréments corporelles, flatuosités aussi toxiques que des gaz. Bassins d'émail, draps souillés. Sur les taies souillées, de minuscules points pareils à des poussières : des « punaises de lit ». Et au milieu de tout cela, des individus aussi étonnants que Scudder, de Norwich.

Dans toute la prose du Maître, pas un seul Scudder. De Norwich.

Le cœur angineux de Henry battait pesamment. La grande main tremblante de Henry se crispait, pressée contre le plastron de son gilet.

Scudder avait une respiration bruyante, parfois difficile. Mais Scudder était perspicace. Posant sur Henry un regard franc, grossier : « Et vous ? Comment vous appelez-vous ? »

— Je vous l'ai dit, je crois... Henry.

— Ça c'est le nom que quelqu'un vous a donné. Dites-moi qui vous êtes, par le sang : votre nom de famille. »

Assis près du lit de camp de Scudder, dans un coin de la salle, malodorante, bourdonnante de mouches, Henry bégaya : « Mon n... nom de famille ? Quelle importance, je ne suis pas blessé.

— Ce qui m'importe à moi, me concernant, ce n'est pas d'être "blessé", dit Scudder avec irritation. "Blessé", c'est un bon Dieu d'accident stupide qui m'est arrivé, comme à beaucoup d'autres. "Blessé", ce n'est pas mon identité et j'ai la fichue intention de survivre à "blessé". »

L'accent de Scudder indiquait une origine bourgeoise : un père commerçant ? boucher ? Pas de *public school*, mais une école militaire.

« Bien sûr ! Je comprends... »

Henry se sentait le visage cuisant d'embarras. Rien n'est plus agaçant que la condescendance des anciens envers les jeunes. Il n'avait aucunement eu l'intention d'insulter ce jeune officier au franc parler et ne savait absolument pas comment s'excuser sans commettre un nouvel impair.

« Eh bien, alors ? "Henry" ? »

C'était la première fois depuis qu'il était bénévole à Saint-Bartholomew que l'un des jeunes gens de la salle Six demandait son nom à Henry, et c'était la première fois qu'un jeune homme alité prenait la peine de se tourner vers lui, de le regarder en face comme s'il le voyait véritablement.

Et quel regard ! Des yeux injectés de sang, des yeux railleurs, profondément enfoncés dans les orbites, mais humides et frémissants de vie. « "James", murmura timidement Henry. Mon nom de famille est... "James". »

Scudder mit la main en coupe autour de son oreille abîmée pour indiquer qu'il devait parler plus fort.

« Mon nom de famille est... "James". »

C'était dit ! Henry fut saisi d'une étrange et violente timidité. Une rougeur intense monta à ce visage qui avait souvent été qualifié de sculpté, de monumental ; un sang brûlant enflamma ses joues.

« James. Henry James. Ça sonne bien, hein ? Vous vous occupez de... journalisme ?

— Non.

— Politique ?

— Non, certainement pas.

— Pas député ? Chambre des lords ?

— Non ! »

Henry rit, comme chatouillé par des doigts rudes.

« Un gentleman à la retraite, en tout cas. Fichtrement gentil de votre

part, à votre âge, de venir traîner dans cet enfer.

— Saint-Bartholomew n'est pas un enfer pour moi, protesta Henry.

— C'est quoi, alors ? Le paradis ? »

Henry secoua gravement la tête. Il ne contredirait pas ce jeune disputeur. Mais, tandis que Scudder riait – un rire âpre qui se termina par une crise prolongée de toux bronchique –, il se disait : *C'est le paradis, Dieu m'a permis d'y entrer avant ma mort.*

Dans le journal de Henry, ce jour-là, pas une mais deux croix à l'encre rouge à côté de l'initiale S. Et sur l'autel, un bout de gaze raidie, souillé de sang et de mucus, dans lequel le lieutenant avait toussé.

« Vous êtes si peu prudent, cher Henry ! Je veux parler de votre santé, naturellement. »

Son amie parlait d'un ton grondeur. Elle observait d'un œil pénétrant ce vieil homme de lettres célibataire qui avait longtemps été une sorte d'ornement dans son hôtel particulier de Belgravia et dans son domaine du Surrey, et qui, depuis l'automne, de façon bien mystérieuse, et bien contrariante, déclinait ses invitations, et avec les excuses les plus sommaires. Henry sourit avec nervosité et ne put que murmurer de nouveau qu'il était navré, que sa tâche de bénévole à l'hôpital était très accaparante, qu'il regrettait de ne plus voir ses vieux amis mais qu'il n'avait véritablement pas le choix : « L'hôpital compte sur ses bénévoles, on y manque cruellement de personnel. Surtout dans la salle Six, qui reçoit certains des blessés et des mutilés les plus gravement atteints. Je dois faire le peu dont je suis capable, voyez-vous. Je suis douloureusement conscient de ne plus pouvoir être "utile" très longtemps.

— Vraiment, Henry ! Vous parlez comme si vous étiez un vieillard. Vous allez le devenir, si vous persistez dans cette... – les beaux yeux curieux de son amie parcoururent le salon, comme pour découvrir, à travers l'épaisseur d'un mur, le placard fermé, l'autel secret, les reliques précieuses déposées sur l'autel –... dévotion. »

Une accusation des plus subtile. Car une femme devine ; une femme sait. Henry se mit à rire. Ses grandes mains, si curieusement plébéiennes, s'élevèrent, dans un geste de soumission absolue, et retombèrent sur ses genoux.

« Ma chère, en matière de "dévotion"... avons-nous le choix ? »

Dans la salle Six, pendant le printemps frais et pluvieux de 1915, il y eut le jeune Emory, et il y eut le jeune Ronald, et le jeune Andrew, et le jeune Edmund ; et il y avait Scudder, qui ne voulait pas qu'on l'appelle Arthur.

« "Scudder". De Norwich. »

Henry apprit : « grièvement blessé » lors d'une attaque à la grenade, Scudder avait été laissé pour mort avec plusieurs de ses hommes sur un champ de bataille boueux, en Belgique, au nord de la Meuse ; pourtant, hurlant à l'aide au milieu d'un amas de cadavres, Scudder n'était pas mort, pas tout à fait. Dans un hôpital de campagne, sa jambe droite broyée avait été amputée au dessous du genou. Sa jambe gauche, criblée d'éclats d'obus, ne valait pas grand-chose. Ses blessures étaient générales : tête, poitrine, estomac, bas-ventre, en plus des jambes et des pieds.

Il avait manqué mourir d'un empoisonnement du sang. Il souffrait encore d'anémie aiguë. Il souffrait d'arythmie, d'essoufflement. Il éprouvait une « douleur fantôme » dans sa jambe disparue. Sa peau couturée et grêlée était encore d'une pâleur verdâtre. Ses oreilles bourdonnaient et tintaient : il entendait des « tirs d'artillerie » dans le lointain. Sa langue était chargée d'une sorte de bave ventre-de-crapaud. (Qui devenait noir goudron quand il suçait les bâtons de réglisse que Henry lui apportait.) Ses épaules, larges mais aux os saillants, évoquaient des ailes malformées. Ses jambes, quand il en avait eu, étaient un peu courtes pour son corps. Sa tête, couturée de cicatrices, était un peu petite pour son corps. Il n'avait pas encore vingt-huit ans mais paraissait des années de plus. Personne ne venait lui rendre visite : il ne voulait voir personne. Il avait de la famille à Norwich, il avait même eu une fiancée à Norwich, mais tout cela était terminé, il refusait d'en parler. Il ne voulait pas que l'aumônier de l'hôpital prie pour lui. Avec grossièreté, il interrompait Henry quand il lui lisait le *Times* – il avait soupé des nouvelles de la guerre. Il interrompait Henry quand il lui lisait l'un de ses minces recueils de poèmes – il avait soupé de la poésie. Il ne voulait pas « élever » son esprit... il n'avait que mépris pour l'« élévation ». Ses dents, qui n'avaient jamais été bonnes, pourrissaient maintenant dans ses mâchoires. Les orteils de son pied gauche inutile étaient insensibles. Il avait eu des vers dans ses blessures les plus obscures, affirmait-il. Ici à Saint-Bartholomew, on l'avait récuré de haut en bas, mais dans l'hôpital aussi il y avait des mouches : « Des saletés grosses et grasses qui ne demandent qu'à pondre. » Il riait en découvrant des dents furieuses. Il riait sans joie comme on aboie. Plus son rire était énorme, plus il risquait de finir en accès de toux. Des accès, des quintes de cette violence peuvent provoquer des hémorragies, provoquer un arrêt du cœur. Il trouvait honteux de saigner sans interruption dans ses pansements de gaze, d'avoir des « fuites ». Son satané moignon avait des « fuites ». Son bas-ventre aussi avait été « amoché ». Il détestait que le vieux gentleman lui essuie volontiers le visage aussi, comme s'il était un bébé, qu'il essuie ses blessures, où suintaient sang et pus, et

qu'il le promène dans ce satané fauteuil malcommode comme un bébé dans sa poussette, y compris dehors dans les allées de gravier boueuses, y compris quand il faisait froid.

« Ils auraient dû me laisser là-bas, dans la boue. Ils auraient dû me mettre une balle entre les deux yeux quand je beuglais comme un veau.

— Non, cher garçon. Vous ne devez pas parler pas ainsi.

— Je ne “dois” pas ? Qui le fera, alors ? *Vous ?* »

C'était un après-midi lugubre d'avril. Des jonquilles cinglées de pluie et des tulipes d'un rouge éclatant gisaient sur le sol dans un désordre de feuilles vertes. Le parc de l'hôpital était presque désert. Il flottait une odeur prenante d'herbe, de terre mouillée. Le lourd fauteuil roulant s'enlisa dans le gravier, ses roues gainées de caoutchouc s'enlisèrent, Henry s'arc-bouta contre l'engin, le cœur battant à grands coups, tandis que Scudder gigotait en riant d'un rire moqueur. Le moment était si douloureux, si désespéré, que Henry fut saisi d'une étrange exaltation, celle que pourrait ressentir un homme qui plonge impulsivement dans la mer d'une grande hauteur, pour le meilleur ou le pire, pour se noyer ou remonter triomphalement à la surface. Dans le gravier boueux, à genoux devant l'homme accablé, Henry cherchait gauchement à l'enlacer, murmurait : « Vous ne devez pas désespérer ! Je vous aime ! Je mourrais pour vous ! Si je pouvais vous donner... ma vie ! Ma jambe ! Ce qui reste de mon âme ! L'argent que j'ai, mes biens... » Abject d'adoration, à peine conscient de ce qu'il faisait, Henry pressa sa bouche ardente contre le moignon de la jambe mutilée de Scudder, qui était humide, et chaud, et bandé de gaze, car la plaie à vif était lente à cicatriser. Scudder se raidit instantanément, mais ne le repoussa pas ; stupéfait, Henry sentit sa main se poser avec hésitation sur sa nuque charnue, pas pour une caresse, rien d'aussi appuyé ni d'aussi intime qu'une caresse, et cependant sans hostilité.

Dans le parc frais et dégouttant de pluie de l'hôpital Saint-Bartholomew en avril 1915, Henry resta agenouillé devant son bien-aimé, ravi en extase, l'âme si anéantie, si loin de son corps, qu'il n'aurait pu dire son nom illustre.

« Monsieur James ! »

Il sursauta, l'air coupable : oui ?

« Il faut que vous veniez avec moi, monsieur.

— Mais je ramenaïs le lieutenant Scudder dans...

— Un garçon de salle s'en chargera, monsieur. On a besoin de vous ailleurs. »

Sans cérémonie, le lourd fauteuil de Scudder fut retiré des mains du Maître et poussé dans le couloir en direction de la salle Six. Henry le

suit d'un regard ardent, mais ne vit que le large dos voûté du garçon de salle et le mouvement des roues gainées de caoutchouc ; Scudder ne se retourna pas. D'une voix rauque, Henry lança : « Au revoir, lieutenant ! J'espère vous revoir... demain. »

Lieutenant. Bien que Scudder lui eût interdit de prononcer son grade, Henry ne put résister en présence de l'infirmière Edwards. Il était particulièrement fier que son jeune ami fût un lieutenant de l'armée britannique, et se demandait si, secrètement, Scudder n'en était pas assez fier, lui aussi.

« Vous êtes très proche du lieutenant, monsieur. Vous aurez sans doute oublié que je vous avais conseillé de ne pas vous attacher aux jeunes gens de la salle Six. »

Henry avait en effet oublié depuis longtemps l'avertissement de l'infirmière Edwards. Il était le seul volontaire qui restât du groupe de départ, composé uniquement de femmes ; à mesure qu'elles abandonnaient, alléguant fatigue, mélancolie, mauvaise santé, de nouveaux volontaires apparaissaient dans la salle Six, où ne cessait d'arriver de nouveaux blessés. Aucun lit ne restait vide plus de quelques heures, pas même ceux où des hommes étaient morts d'hémorragie, car l'espace était précieux.

Henry murmura des excuses peu sincères. Un tic agita ses lèvres, tant il aurait aimé, comme un garnement insolent, rire au nez de cette femme qui semblait le foudroyer du regard, le visage luisant comme s'il avait été frotté avec une étoffe grossière.

« Très bien, monsieur. Veuillez me suivre. »

Marchant d'un pas vif, l'infirmière Edwards conduisit Henry dans une alcôve obscure, à quelques portes de la salle Six, puis dans une petite pièce surchauffée. « Entrez, monsieur. Je vais fermer derrière vous. »

Henry regarda autour de lui, mal à l'aise. Était-ce le bureau de l'infirmière en chef ? Sur une petite table en bois d'érable, des documents soigneusement empilés, et un grand meuble classeur fatigué ; mais aussi un fauteuil et une ottomane aux coussins confortables, une lampe à abat-jour frangé, un portrait encadré de la reine Victoria et, sur le sol, un tapis au motif floral hideux, comme on en verrait dans la chambre meublée d'une femme de la bourgeoisie désargentée. En se retournant, une expression d'interrogation polie sur le visage, Henry vit l'infirmière Edwards élever le bras : elle avait une baguette à la main, longue d'environ trois pieds. Avant qu'il pût reculer, elle l'avait abattue à plusieurs reprises sur ses épaules, sur sa tête, et sur les bras qu'il levait pour parer cette soudaine avalanche de coups. « À genoux, monsieur ! Vos genoux sont tachés de boue, n'est-ce pas ? Pour quelle raison, monsieur ? Votre pantalon de gentleman, pourquoi est-il éclaboussé de boue, monsieur ? Pourquoi ? »

Henry poussa un gémissement de protestation. Henry tomba à genoux sur le tapis à motif floral. Henry tenta faiblement de se protéger contre les coups ahanants de l'infirmière Edwards sans parvenir à les éviter, la tête courbée, grimaçant, le visage rouge de culpabilité, lui qui n'avait jamais été puni ni même grondé de toute son enfance, ni par son père plein de dignité, ni par sa mère effacée ni par aucun professeur ou adulte, jusqu'à ce que finalement, fatiguée par son effort, l'infirmière Edwards laisse tomber la baguette sur le sol, le souffle court, et dise, d'un ton de dégoût : « Hors d'ici, monsieur. Tout de suite ! »

Dans un état second, le Maître obéit.

Dans la bow-window de l'immeuble londonien d'où l'on voyait, au loin, la Tamise voilée de brume, le Maître était à demi affalé sur son divan de cuir inconfortable, dans une sorte de stupeur. Depuis combien de temps gisait-il ainsi, l'esprit fiévreux et confus ? Avait-il pris un taxi pour rentrer chez lui... mais d'où ? De la gare ? De l'hôpital... Saint-Bartholomew ? Et il avait des fourmillements dans le bras gauche, de l'épaule au poignet. Comme il avait chaud !... il avait dû ouvrir le col empesé de sa chemise. Sa gouvernante, Mme Erskine, appelée à la rescousse par le chauffeur de taxi, avait aidé son maître hébété à monter l'escalier de pierre de l'immeuble, mais plusieurs heures avaient passé depuis, Henry était bienheureusement seul à présent, il pouvait ouvrir son journal pour marquer cette journée tumultueuse de deux petites croix à l'encre rouge, tracées à côté de l'initiale S ; et pour écrire, d'une main tremblante mais euphorique *Cette solitude ! – qu'est-ce donc sinon la chose la plus profonde en chacun ? Plus profonde en moi, en tout cas, que n'importe quoi d'autre : plus profonde que mon « génie », plus profonde que ma « discipline », plus profonde que ma fierté, plus profonde, surtout, que les profonds retranchements de l'art*¹⁶.

Les yeux minéraux s'agrandirent : « Eh bien, monsieur. Vous voici de retour parmi nous. »

Une fois encore, le vieux gentleman bienveillant avait étonné l'infirmière en chef Edwards. Il murmura un oui déférent, accompagné d'un petit sourire grave. « Comme vous le voyez, infirmière Edwards. Je me présente à vous, pour me rendre utile.

— Très bien ! Dans ce cas, venez avec moi. »

Car le Maître n'avait pas le choix, semblait-il. Sauf à rester loin de l'hôpital Saint-Bartholomew, ce qui était inenvisageable.

Pour être de nouveau admis dans la salle Six, M. James devait prouver, selon les termes de l'infirmière, sa « bonne foi » de travailleur hospitalier. En ces temps de crise, alors que la guerre faisait beaucoup plus de blessés que le gouvernement ne l'avait prédit, et que le personnel manquait cruellement, ce n'était pas de poésie ni de beaux sentiments que l'on avait besoin, mais de *travail*. M. James devrait remplir des tâches qu'on ne pouvait attendre des dames bienveillantes : il

devrait se montrer un véritable travailleur hospitalier, prêt à assister tout membre du personnel médical, y compris infirmières et garçons de salle, qui le lui demanderait. « Vous ne devez refuser aucune tâche, monsieur. Vous ne devez pas à hésiter à vous “salir les mains” – sinon l’on vous renverra de Saint-Bartholomew. » Le visage stoïque, le vieux bénévole revêtit donc un volumineux bleu de travail par-dessus son élégant costume de serge, et passa le reste de la journée à aider le personnel à pousser un chariot-repas de salle en salle, puis à emporter les restes et les assiettes sales ; dans la cuisine étouffante, fétide, où l’on déchargeait les chariots, où les ordures pouaient et où des blattes noires couraient sur toutes les surfaces, Henry manqua succomber à la nausée et à un étourdissement, mais il parvint à se ressaisir, ne s’effondra pas et vint à bout de sa mission. Le lendemain, Henry aida à pousser un chariot de linge de salle en salle, à distribuer des draps propres et à emporter les draps salis, souillés, jusqu’à la lingerie suffocante et malodorante de l’hôpital, dans un sous-sol obscur de l’immense bâtiment. « Il vous faut des gants, monsieur. Ah, monsieur !... il faut retrousser vos manches. » Les blanchisseuses de l’hôpital se moquèrent du vieux bénévole, qui, placé devant une énorme cuve d’eau savonneuse et fumante, bien maladroitement, manquant basculer dans la cuve, dut remuer avec un bâton un amas de draps souillés aussi dense et récalcitrant, lui suggéra son esprit fantasque, que la prose distinguée du Maître. *Continuez à donner l’impression de vivre, comme si de rien n’était. C’est là la seule manière de rester en contact avec la vie – avec ce qu’elle a d’immédiat et d’apparent, j’entends ; pendant ce temps, derrière cette surface, ce qui se trouve au plus sombre, au plus profond de nous, l’inapparent où se passe l’essentiel de ce qui nous arrive, apprend, grâce à pareille discipline, à rester à sa place*¹⁷ et quelle détermination dans cette résolution ! quelle joie ! Il les porterait en lui, secrètes et cachées comme les comprimés de nitroglycérine dans sa poche intérieure, tout au long des labeurs imposés par l’infirmière en chef Edwards, et il ne fléchirait pas. Le lendemain, le vieux gentleman, qui n’avait de sa vie manié un « ustensile de ménage », reçut pour tâche de balayer les sols avec un balai et de se servir dudit balai pour ôter les toiles d’araignée, parfois énormes, où de gigantesques araignées guettaient tels des cœurs pleins de noirceur et où s’affolaient des mouches prisonnières ; Henry reçut ensuite pour tâche de laver les sols salis des matières les plus répugnantes : vomissures, sang, excréations humaines. Et là encore, bien que titubant d’épuisement, le Maître ne succomba pas, ne vomit ni ne s’évanouit ; il sourit à la pensée que ses camarades de travail signaleraient certainement à l’infirmière en chef Edwards qu’il avait accompli ses tâches de la journée. Il se disait avec une bravade enfantine *Cette femme m’a mis à l’épreuve, je n’échouerai pas. Cette*

femme veut humilier ma fierté, je m'humilierai. Lorsqu'il quitta l'hôpital en début de soirée, Henry ne put s'empêcher de s'arrêter sur le seuil de la salle Six pour chercher d'un regard anxieux le lit de son jeune ami à l'autre bout de la pièce, mais il ne put voir si Scudder était là – à moins que ce fût lui, là, dans un fauteuil roulant ? – mais Henry se détourna aussitôt, avant qu'un membre du personnel pût le reconnaître et le dénoncer à l'infirmière en chef Edwards.

Le lendemain matin, bien qu'il se fût réveillé plein d'espoir, avec la prémonition que son exil allait prendre fin et qu'il lui serait permis de retourner dans la salle Six, Henry se vit confier sa tâche la plus difficile jusqu'alors : laver les patients grabataires. Il ne s'agissait pas des beaux jeunes gens de la salle Six, mais de patients d'autres salles, presque tous âgés, et parfois obèses ; ils étaient gravement malades, défigurés, séniles, baveux, comateux, enclins à des accès de rage imprévisibles. Ils n'étaient qu'escarres, orifices suintant le sang, et sentaient l'odeur de leur corps rance et pourrissant. Aucune tâche n'avait déprimé Henry davantage que celle-là, qui l'emplissait de dégoût alors qu'il eût tant voulu éprouver de l'empathie ou de la pitié. Il ne comprenait pas qu'on puisse accomplir ce travail jour après jour, comme le faisaient les infirmières, avec énergie et compétence, et apparemment sans se plaindre. « Ma foi, monsieur, vous commencez à vous débrouiller à merveille ! » Les jeunes infirmières complimentaient leur vieil assistant ou le taquinaient. Henry rougissait de plaisir. Il avait pour tâche d'emporter les seaux d'eau sale et savonneuse et de les vider dans une canalisation ouverte, près des latrines, où s'accumulaient toutes les immondices : ordures, amas de cheveux, excréments flottants, blattes. (Ces blattes à la carapace dure et brillante grouillaient dans tout l'hôpital, aussi omniprésentes que les mouches.) Lorsque Henry retourna dans le bureau des infirmières, l'infirmière en chef Edwards posa sur lui un regard froidement évaluateur qui exprimait de l'approbation – une approbation réticente, mais une approbation tout de même. « Mon personnel m'a dit que vous n'aviez refusé aucune tâche, monsieur James, et que vous aviez exécuté la plupart d'entre elles avec compétence. C'est une très bonne nouvelle. »

Henry murmura un remerciement courtois.

« Néanmoins, vous êtes toujours américain, monsieur, n'est-ce pas ? Et non l'un des *nôtres* ? »

Henry garda un silence contrit d'accusé.

Le lendemain, il se sut dignement puni : on lui confia la plus vile et la plus répugnante des tâches hospitalières, plus dégoûtante encore que la toilette des malades ou le transport de leur corps privé de vie : la corvée des latrines.

Dans son bleu de travail raide de saleté, Henry fut chargé de

collecter les bassins dans les salles, souvent pleins à ras bord de contenus innommables qui clapotaient sous leur couvercle de porcelaine, et de les poser sur un chariot branlant, qu'il fallait ensuite pousser jusqu'aux latrines. Il devait assister un personnage bossu, difforme et morose, qui semblait plein d'hostilité pour le gentleman bénévole et se gardait de le complimenter comme l'avaient fait les infirmières. Si la main de Henry tremblait et si des excréments puants se répandaient sur le sol, Henry devait les nettoyer immédiatement : « À vous de jouer, mon vieux ! » À plusieurs reprises, pris de nausées et de vertige, Henry tituba et heurta le chariot, s'attirant les reproches cinglants du garçon de salle ; outre la crainte de s'effondrer, Henry redoutait d'être dénoncé à l'infirmière et de ne plus jamais être autorisé à retourner dans la salle Six. Les bassins devaient être vidés dans les latrines, situées dans les sous-sols obscurs de l'hôpital, un labyrinthe de couloirs où l'on pouvait se perdre et errer très longtemps ; cette interminable journée amena Henry à penser *Dans toute l'œuvre du Maître, pas un seul bassin*. Pas l'ombre d'un excrément, ni d'une odeur d'excrément. Maniant une brosse à long manche pour récurer les bassins vidés, tâchant de ne pas respirer les vapeurs d'un détersif couleur de craie, Henry vacilla, flageola, manqua tomber à genoux. De plus en plus souvent ce jour-là, la douleur aiguë de l'angine de poitrine était revenue le tourmenter, car dans son bleu de travail il ne pouvait atteindre aisément sa poche de poitrine pour y prendre ses comprimés de nitroglycérine.

« Eh, mon vieux ? Il vous faut de l'air frais, hein ? »

Henry devait avoir l'air très mal en point, car son compagnon aux allures de nain semblait le prendre en pitié. D'une main rude, il poussa Henry dans la direction d'une porte. « Non, protesta faiblement Henry, il faut que je me présente... – il dut faire un effort de mémoire – ... à la salle Six. Je vais emmener un jeune soldat chez moi, où il sera soigné à plein temps par une infirmière. »

Le garçon de salle siffla entre ses dents. Impossible de déterminer s'il était moqueur ou sincèrement admiratif.

« “Invalidé et mutilé”... hein ? Salle Six ? Sacrement chic de votre part, vieux. »

— Ils ne sont pas tous “invalides et mutilés”, protesta Henry. Certains – quelques-uns – peuvent encore guérir complètement. Je ne suis pas riche, mais...

— Fameux, ce que vous faites là, mon vieux. Enfin. »

L'homme avait un air sombre et un ton d'insistance étrange, *fameux, enfin*, que Henry ne comprenait pas, car il avait la sensation d'éblouissements dans son cerveau épuisé, des sortes de coups de foudre, très proches et cependant silencieux. « Oui, en effet. Je... je l'espère », murmura-t-il avec reconnaissance. Il trébucha et serait

tombé si l'homme n'avait saisi fermement sa main dans sa main noueuse, et ne l'avait soutenu.

28 juillet 1915. M. Henry James, soixante-douze ans, l'homme de lettres mondialement acclamé, a renoncé à son passeport américain et prêté serment d'allégeance au roi George V afin de devenir, après des années de résidence à Londres, citoyen britannique. M. James est un membre fidèle du Corps des bénévoles de l'hôpital Saint-Bartholomew depuis l'automne dernier.

Un bruit cruel courait : on avait dû procéder à une amputation d'urgence dans la salle Six. L'un des soldats amputés dont la « bonne » jambe commençait à se gangrener à cause d'une mauvaise circulation. Sur le seuil de la salle, le vieux bénévole hésita. Car au fond de la pièce, il y avait un écran de rideaux blancs, dissimulant ce qui se déroulait derrière ; et ses yeux, qui larmoyaient, étaient trop faibles pour distinguer le lit que dissimulait cet écran. Et quelle foule dans cette salle immense, quels spectacles consternants, quelles odeurs dégoûtantes, et il y avait le bourdonnement incessant des mouches, les gémissements, les plaintes et les cris mêlés des blessés, si démoralisants ! Quand le Maître avait été autorisé à revenir dans la salle Six, il avait été impatient d'y reprendre sa tâche ; impatient de retrouver son jeune ami Scudder, qu'il n'avait pas vu depuis plus d'une semaine ; pourtant, sur le seuil de la salle, il hésita, car les visages qu'il découvrait lui semblaient inconnus ; la salle lui paraissait plus vaste que dans son souvenir, et plus bondée. Pour cette visite, Henry avait apporté plus de présents que d'ordinaire, et des cadeaux particuliers pour Scudder ; il s'était demandé s'il devait montrer au jeune lieutenant l'article du *Times*, car Scudder serait étonné d'apprendre que son ami bénévole dévoué, Henry James, était un homme de lettres « acclamé » et même « mondialement acclamé » ; et, pis encore, que Henry avait soixante-douze ans, car Scudder lui avait sûrement donné une bonne dizaine d'années de moins. Une femme vêtue de blanc tirait Henry par la manche en lui demandant : « Monsieur ? Vous vous sentez bien ? », alors même que Henry battait prudemment en retraite, bégayant : « Pardon... je ne peux pas... pas maintenant... Au revoir... »

On ne pouvait parler de *lit de mort*. Car ce n'était pas un *lit*.

Pas un lit mais un divan de cuir ayant vue sur la Tamise. Pas la mort mais une traversée que le Maître avait organisée pour son jeune ami le lieutenant et lui-même. La Grande Guerre avait pris fin, les océans avaient rouvert. Sur le divan de cuir, dans la bow-window donnant sur le fleuve, il débordait d'un désir si enfantin, mais aussi d'une telle joie que son cœur ne l'eût peut-être pas supporté si le jeune lieutenant n'était resté à son côté, guidant sa main qui se mouvait comme s'il n'écrivait qu'avec ses seuls doigts ; de même que ses lèvres desséchées formaient des mots qu'il semblait prononcer, quoique de façon inaudible ; et parfois, à la stupéfaction de ses observateurs, dont il ne pouvait reconnaître le visage, le Maître retrouvait une voix ferme pour demander papier et plume, et ses lunettes, afin de pouvoir lire ce qu'il n'avait écrit que pour le Maître soi-même, et son jeune ami le lieutenant parvenait à déchiffrer les griffonnages du Maître. Sa tête, avec son dôme majestueux et quasi chauve, avait la noblesse d'un buste romain. Les os puissants et têtus de son visage tendaient la peau parcheminée. Les yeux enfoncés, méditatifs, se ternissaient parfois d'un voile de rêverie, mais brillaient à d'autres moments de curiosité et d'émerveillement : « Où allons-nous débarquer ce soir, lieutenant ? Comme vous avez été bien inspiré de nous arranger ces surprises. »

C'était ainsi : le jeune lieutenant de Manchester, fils d'un commerçant, avait pris les choses en main. Il marchait maintenant adroitement avec l'une des cannes du Maître, faisant usage de sa « bonne » jambe (que le chirurgien en chef de Saint-Bartholomew avait sauvée de l'amputation) et de sa « jambe de bois » (la prothèse coûteuse que lui avait achetée Henry).

Bercés par une brise tiède, ils étaient accoudés au bastingage d'un paquebot. Henry trouvait étrangement charmant que l'immense océan, qui devait être l'Atlantique, fût couvert de petites embarcations, et même de voiliers, à l'image de la Tamise par un beau dimanche de temps de paix. Henry s'installait maintenant dans sa chaise longue, et son jeune ami lui enveloppait les jambes d'une couverture. Ils prévoyaient de ne débarquer que dans les ports étrangers les plus exotiques. Ils voyageraient incognito. Henry continuerait à lire à son jeune ami les vers incomparables de Walt Whitman. À présent, ils se

prélassaient à la proue d'un navire plus petit : un ferry grec, peut-être. La méchante fumée noire qui s'échappait de la cheminée décolorée avait un air grec. Car il y avait le bleu aigue-marine si reconnaissable de la Méditerranée. Sous un ciel sans nuage, des îles grecques à la dérive. *Ah monsieur !* Une voix discordante et dérangement : une jeune femme empruntée en uniforme d'infirmière se penchait vers Henry en lui présentant des cachets sur une petite assiette. Il avait poliment essayé d'ignorer cette inconnue malpolie, cette fois, jetant un coup d'œil excédé au lieutenant, il avala le premier des cachets avec une gorgée d'eau tiède, mais le second colla comme de la craie à son gosier et, ah ! il se mit à tousser, ce qui était dangereux, les os fragiles d'une vieille cage thoracique peuvent se briser pendant un accès de toux, le cœur peut lâcher. Pourtant le Maître était terriblement furieux, tout à coup ! Il voulait savoir pourquoi on les avait ramenés dans cette ville lugubre de Londres alors qu'ils étaient si heureux dans leur idylle méditerranéenne ! Et quel était ce lieu, d'ailleurs ? Qui étaient ces gens qu'il n'avait pas invités ? Les oreillers de plumes soutenant son dos étaient inconfortables. Il n'avait jamais aimé ce satané divan de cuir, devenu depuis longtemps l'un de ces meubles qui sont simplement là, comme enracinés dans le sol. Henry préférerait voyager à la proue du navire où, inconfort pour inconfort, il y avait au moins de l'aventure. *Vous êtes très têtue, monsieur, on dirait ?* La jeune infirmière empruntée avait été remplacée par une femme plus en chair, portant une formidable coiffe blanche amidonnée et une tenue d'infirmière aussi stricte qu'un uniforme militaire. *Je vous avais averti, monsieur, mais m'avez-vous seulement écoutée ?* On percevait pourtant de l'approbation, et même de l'admiration, comme entre des égaux. Avec soulagement, le Maître comprit qu'il devait s'agir d'une époque antérieure : cette chose imprévue qui était arrivée, si semblable à un éclair pénétrant son cerveau, n'était pas encore arrivée. Il écrirait sur le sujet dans son journal, et le comprendrait alors pleinement, car il n'est pas de mystère qui, une fois couché dans le journal, dans le code secret du Maître, échappe à sa compréhension. Parlant avec énergie, comme dans son ancienne vie, il déclara à cette femme : « Il faut que je "donne" du sang, vous comprenez. Car c'est tout ce que je peux donner. » La femme fronça les sourcils, hésitante, comme si un sang aussi vieux n'était pas digne de son aiguille, mais le Maître la persuada, car il savait être très convaincant quand il le voulait. On lui dit donc de s'allonger, de ne plus bouger, de tendre son bras, et la femme vêtue de blanc scintillant s'approcha, tenant à la main une aiguille « hypodermique » pour percer la peau et prélever le sang. Le Maître ferma ses yeux clignotants, au bord de l'évanouissement. Il était effrayé. Et pourtant il n'était pas effrayé mais courageux : « Je le ferai. Je le dois. Il m'appartient de donner mon sang à... » Le nom du

jeune homme lui reviendrait sous peu. Celui des jeunes hommes blessés dont le sang avait été empoisonné et à qui le sang du Maître rendrait la santé. « Ah ! » – Henry se raidit quand une ombre blanche glissa au-dessus de lui et que l'aiguille acérée s'enfonça dans les plis de chair molle au creux de son coude. Adroitement la femme tira du sang de la veine noueuse du maître, ses mains capables attachèrent un tube mince à la blessure minuscule pour que le sang continue à couler dans une sorte de poche, de façon très ingénieuse. Un engourdissement réconfortant se répandit comme une eau sombre dans les membres de Henry, étendu dans sa chaise longue, sur le pont du navire mystérieux, une couverture autour des jambes. Ce jour, ces nombreux jours, il les marquerait d'une croix à l'encre rouge : il était si heureux. Le jeune lieutenant, une énergie nouvelle colorant son visage marqué de croûtes et de cicatrices, se tenait au pied de la chaise longue et lui tendait la main :

« Henry ! Venez avec moi. »

Papa à Ketchum, 1961

Il voulait mourir. Il chargea le fusil. Deux cartouches. C'était forcément une *joke*, une blague. Deux cartouches. Il était un homme doué d'humour, un joker. Impossible de se fier à un homme comme ça, le joker du paquet de cartes, la quantité inconnue. Il rit. Sauf que ses mains tremblaient et que c'était honteux. Sa tête s'était encore remplie de pus. Il fallait faire le ménage. Sa tête avait des fuites. Et ça sentait : un pus verdâtre. Son cerveau était enflammé, enflé. Il était sournois. Il se mouvait sans bruit. Pieds nus dans l'escalier. Ce devait être le petit matin. Il s'était levé et était descendu. La femme croirait qu'il était allé aux toilettes dans le noir. Il avait repéré la clé sur le rebord de fenêtre de la cuisine. Il avait le fusil maintenant. Il tâchait de le stabiliser. C'était son nouveau fusil et il était lourd. Il craignait de le laisser tomber. Il craignait d'être découvert. Quand il allait en ville, juste pour acheter à boire, il était surveillé. L'immatriculation de son pick-up était notée. Dans le magasin de vins et alcools, un appareil caché le photographiait. Il avait acheté le nouveau fusil à Sun Valley. Le patron l'avait reconnu. Le patron s'était dit honoré et lui avait serré la main. Le fusil était un calibre 12 anglais à canons juxtaposés, finition nickel satiné et crosse en bois d'érable. Il regrettait de souiller ce fusil neuf. Gauchement il plaçait les canons sous son menton. Là où le cou était fripé, où des touffes de poils capricieuses poussaient comme des piquants de porc-épic. Son gros orteil nu chercha la détente. Ses orteils ne tremblotaient pas comme ses doigts mais les ongles étaient décolorés, épaissis. Sous les ongles, un sang noir s'était coagulé. Il avait les pieds, les chevilles, gonflées d'œdème. Sacré bon Dieu, viens-moi en aide, pria-t-il. On avait beau ne pas croire en Dieu, prier sur la prière pouvait payer. Il était résolu à faire ce travail proprement et une fois pour toutes, car même un joker n'a qu'une seule chance. Dieu était le joker, bien sûr. Il fallait se le concilier pour exécuter le travail à la perfection. C'est-à-dire pour pulvériser instantanément tout le cerveau. Car il craignait qu'un reste d'âme ne subsiste dans un coin de cerveau non pulvérisé, ou que le tronc cérébral ne continue à fonctionner, et du coup Papa se retrouverait dans un pyjama d'hôpital puant la pisse à bafouiller son alphabet à cause d'un dé à coudre de cerveau resté intact quelque part dans un crâne recollé comme de la vaisselle cassée dans lequel ils inséreraient une dérivation. Et la télé diffuserait ça, avec une voix off qui psalmodierait *Car le salaire du péché, c'est la mort*. Combien de nuits blanches avait-il passées à ruminer cette peur, ici à Ketchum et dans l'hôpital du Minnesota. Car il avait peur de faire pitié comme il avait

peur de faire rire. Il avait peur que des inconnus ne lui touchent la tête, ne réarrangent ses cheveux. Car ses cheveux n'étaient plus épais, on voyait son crâne bosselé au travers. Si cette tête devait être détruite, il fallait que ce soit proprement. Il ne prenait pas entièrement au sérieux certaines de ses peurs, mais on ne pouvait pas savoir : même le rusé Pascal ne pouvait pas savoir : si vous faites un pari, faites en sorte de ne pas pouvoir perdre. Il se disait que cela pouvait être un principe. Gauche et mal coordonné, son corps lui était devenu étranger. Il pensait parfois qu'il s'était réveillé dans le corps de son vieux père, qu'il avait méprisé dans son enfance. Il est terrible de se réveiller dans le corps de son vieux père que l'on a méprisé dans son enfance. Une blague très cruelle mais néanmoins appropriée. Maintenant il avait du mal à caler le fusil, car ses mains tremblaient. La finition nickel satiné était humide de sa sueur. La sueur sur le métal a une odeur caractéristique. Ce n'est pas une odeur agréable. Il se rappelait que, oui, les mains de son père aussi avaient tremblé. Enfant, il l'avait remarqué. Enfant, il avait méprisé cette faiblesse. Son père avait pourtant réussi à caler le fusil et à se tuer d'une seule balle dans le cerveau. Il fallait lui reconnaître ça, mépris mis à part. Son père s'était servi d'un pistolet, ce qui est bien plus risqué. Un fusil, bien manipulé, n'est pas risqué. Un fusil est un pari qu'on ne peut pas perdre. Sauf que, s'il avait pu voir son pied nu, il aurait été plus sûr de lui. S'il avait pu voir son gros orteil nu. Dans la position où il était, canons sous le menton, il ne voyait pas du tout le fusil, et pas davantage le sol. Un raté serait une tragédie. Un raté alerterait la femme. Un raté signifierait ambulance, médecins, contention physique et retour à l'hôpital, cerveau mis à frire par électrochocs, sonde dans le pénis, qui avait déjà des fuites. Cette blague-là avait assez duré. Il repositionna les canons, cette fois contre son front. Il chercha la détente de son gros orteil nu. Il essaya d'appuyer mais rencontra un obstacle. Il avait les yeux ouverts et aux aguets. Ses yeux roulaient avec frénésie à la façon des yeux à facettes d'une mouche et pourtant sa vue était brouillée comme s'il regardait à travers une bande de gaze. Il ne pouvait être entièrement certain de ne pas être réellement en train de regarder à travers une bande de gaze, soigné d'une blessure à la tête après l'accident. L'accident d'avion peut-être, ou l'autre. Il était face à une fenêtre, et cette fenêtre était éclaboussée de pluie. Il était dans cette maison à la montagne, dans l'Idaho. Il reconnaissait l'intérieur. Il flottait une odeur d'aiguilles de pin, une odeur de feu de bois, qu'il reconnaissait.

Il était venu mourir dans l'Idaho. Ce qui était bien à Ketchum, c'était qu'il n'y avait personne. À Sun Valley, oui. Mais pas ici. Il ne partirait pas, cette fois. Si la femme tentait de s'interposer, il retournerait le fusil contre elle. Il l'abattrait d'un seul coup de feu. Elle

s'effondrerait en plein cri. Elle s'affaîsserait sans un mot et se viderait de son sang comme n'importe quel animal agonisant. Il tournerait ensuite l'arme contre lui : il s'excitait en imaginant la scène. Ses mains tremblaient d'impatience. Sa vie la plus vraie était ce monde secret et imaginaire. Enfant, il l'avait su. Adulte, il l'avait su entre deux beuveries, quand il faisait la noce, recevait, jouait son rôle de Papa bouffon, adoré de tous. Il l'avait su, couché insomniaque et le dégoût aux tripes dans des draps puant la sueur. *On est toujours seul, comme un homme avec son fusil est seul et n'a besoin de personne d'autre.* C'était un fantasme érotique surpassant le sexe : cette explosion de grenaille dans la cavité crânienne, forte comme la détonation d'une grenade. Mon Dieu ! Quel délice ! Ce qui restait de sa vie était emprisonné en lui comme du sperme coagulé dans ses couilles et son bas-ventre. Emprisonné, cela s'était transformé en pus. Il ferait exploser ce pus verdâtre. Sa cervelle malade dégoulinant sur le mur aux lambris de chêne. Des débris de crâne et de tissu incrustés dans le plafond aux poutres de chêne. Il rit. Il découvrit les dents dans un large sourire à la Papa. L'explosion fut assourdissante, mais il n'était plus là pour l'entendre.

Pour arriver à Ketchum, on prenait la direction du nord à Twin Falls. On prenait la route 75 en direction du nord. On dépassait Shoshone Falls, les Mammoth Caves, les Shoshone Ice Caves. On dépassait Magic City, Bellvue, Hailey et Triumph. On arrivait aux contreforts de la chaîne des Sawtooth. Une chaîne où se dressait Castle Peak, 3 650 mètres. Et Mount Greyrock, à peine visible les jours de brume. Et Rainbow Peak.

Non loin de sa grande propriété, il y avait la chaîne de Lost River. Il y avait des villages nommés Rocky Bar, Featherville, Blizzard, Chilly, Corral, Yellow Pine, Salmon River, Warm Lake, Crouch, Garden Valley. Il y avait le barrage de Black Canyon, Mud Lake, Horseshoe Bend, Sunbeam, Mountain Home et Bonanza. Il y avait la Salmon River et la Lost River. Il y avait aussi la Big Lost River. Les villes étaient Little Falls, Butte City, Boise. Les matins où l'inspiration ne venait pas, il prononçait ces noms à voix haute et lentement, comme une poésie mystérieuse ou une prière. Il étudiait les cartes locales, dont certaines dataient des années 1890. Rien ne le rendait plus heureux.

Les matins où l'inspiration ne vient pas sont longs.

On ne renonce pas avant l'heure de l'après-midi au plus tôt.

De la fenêtre de son bureau du premier, qui donnait sur les Sawtooth, il observait à l'orée des bois un jeune cerf au comportement étrange. Il l'observait depuis plusieurs minutes. Comme ivre, l'animal faisait quelques pas trébuchants dans un sens, puis reculait

brusquement et partait en trébuchant dans un autre. Le cerf devait être à une trentaine de mètres de la maison. Impossible de travailler avec une pareille distraction sous les yeux. Impossible d'espérer se concentrer. Il descendit. La femme était partie pour Little Falls, personne ne le hélait. Sa peau était brûlante, il n'avait pas besoin de manteau, mais il se coiffa d'un chapeau parce que ses cheveux clairsemés rendaient son crâne sensible au froid. Il ne prit pas ses gants, ce qui était une erreur, mais une fois dehors, marchant vers le jeune cerf à la lisière de la clairière, il ne voulut pas rebrousser chemin. Il parla doucement à l'animal affolé comme on le ferait avec un cheval, pour le calmer. Il s'approcha avec précaution. Son haleine fumait. Ses pieds (il portait des pantoufles sur ses chaussettes en laine, dans sa hâte il avait oublié de mettre ses bottes) faisaient craquer la croûte sèche de neige sur la pente herbeuse. Le cerf était si jeune qu'il n'avait pas la masse musculaire des cerfs plus âgés et ses bois étaient des bois miniature couverts d'un duvet velouté. Quand il fut à quatre ou cinq mètres de l'animal, il découvrit que ces bois miniature étaient pris dans un fil de fer barbelé. Le fil avait entaillé la tête et le cou mince du cerf. Le sang luisait sur sa robe brune hivernale, éclaboussait la neige piétinée. L'animal secouait la tête avec violence pour se libérer du fil barbelé qui semblait mordre toujours plus profondément dans sa chair. Ses yeux roulaient, blancs au-dessus de l'iris, et une mousse écumeuse brillait à son museau. Il haletait, s'ébrouait, piaffait. On ne s'approche jamais d'un cerf adulte ni même d'une biche adulte, car leurs sabots sont tranchants, idéalement faits pour piétiner un adversaire à mort, si cet adversaire commet l'erreur de se faire renverser. Une fois à terre, l'adversaire a très peu de chances de se relever. Les dents d'un cerf sont tranchantes, elles aussi, comme celles d'un cheval. Il le savait, mais continua pourtant à avancer, la main tendue, clappant de la langue pour tenter d'apaiser le jeune cerf. Car il lui était impossible de se détourner de ce bel animal qui se débattait, blessé, terrifié, et, qui risquait de mourir de frayeur. Il était déchirant de voir non loin de là, en partie cachée dans les bois, une harde misérable de cerfs, dont certains avaient les côtes saillantes sous leur rude robe hivernale, observer le jeune animal en détresse. Le plus proche était une biche adulte, très probablement la mère. Avec précaution, il continua à s'approcher. Il était un vieil homme têtu, il ne renonçait pas facilement. Son cœur cognait dans sa poitrine. La sensation n'était pas désagréable, il fallait simplement espérer que les battements ne s'emballent pas jusqu'à la tachycardie. La fois précédente, la femme avait dû appeler une ambulance pour le conduire aux urgences de Little Falls où on avait réussi à ralentir les pulsations de son cœur en lui injectant dans le sang une dose puissante de quinidine liquide, mais la femme n'était pas là et il

n'avait aucune idée de l'heure à laquelle elle rentrerait. Bon sang, sortir en pantoufles ! Le froid, un froid sec minéral qui nettoyait le cerveau, ne le dérangeait pas vraiment. Il avait chaud, la peau brûlante d'excitation. Le cerf l'avait vu maintenant, il l'avait senti. Il émettait un son, mi-halètement mi-reniflement, qui était un avertissement. Il recula en titubant, ses sabots glissèrent, il tomba lourdement sur le sol. Le cerf chercha aussitôt à se relever, mais Papa fut plus rapide, s'accroupit au-dessus de lui, saisit en jurant son cou, ses bois. Quelque chose perça la base charnue de son pousse, acéré comme une lame de rasoir. Il jura mais ne lâcha pas le cerf affolé. Il vit qu'il avait plusieurs blessures, dont une entaille profonde sous le menton, qui ne devait pas être loin d'une grosse artère. Une fois encore il injuria le jeune cerf, qui lui lançait des coups de pied, les yeux révoltés, haletant comme un soufflet de forge. Il avait tout de même réussi à passer derrière lui, hors de portée de ses sabots fous et de ses dents découvertes. Il avait les mains en sang. Bon Dieu, il injuria le jeune cerf qui n'avait pas le bon sens de se laisser aider. Des filets de salive écumeuse lui volaient au visage, il se coupa de nouveau les mains, puis au bout d'un temps qui lui parut interminable, il réussit à arracher le fichu barbelé qui s'était entortillé autour des bois. Il le jeta loin de lui et lâcha le cerf, qui bondit aussitôt, avec un gémissement hennissant de cheval. À la lisière de la clairière, la biche s'était rapprochée, renâclant et piaffant elle aussi, mais dès que le jeune cerf fut libre, elle battit en retraite. Bon Dieu, il était tombé sur les fesses. Sur ses fesses maigres de vieillard dans la neige, et il avait perdu l'une de ses pantoufles. Son cœur continuait à cogner, protestant avec fureur contre son inconscience.

Ce n'était pas raisonnable de sa part, il le savait bien sûr, son cœur fuyait, son cœur était devenu son adversaire. Son corps était son adversaire, le corps rejeté de son père. Il suivit pourtant d'un regard anxieux le jeune cerf qui s'éloignait en titubant, secouant toujours la tête, luisant de sang, et quand il glissa de nouveau, il pria qu'il ne tombât pas parce que, s'il tombait durement, s'il n'arrivait pas à se redresser, il mourrait vite de choc, d'un arrêt du cœur ; mais le cerf réussit à se redresser et s'enfonça enfin en trottant dans les bois. Le reste de la harde avait disparu. S'il n'y avait eu la neige piétinée par les sabots, le sang sur la neige, et le vieillard sur ses fesses dans la neige, essuyant le sang et la bave du jeune animal sur son pantalon, jamais on ne se serait douté qu'il y avait eu le moindre cerf.

Les matins où l'inspiration ne vient pas.

Maman avait été Mme Hemingstein, parfois Mme Stein tout court, car n'importe quel nom juif était une blague entre eux. Lui-même avait eu de nombreux surnoms à l'école, dont Hem, Hemmie, Nesto,

Butch. Son préféré était Hemingstein, parfois Stein tout court. Les matins où l'inspiration ne venait pas, pendant ce dernier hiver, il entendait *Hemingstein*, *Stein*, une voix rauque de femme, faible et moqueuse, qui lui mettait aux lèvres un sourire de plaisir enfantin ou une grimace de douleur adulte, il ne savait trop.

Sirènes.

À Ketchum, Idaho, il apprit à connaître les sirènes.

Véhicule de secours. Ambulance. Sirène de police. Pompiers. Des engins qui fonçaient sur la route 75, dépassant en trombe les véhicules plus lents. À Ketchum, on devenait expert en sirènes : saccadée, en boucle et haletante, c'est le véhicule de secours du comté de Camas. Plus aiguë, c'est l'ambulance de la clinique médicale de Ketchum ou l'ambulance privée Holland. Des bips frénétiques, furieux et belliqueux comme un barrissement d'éléphant, c'est le service du shérif du comté de Camas. Un *youpi* un peu moins strident, ponctué de coups de klaxon asthmatique : les pompiers bénévoles de Ketchum.

Au début la sirène est lointaine. La sirène pourrait aller dans n'importe quelle direction. Peu à peu, le volume augmente. La sirène se dirige vers vous. La sirène quitte la route pour s'engager dans votre allée, monter la colline, émerger d'un bois touffu, la sirène est à l'intérieur de votre crâne, elle est *vous*.

Peut-être avait-il bu et fumé, vauté sur le canapé en cuir du rez-de-chaussée, télé allumée mais son coupé, peut-être une pluie d'étincelles était-elle tombée de sa cigarette et l'avait-il époussetée de la main sans bien faire attention, et aussitôt après, de la fumée, une fumée puante, et la femme en chemise de nuit qui lui criait après du haut de l'escalier. Ou peut-être avait-il glissé sur une marche verglacée derrière la maison, sa carabine à la main (il avait aperçu quelqu'un ou quelque chose de suspect à l'orée sombre du bois) peut-être le coup était-il parti, et l'instant d'après il s'était fêlé le crâne et saignait si abondamment que la femme pensait qu'on lui avait tiré dessus. Ou une chute dans l'escalier, le pied gauche cassé, hurlant de douleur comme un singe blessé. Ou un malaise dans l'eau tiède de la baignoire, Seconal et whisky, la lourde tête de Papa affaissée comme s'il avait le cou brisé et la femme n'arrivait pas à le ranimer. Ou, en pleine nuit, combien de fois, incapable de respirer. Ou des douleurs dans la poitrine. Ou des douleurs dans l'abdomen. Calculs ? Appendicite ? Crise cardiaque ? Hémorragie interne ? Ou ce que la femme signalait aux toubibs par les termes « délire suicidaire », « menaces de suicide ». Ou Papa l'avait menacée. (Était-ce vrai ? Papa le niait avec véhémence. En pleine crise, en plein naufrage spirituel, le visage déformé et tordu comme par un étau, Papa restait tout de même éloquent, convaincant.) La femme avait osé chercher à lui

arracher les cartouches du fusil, qui avaient roulé et cavalcadé sur le sol, et aussi le lourd Mannlicher. *Du large ! Pas touche !* Papa ne supportait pas d'être touché, alors il repoussa la femme, s'éloigna en titubant pour s'enfermer dans une salle de bains, frappant à coups de poing le miroir de l'armoire à pharmacie, brisant le miroir, et il se déchiqueta les mains, et par dépit la femme composa le numéro d'urgence et une fois encore – combien de fois ! – une sirène se fit entendre dans le lointain, un hurlement en boucle, des barrissements furieux de bête blessée qui charge, combien de fois gravissant en trombe la colline jusqu'à la maison de Papa sur son promontoire isolé et désolé et la femme échevelée dans l'allée criant contre toute pudeur et toute décence *Aidez-nous ! Aidez-nous, je vous en prie !*

Nous : quelle rigolade.

Surtout quand vous les épousiez, elles se mettaient à penser *nous*.

Comme si le monde ne se contrefichait pas de *nous*. C'était Papa qui comptait, pas *nous*.

Celle-ci, il l'avait épousée. Celle qu'il avait aimée le plus, la plus belle de ses femmes, Papa ne l'avait pas épousée parce qu'elle était mariée à un autre. Mais celle-ci, il l'avait épousée, la quatrième des épouses de Papa et sa future veuve. Une femme est essentiellement un con, le con, sa pure raison d'être, mais une femme, une épouse, est un con pourvu d'une bouche avec laquelle un homme doit compter. Cela donne à réfléchir : on démarre avec un con, on finit avec une bouche. On finit avec sa future veuve.

Il alla en boitant jusqu'à la tombe. Il redoutait toujours vaguement qu'elle ne soit pas là. Que les rochers aient été déplacés. Que les pins aient disparu. Que le sentier soit envahi d'herbes au point de lui faire perdre son chemin. L'idée de la nature est si différente de la nature. Car l'idée est une façon de parler alors que la nature n'a pas de langage. Le ciel étonne souvent. Les yeux se lèvent, interrogateurs et pleins d'espoir. Bon Dieu, sa jambe gauche traînait. Pieds, chevilles enflés. Il avait une canne. Il refusait les béquilles. Il respira l'odeur des aiguilles de pin. Une odeur prenante et pure. Une odeur qui vous nettoyait le cerveau. Une odeur qu'on ne pouvait tout à fait imaginer avant de la sentir. Et il y avait le ciel, un voile mouvant de vapeur. Ses mauvais yeux avaient beau chercher, ils ne percevaient rien au-delà de ce voile. Son anxiété revenait, une sensation pareille au picotement d'aiguilles acérées. Et au creux des aisselles, une poussée de transpiration. Pourquoi, il n'en savait rien. La tombe était un lieu solitaire et beau. La tombe était un lieu de paix. La tombe se trouvait au sommet d'une haute colline de pins, face aux monts Sawtooth, à l'ouest. Papa était très maniaque concernant cette tombe, mieux valait

ne pas le contrarier. Il avait mis des rochers pour en marquer l'emplacement et à chacune de ses promenades il montait sur la colline par le même itinéraire, suivait la lisière du bois et s'arrêtait devant la tombe pour s'appuyer sur sa canne et reprendre son souffle. Ses mauvais yeux cherchaient les montagnes dans le lointain. Car il était un vieil homme vaniteux, il détestait les lunettes. Papa n'avait jamais été du genre à porter d'autres lunettes que des lunettes teintées d'aviateur. Devant la tombe, il respira profondément et posément. Ses poumons avaient été abîmés par le tabac et il ne pouvait respirer aussi profondément qu'autrefois. Devant la tombe, ses pensées agitées s'apaisaient, berçantes comme un clapotis de vagues. Devant la tombe, il était en paix, ou presque. *Promets-moi de m'enterrer ici. Ici très exactement.* À contrecœur, la femme avait promis. La femme n'aimait pas l'entendre parler de mort, d'enterrement. Elle feignait de croire que Papa était encore un jeune homme plein de vigueur dont les meilleures œuvres étaient à venir, et non un vieil ivrogne à bout de course, les paupières tressautantes et les mains tremblantes, les chevilles et les pieds enflés, le foie si enflé qu'il saillait sous la peau comme une longue sangsue bien grasse. La femme feignait de croire qu'ils étaient encore un couple amoureux, un couple heureusement marié, et que parler ainsi de la mort était ridicule. *Comme une chauve-souris échappée de l'enfer, je reviendrai te tourmenter si tu me trahis.* Cela devant témoins. La femme avait ri ou tenté de rire. Il n'était pas sûr de pouvoir lui faire confiance. La plupart des gens trahissent votre confiance. Bon Dieu, il avait eu l'intention de mentionner la tombe dans son testament.

Il resta quelques minutes près de la tombe, respirant profondément et posément. Il ne croyait pas à l'éternité, et pourtant : dans cet endroit, dans cette solitude, environné de tant de beauté et de calme, on pouvait presque croire qu'il y avait des choses éternelles. Qu'il y avait sacrément plus que Papa et l'intérieur du cerveau de Papa grouillant comme des vers dans un cadavre avancé. On le savait.

(Des vers dans des cadavres. Il en avait vu. Un grouillement blanchâtre dans la bouche de soldats morts, à l'endroit de leur nez, de leurs oreilles et de leurs mâchoires pulvérisées. La plupart des soldats avaient été aussi jeunes que lui. Des Italiens tombés après l'offensive autrichienne de 1918. On n'oublie pas ces spectacles-là. On ne peut pas dé-voir ces spectacles-là. Lui-même avait été blessé, mais il n'était pas mort. La différence était profonde. Entre ce qui vit et ce qui meurt, la différence est profonde. Elle demeurait pourtant mystérieuse, insaisissable. On n'avait pas envie d'en parler. On n'avait encore moins envie de prier, d'implorer Dieu de vous épargner. Car penser à Dieu le dégoûtait. Penser à prier un Dieu pareil le dégoûtait.

Cherchant de son gros orteil nu la détente du fusil, du diable s'il allait penser, dans son ultime frémissement de vie, à Dieu.)

L'été où il avait eu dix-huit ans. Cet été dans leur maison d'été du Michigan au bord du lac. Il avait su, alors.

Observant son père dans la lunette du fusil. Observant sa tête de navet dans la lunette, le doigt sur la détente. Les battements accélérés de son jeune cœur. Une pulsation chaude dans son bas-ventre. Les lèvres sèches, entrouvertes. Il avait la bouche desséchée. *Fais-le ! Et ce sera fait.*

De bonne heure, on apprend à aimer son fusil. Votre fusil est votre ami. Votre fusil est votre compagnon. Votre fusil est votre consolation. Votre fusil est votre âme. Votre fusil est la colère de Dieu. Votre fusil est votre colère (secrète, délicieuse). C'était son premier fusil, il ne l'oublierait jamais. Calibre 12, un Winchester à canons juxtaposés. Un fusil d'occasion banal, mais qu'il se rappellerait toute sa vie avec un frisson d'excitation. Son anniversaire était en juillet. Il venait d'avoir dix-huit ans. Ils étaient dans leur maison d'été : « Windemere ». C'était le nom de maman. La plupart des noms étaient les siens. Il évitait maman, il avait dix-huit ans et ne souhaitait pas qu'on le touche. Maman était solidement en chair, avec de gros seins tombants et un ventre ballon que même les corsets à baleines ne pouvaient contenir. Maman avait été son premier amour, mais c'était fini. Il n'aimait plus personne. Il ne voulait aimer personne. Il baiserait toutes les filles qu'il pourrait baiser, mais ce n'était pas de l'amour. Il prenait plaisir à observer son père sans être vu, comme on épie un gibier dans la lunette de son fusil sans qu'il soupçonne votre présence avant l'explosion du coup de feu.

Le vieux, désherbant le carré de tomates. Chaleur pesante et figée de juillet. Le vieux ne sachant rien du doigt du fils sur la détente. De l'excitation du fils. Le vieux courbé au milieu des plants de tomates qu'il avait attachés à des tuteurs. Accroupi gauchement sur ses talons. Il portait un chapeau de paille, que maman mettait parfois. Sous le tissu de sa chemise, ses omoplates saillaient comme des ailes brisées. Il avait la tête inclinée comme avec déférence. Ses joues étaient des plis de chair grasse, sa peau, de la cire fondue. Dans la remise au fond du jardin, le fils observait le père avec calme et objectivité. Il aimait le poids ferme de la crosse contre son épaule. La pression des deux lourds canons sur son avant-bras, qui néanmoins ne fléchissait pas. La délicieuse sensation de son doigt jouant sur la détente. La délicieuse sensation dans la région du cœur, dans la région du bas-ventre. Les lèvres du père tressaillaient et remuaient comme s'il parlait à quelqu'un. Souriant, modeste. Il avait le dessus dans une discussion. Le père se déplaça sur les talons le long de la rangée de plants de

tomates. Les épaules du père étaient voûtées. Son menton avait fondu comme de la cire. Tel un navet, une tête pareille pouvait être descendue très facilement. Car quand un homme est faible, une femme l'a émasculé. Ce serait un acte de miséricorde de descendre un homme pareil.

Son doigt jouant sur la détente. La respiration si rapide et si courte qu'il se sentait au bord de l'évanouissement.

L'été où il avait eu dix-huit ans, il avait cessé d'être un chrétien. Il avait cessé d'aller à l'église. Maman priait pour son âme. Le père aussi. *Que l'Éternel veille sur toi et sur moi, quand nous nous serons l'un et l'autre perdus de vue.*

Du père au fils, l'arme passerait.

Pas le Winchester, mais le revolver « Long John », le Smith et Wesson de la guerre de Sécession que le père utilisa pour se suicider onze ans plus tard dans sa maison d'Oak Park. Alors que le fils était âgé de vingt-neuf ans, marié depuis longtemps et père lui-même, un écrivain plutôt célèbre vivant loin du vieux et de maman, et peu porté aux visites. Il avait été profondément secoué, impressionné, stupéfait que le vieux au menton fuyant ait eu ce cran.

À moins que Pa eût été un lâche. Pa avait toujours été un lâche. On avait honte de penser à une telle lâcheté, chez quelqu'un de son sang.

Sa santé lui donnait de l'inquiétude, disait maman. Pa avait eu de nombreuses inquiétudes. Un homme émasculé a de nombreuses inquiétudes qui détournent son attention d'une unique inquiétude honteuse. N'empêche qu'il ne s'était pas raté. Il n'avait pas lâché le fusil au moment crucial. Il n'avait pas hésité. Manquer sa cible d'aussi près, cela paraît impossible, et pourtant il peut arriver qu'on manque sa cible à l'intérieur du cerveau et qu'on doive ensuite endurer un semblant de vie, purement végétatif, le cerveau en charpie, et par conséquent l'acte du vieux avait été risqué, ou inconsidéré. C'était peut-être courageux ou, plus vraisemblablement, *une solution de lâcheté.*

Ne pas savoir à quoi s'en tenir était une source d'angoisse pour le fils. Jamais il ne saurait.

La mère n'était plus maman mais Grace, à cette époque-là. Le fils la méprisait au point de ne pas supporter de se trouver dans la même pièce qu'elle. Il ne supportait pas de lui parler à moins de tenir une bonne cuite ou de pouvoir se consoler par la perspective d'une bonne cuite imminente. Le fils revint à Oak Park pour s'occuper de l'enterrement. Le fils qui n'était plus un chrétien, et encore moins membre de l'Église congrégationaliste.

Ensuite il prit bel et bien une bonne cuite, une cuite qui durerait trente ans.

Ensuite il demanda à sa mère de lui expédier le « Long John », le souvenir de famille qui avait d'abord appartenu au père de son père, et maman Grace le lui envoya, avec sa bénédiction maternelle.

Longtemps sa boisson préférée avait été cubaine : « Death in the Gulf Stream ». Trait d'Angostura bitter, jus de citron vert, grand verre de gin hollandais. Il aimait la poésie du nom. Il aimait le goût. Il aimait le verre givré, haut et profond comme la mer.

Plus récemment, à Ketchum, il n'avait pas de boisson préférée unique.

Il s'était entraîné avec le Mannlicher .256 (non chargé). S'asseoir pieds nus sur une chaise, placer la crosse fermement sur le sol et, penché en avant, il mettait le bout du canon dans sa bouche et l'appuyait contre son palais. Ou il posait fermement le menton contre la gueule du fusil, en se penchant en avant. Il se concentrait. Maintenant il avait constamment aux oreilles un grondement lointain de cataracte, ce qui rendait la concentration difficile mais pas impossible. Il respirait profondément et posément. C'était une procédure prudente. Il y a une technique pour se servir d'un fusil dans l'intention de se faire sauter la cervelle. On n'a pas envie de rater son coup dans un moment pareil. Comme pour la baise, comme pour l'écriture, le secret est dans la technique. Les amateurs sont impatients et inattentifs, les professionnels font attention. Aucun pro ne s'en remet à la chance. Aucun pro ne jette les dés en se fiant au hasard. Un pro pipera les dés pour s'assurer du résultat.

Avec son gros orteil nu, il chercha la détente. Le *clic !* fut assourdissant. Le *clic !* résonna dans la pièce lambrissée de chêne dont les murs étaient ornés de belles photos encadrées de Papa et de ses trophées de chasse : marlin gigantesque, lion mâle abattu mais à la tête massive, élan aux bois énormes, grizzli énorme, beau léopard mince étendu aux pieds de Papa qui berce sa puissante carabine dans ses bras musclés, Papa barbu, Papa souriant, accroupi au-dessus de son tableau de chasse. *Clic ! clic !* C'était contre son menton qu'il avait appuyé le canon et il reposa un moment sa tête sur le fusil et ses yeux se fermèrent, les battements affolés de son cœur se calmèrent peu à peu comme une montre à remontoir qui se détend.

... ces étés au bord du lac dans le nord du Michigan. Son premier gibier et sa première femme. Visant la tête du vieil homme dans la lunette du fusil et cette nuit-là buvant du whisky avec l'Indienne et la baisant il ne savait combien de fois. Enfoncer sa bite dans la fille, profondément dans la fille, n'importe laquelle, le reste n'avait pas grande importance, le visage, le nom de ce visage, c'était purement le

con qui l'excitait, sa bite dans le con chaud, légèrement résistant, qui s'ouvrait à lui, à ses pesées, poussées, coups de reins, ou qu'il forçait à s'ouvrir, et jouir dans ce con le laissait étourdi, assommé.

Aussi doux qu'un doigt sur une détente, pressant jusqu'au point de non-retour.

...*le plus grand auteur de sa génération* et il avait posé son verre en éclatant d'un rire de poitrine, s'était levé pour recevoir la récompense, la lourde plaque de cuivre, le chèque, les applaudissements enthousiastes du public et les poignées de mains d'inconnus impatients de lui rendre hommage et il riait encore sous cape après la cérémonie dans une mêlée flatteuse de flashes convaincu d'avoir entendu *le plus grand exécuteur de sa génération*.

Il devait reconnaître que c'était peut-être vrai.

Mal à l'aise la femme demandait : Pourquoi ? Cet endroit isolé où personne ne nous connaît, alors que tu as des problèmes de santé, pourquoi ? La femme était un con parmi une succession d'autres pour défier maman Grace. Elle était la quatrième épouse, la future veuve. Naïvement et avec une irritation enfantine elle disait *nous*, comme si quelqu'un d'autre que Papa comptait.

Les matins où l'inspiration ne venait pas, et où il n'y avait pas le drame d'un jeune cerf désespéré à sauver, Papa ruminait : si la femme s'interposait au moment crucial, il la descendrait peut-être, elle aussi.

Trente ans qu'il était victime du charme de Papa.

Avant même que son père se suicidât, jeune homme d'à peine trente ans, il avait été Papa pour ceux qui l'adoraient. Pourquoi il en était ainsi, pour quelle raison il souhaitait apparemment accélérer sa vie, il n'en avait aucune idée. Papa l'enivrait : énergie sexuelle, joie. Une joie s'exaspérant jusqu'au transport euphorique. On buvait pour faire la fête, et on buvait pour panser ses blessures. On buvait pour panser les blessures de ceux qu'on avait blessés, pour qui on éprouvait un remords tardif inutile et cependant très sincère.

Il y avait son ami écrivain, du Midwest comme lui, qu'il avait accablé en évoquant leur jeunesse commune à Paris. L'ami qu'il avait émasculé après sa mort avec une jubilation et un mépris sournois : prétendant qu'il était si peu sûr de sa virilité qu'il avait demandé à Papa de regarder son pénis, de lui dire franchement s'il était insuffisant, comme le prétendait sa femme. Dans ses mémoires, Papa montrait les deux hommes un peu gris se rendant dans les toilettes du restaurant Michaud où ils se débraguettaient pour une « comparaison de dimensions » et Papa se décrivait bienveillant quoique

condescendant, il assurait à son ami anxieux que son pénis semblait avoir une taille normale, mais ce que Papa ne mentionnait pas, c'était le sentiment de tendresse qui l'avait étreint à ce moment-là, la façon dont la révélation de la vulnérabilité de son ami semblait avoir effacé toute rivalité entre eux, l'émotion qu'il avait éprouvée pour cet homme, le désir qu'il avait eu de le toucher ; de refermer ses doigts avec révérence autour de son pénis, simplement pour le tenir, pour lui assurer par ce contact ce que Papa n'aurait jamais pu se résoudre à dire à voix haute *Je suis ton Père, je t'aime*.

Cet aveu, Papa ne le ferait jamais. Dans les pages cruellement amusées de ses mémoires, la tendresse n'avait pas sa place.

Pourquoi, se demandait la femme. Et les autres aussi.

Pourquoi quitter Cuba où il était Papa, admiré et adoré par tant de gens. Pourquoi quitter la chaleur des Caraïbes pour l'isolement de l'Idaho. À un « sportif » et compagnon de beuverie millionnaire, il avait acheté hors de prix une propriété de plusieurs hectares dans les contreforts splendides et désolés des Sawtooth. À proximité de la vieille ville minière de Ketchum. C'était là qu'il écrivait la grande œuvre de sa vie d'écrivain, car il pensait que le grand effort de son âme était encore à venir ; aucun de ses livres n'avait encore incarné tout ce dont il était capable. Le monde avait beau l'acclamer comme un grand écrivain, il avait beau être devenu un homme riche, il savait qu'il devait aller plus profond, plus profond. Descendre dans l'océan à travers des strates miroitantes de lumière, une eau verte transpercée de soleil qui deviendrait peu à peu pénombre, bleu d'encre et finalement nuit, le terrible anéantissement de la nuit. Dans des accidents, des mésaventures, des maladies tropicales et dans ses beuveries légendaires, il avait usé prématurément sa santé et pourtant : il était capable de cette descente, malgré tout. Il était capable de descendre dans le terrible anéantissement de la nuit et d'en ressortir, triomphant. Il le savait !

Les nuits où les battements anarchiques de son cœur l'empêchaient de rester couché et l'obligeaient à s'installer dans un fauteuil, il entendait ce murmure *Que l'Éternel veille sur toi et sur moi, quand nous nous serons l'un et l'autre perdus de vue* qui l'avait mis en rage, rempli de mépris filial pour un père faible comme une femme et maintenant qu'il avait soixante ans et approchait de la fin de sa propre vie il se rendait compte que son père l'avait aimé tendrement et passionnément et que ces mots qu'il avait méprisés étaient des mots de sollicitude paternelle. Comment avait-il pu comprendre son père aussi mal ! Comment avait-il pu tenter de le remplacer par ce Papa bluffeur et hâbleur, qui méprisait la faiblesse masculine ! Il était saisi de remords, des larmes lui brûlaient les yeux comme de l'acide. Il se

rendait compte qu'il était beaucoup plus vieux que son père au moment où il s'était suicidé à Oak Park, Illinois, en 1928, d'une unique balle dans le cerveau.

Sa vie le dépassait au galop comme un troupeau de gnous furieux. Un tel tonnerre de sabots, un tel déferlement de poussière que le chasseur n'aurait pas le temps de recharger sa carabine et de tirer assez vite pour tuer tout ce qu'il était censé tuer.

Sur le tard, il s'était mis à aimer son père. Certains souvenirs qu'il avait de son père. Mais jamais il ne cesserait de mépriser maman Grace. Mme Hemingstein dont il devinait avec un serrement de cœur qu'elle l'accueillerait, avec son sourire réprobateur de garce, en enfer.

L'alcool est une maladie dont l'alcool est le seul remède.

Les sirènes étaient venues pour lui. La femme l'avait trahi. On l'avait attaché avec des sangles. On avait fixé des électrodes sur sa tête. On l'avait choqué, électrocuté. Son cerveau avait frit et grésillé comme dans un poêlon. Le produit injecté goutte-à-goutte dans son artère brûlait comme de l'acide. Il avait été question de lobotomie. Il avait été question d'insérer un pic à glace dans son orbite. Direction : le lobe frontal. Il avait été question de « cure miracle contre la dépression ». Il avait été question de « cure miracle contre l'alcoolisme ». Il était ligoté sur son lit. Papa était le plus grand écrivain de sa génération, ligoté sur son lit. Papa reçut le prix Nobel de littérature, ligoté sur son lit. Dans ce lit, il pisserait. Il viderait ses tripes. Il flirterait avec les infirmières. Papa était de ceux qui flirtent avec les infirmières. *C'est ici l'enfer et je n'en suis pas hors*, Papa amusait les infirmières avec son accent britannique distingué à la Ronald Colman. Papa gagnait leur admiration et leur cœur. La dernière et la plus ignoble des vanités d'un homme, c'est son désir d'amuser et d'impressionner les infirmières pour qu'elles gardent un bon souvenir de lui. Pour qu'elles disent qu'il était courageux, qu'il était généreux. Pour qu'elles disent qu'il était un chic type, un homme remarquable, quelqu'un dont on voyait tout de suite que c'était un grand homme. Pour qu'elles ne disent pas qu'il était pitoyable, une vraie loque. Pour qu'elles ne disent pas que son pénis était mou et à vif comme un goitre. Pour qu'elles ne disent pas qu'il avait parfois si peur qu'elles devaient se relayer pour lui tenir la main.

Pour qu'elles ne disent pas *Il divaguait et priait Dieu de lui venir en aide*.

Quelles aventures il avait ! Il faussait compagnie à ses ravisseurs.

En route pour la clinique Mayo de Rochester dans le Minnesota, ils avaient atterri à Rapid City, dans le Dakota du Sud, afin de se

ravitailleur en carburant. Papa descendit vivement sur la piste. Papa marcha d'un pas décidé et assuré. Papa ne semblait pas boiter. C'était une belle journée venteuse. L'aéroport était petit : une unique piste de terre battue. Papa n'avait pas su pourquoi il faussait compagnie à ses ravisseurs jusqu'à ce qu'il voie : un petit avion atterrissant sur la piste. Roulant vers l'aéroport. Un monomoteur roulant dans sa direction. Il se mit à marcher plus vite, presque au trot. Le pilote n'aurait pu dire si Papa lui souriait ou s'il crispait les dents comme on mordrait dans une serviette. Papa était à un petit mètre de l'hélice tournoyante quand le pilote coupa brutalement le moteur. La femme criait *Papa, non. Papa, je t'en prie.* C'est alors qu'ils foncèrent sur lui. Immobile, Papa se tenait devant l'hélice qui ralentissait. Il sut ne pas opposer de résistance, sa défaite ne serait que temporaire, l'heure de sa vengeance viendrait.

De retour à Ketchum, elle avait mis les armes sous clé dans le meuble du rez-de-chaussée. Elle avait également fermé le bar à clé. Cette femme était sa geôlière. Cette femme était son succube. Cette femme était sa future veuve. Elle l'avait roulé grâce à des magouilles juridiques. Elle s'était arrangée pour le faire « interner ». Elle avait laissé des techniciens du FBI entrer dans la maison et installer des écoutes. Elle avait livré ses déclarations de revenus au fisc. Elle parlait fréquemment avec « ses » médecins. Elle tenait le journal de sa conduite. Elle conspirait avec le shérif du comté de Camas et ses aides. Elle prévenait ces aides quand Papa se rendait en ville. Car on avait retiré son permis de conduire à Papa. Car Papa avait mauvaise vue, à la tombée du jour les phares éblouissaient ses yeux plissés comme des soleils déments. Papa avait des raisons de soupçonner la femme d'avoir des contacts étroits avec Fidel Castro qui avait été son amant et qui avait chassé Papa de Cuba et s'était approprié les biens de Papa dans ce pays. Il avait des raisons de soupçonner la femme d'en savoir plus quelle ne le reconnaissait sur le courrier de Papa qui était ouvert et grossièrement recollé quand il le recevait. La femme ne reconnaissait pas non plus les manigances de ses avocats, ni de ses éditeurs new-yorkais qui avaient failli à leurs engagements, ni des responsables de la banque de Twin Falls où il avait son argent. Elle refusait de l'accompagner en voiture jusqu'aux panneaux publicitaires de la route de Boise, qui se servaient secrètement du portrait célèbre de Papa sur des affiches gigantesques contenant des mots et des chiffres mystérieux en rapport avec la virilité de Papa et son association avec le parti communiste. Elle n'élevait toutefois pas d'objection quand Papa mettait des lunettes noires en public ou que, dans son restaurant préféré de Twin Falls, il insistait pour s'asseoir dans le box le plus écarté, le bord de son chapeau rabattu sur le front.

La vengeance est un plat qui se mange froid comme disent les

Espagnols. La plus douce des vengeance, l'expression de la femme quand la détonation la projetterait contre le mur.

Cette vengeance suprêmement délicieuse : le nouvel amour de Papa.

À la clinique Mayo, il avait séduit la plus jeune et la plus jolie des infirmières. Cela ressemblait bien à Papa de séduire la plus jeune et la plus jolie des infirmières. Elle s'appelait Gretel. Papa et Gretel étaient amoureux. Papa et Gretel avaient comploté ensemble. Gretel viendrait à Ketchum et travaillerait pour lui. Papa et Gretel se marieraient, et Papa changerait son testament pour laisser tout son argent à Gretel. Son vieux bouledogue de femme serait furieux. Papa mettrait le vieux bouledogue au pas. Gretel était venue pendant la nuit dans la chambre privée de Papa. Elle l'avait caressé de sa bouche et de ses mains douces. Avec une éponge elle avait lavé le corps de Papa qui puait la transpiration. Elle avait ri et l'avait taquiné en l'appelant *grand-papa*. Mais il y avait aussi Siri. Papa ne savait pas exactement qui, de Gretel ou de Siri, viendrait travailler pour lui à Ketchum. Il ne se rappelait le nom de famille ni de l'une ni de l'autre et ne se rappelait que vaguement la clinique Mayo où son cerveau avait frit et grésillé comme dans un poêlon, où son pénis avait été si brutalement sondé qu'il avait du sang dans ses fuites d'urine.

Les matins où l'inspiration ne vient pas sont très longs.

Mon père s'est suicidé pour éviter la torture plaisantait-il.

Dans son délire, ligoté dans son lit, il avait essayé d'expliquer à la jeune infirmière, ou aux infirmières. Que son père portait des caleçons longs et en changeait si rarement qu'ils puaien la transpiration même après avoir été lavés. Essayé d'expliquer à qui voulait bien l'écouter que ce n'était pas lâche de se suicider pour éviter la torture parce que si on était torturé on risquait de dénoncer ses camarades et qu'un homme ne doit jamais trahir ses camarades, c'est l'unique péché impardonnable. *Que votre âme pourrisse à jamais en enfer si vous trahissez un camarade* il s'était mis à se débattre contre ses liens en hurlant et avait dû être calmé et ne se réveillerait pas avant de nombreuses heures.

Les matins ici à Ketchum. Il feuilletait le dictionnaire à la recherche de mots. Car les mots ne lui venaient plus, il ressemblait à quelqu'un qui tente de ramasser des grains de riz avec une pince à épiler. Il évitait la machine à écrire parce qu'une machine à écrire est terriblement silencieuse quand on ne frappe pas ses touches. Il comptait écrire à la main une lettre d'amour à Gretel, ou à Siri. Il y avait longtemps que Papa n'avait pas composé une lettre d'amour. Il y

avait longtemps que Papa n'avait pas composé une phrase dont la banalité ne l'écœurât pas. La composition d'une phrase est une affaire précise. La composition d'une phrase s'apparente à la composition de l'acier : même s'il paraît fin, voire délicat, il est solide et résistant. Après la phrase venait le paragraphe : un obstacle qui l'arrêtaient comme un rocher qui a dévalé la montagne et barre la route à votre voiture. À la pensée d'un paragraphe, il était pris de vertige. La tête lui tournait. Sa tension montait, le sang bourdonnait et battait à ses oreilles. Il ne se rappelait pas s'il avait pris ses cachets hypotenseurs et ne souhaitait pas le demander à la femme.

Tant de cachets, de pilules, de capsules ! Il les avalait par poignées, quand il ne les jetait pas dans les toilettes. Sa flasque d'argent, il l'avait toujours dans la poche de sa veste. La femme avait fermé le bar à clé mais il avait acheté des bouteilles de Four Roses à Artie qui venait à la maison faire des réparations.

À la façon de noms de lieux tels que Sawtooth, Featherville, Blizzard et Chilly, qui exerçaient un charme étrange sur lui quand il les prononçait à voix haute, tels des fragments de poèmes, les mots du dictionnaire étaient mystérieux, fuyants et nécessitaient un assemblage, une composition dont Papa n'était plus capable. Le neurologue de la clinique avait dit que son cortex cérébral avait rétréci sous l'effet de l'« excès de boisson ». L'interniste avait dit que son système immunitaire et son foie avaient subi des dommages « irréversibles ». Le psychiatre l'avait jugé « maniaco-dépressif » et lui avait donné des cachets verts oblongs qu'il avait presque tous jetés dans les toilettes parce qu'ils l'abrutissaient, lui chargeaient la langue d'une mousse verte, et que la femme reculait tant son haleine puait. C'était dans la glace de la clinique qu'il avait vu pour la première fois : le choc du visage de son père. Car c'était bien le front terriblement ridé de son père, ses yeux vides aux paupières lourdes. C'était bien le pli incurvé de ses lèvres, ses mâchoires crispées, ses joues tirées. Il avait les cheveux plus blancs que son père. Des cheveux horriblement clairsemés sur le derrière de la tête (de sorte que les autres voyaient son crâne, mais pas lui) quoique encore épais au-dessus du front. Ce visage luisait d'angoisse. C'était pourtant un beau visage, le visage d'un général. Le visage d'un meneur d'hommes. Le visage d'un homme crucifié, qui ne pousse pas un cri quand les clous s'enfoncent dans la chair de ses mains et de ses pieds. C'était stupéfiant de voir le visage de son père dans le sien et de voir cette angoisse. Et bizarrement, l'ondulation des cheveux, les sillons onduleux du front, et même l'ondulation dense de la barbe et de la moustache, tout allait *vers la gauche*. Comme si son corps penchait *vers la gauche*. Comme si un vent puissant et cruel soufflait impitoyablement *vers la gauche*. Quel sens cela avait-il ?

Il mourait d'envie d'écrire sur ces mystères. Les mystères profonds du monde extérieur, et les mystères profonds du monde intérieur. Mais il attendait, il attendait patiemment, et les mots ne venaient pas. Les phrases ne venaient pas. Son bout de crayon lui échappa des mains et roula bruyamment sur le sol. Coagulé et putrescent, son désir était bloqué en lui. Il devait le décharger, il ne pouvait plus le supporter. Vieilles brûlures, vieilles cicatrices. Sa peau squameuse le démangeait : *érysipèle*. Ça, c'était un mot !

Au rez-de-chaussée la femme était au téléphone. Avec qui trahissait-elle Papa cette fois-ci, il n'en avait aucune idée.

*... j'avais une vie privée agréable, défendue avec un orgueil farouche et jaloux, et maintenant j'ai l'impression que quelqu'un a chié dessus et qu'il s'est essuyé avec du papier gras qu'il a laissé traîner*¹⁸ mais il fallait bien faire avec, cette honte n'était pas une construction de mots ingénieusement choisis prenant abruptement et inévitablement fin, elle ressemblait plutôt à ce fichu vent des montagnes qui ne cessait jamais, ni jour ni nuit, un vent parfois dément et furieux, un vent glacial, un vent qui vous coupait la respiration, qui vous piquait les yeux, qui rendait les promenades dangereuses pour qui clopinait avec une canne, un vent qui avait un goût de froid minéral, une odeur d'absurdité, un vent qui s'insinuait à travers les fenêtres mal calfatées de la retraite montagnarde du millionnaire, face à la chaîne des Sawtooth, un vent qui s'insinuait jusque dans les sommeils abrutis d'alcool, un vent qui apportait avec lui un rire affaibli et railleur, *un vent sans repos*.

Sur la tombe, entre les grands pins, ce vent mélancolique soufflerait, éternellement. Il en tirait un certain réconfort, en fin de compte.

Il quitta la maison par la porte de derrière à 6 h 40. Il avait passé une mauvaise nuit.

La femme l'avait emmené dîner avec des amis de Ketchum. Ils étaient allés à l'Eagle House à Twin Falls, le restaurant préféré de Papa. Papa avait eu des soupçons dès le départ. Il s'attendait à tout de la part de la femme. Papa était nerveux, car l'inspiration ne lui était pas venue de toute la journée. Ce qui était emprisonné en lui, grouillant comme une grappe de vers, il l'ignorait. À l'Eagle House, Papa souhaita s'installer au fond de la salle bruyante du bar. Une fois assis dans le box, dos au mur, Papa s'agita parce qu'il faisait face à la salle bondée et qu'on l'observait. La femme se moqua de Papa en lui assurant que personne ne l'observait. Et si quelqu'un l'observait, regardait en souriant dans sa direction, c'était simplement parce qu'il était un homme célèbre. Mais Papa était inquiet, et Papa tint à changer de place avec leurs amis pour s'asseoir dos à la salle. Mais quand ils eurent changé de place, Papa se sentit vite mal à l'aise parce

qu'il ne voyait plus la salle, il ne voyait plus le regard des gens mais il savait que des inconnus l'observaient et qu'il y avait parmi eux plusieurs agents du FBI dont il voyait le visage dans et autour de Ketchum depuis l'hiver précédent. (Il avait des raisons de soupçonner certains de ses anciens amis écrivains devenus ses ennemis de l'avoir dénoncé comme agent communiste au FBI. Des lettres d'accusation hâtives qu'il avait envoyées à ses ennemis avaient été remises au FBI, une terrible bétise de sa part, insupportable à admettre.) Papa ne put manger son T-bone tant il était inquiet. Papa dut aller aux toilettes parce qu'il avait la vessie contractée et douloureuse, et qu'il ne craignait rien tant qu'une fuite d'urine le long de sa jambe, gouttant du pauvre pénis inutile pendouillant entre ses cuisses flétries. Il arriva qu'en se rendant aux toilettes, aidé par la femme et par le propriétaire du restaurant qui connaissait Papa et le révérait, Papa fut abordé par des inconnus souriants, des gens de l'Est de passage dans l'Idaho qui lui fourrèrent sous le nez des serviettes en papier à signer, mais Papa s'y prit mal avec le stylo, s'y prit mal avec ces fichues serviettes, et il les froissa et les jeta par terre et ensuite Papa se mit à pleurer dans le parking, dans le pick-up, la femme conduisait, la femme osa saisir les poings que Papa écrasait contre ses yeux, des yeux ruisselants de larmes, et la femme dit que tout irait bien, elle le ramenait à la maison et tout irait bien, et la femme dit *Tu ne me crois pas, Papa ?* Il secoua la tête muet de douleur car il n'en était plus à croire, ni même à feindre de croire.

La femme dit *Il y a tant de gens qui t'aiment, Papa. Il faut le croire !*

À présent, il quittait en titubant la maison par la porte de derrière, impatient de sortir, d'échapper à cette maison qui était sa prison, où l'inspiration ne lui venait pas. Il n'était pas certain de la date mais pensait que ce devait être un dimanche du début juillet 1961. Son soixante-deuxième anniversaire se profilait à l'horizon, pic glacé même en été.

Il avait trouvé sa canne, l'une de ses cannes. Cela avait son utilité, une canne. Pour la promenade quotidienne de Papa. Biquotidienne, parfois. Dans la région, Papa était connu pour la promenade d'un demi-mile qu'il faisait le long de la route 75. Un vieil homme mais vigoureux. Un vieil homme mais obstiné. Un vieil homme qui avait acheté aux abords de Ketchum le pavillon de chasse du millionnaire, sur lequel pesait une malédiction.

Quelle malédiction ? Tu racontes des bobards.

Raconter des bobards est mon occupation. L'enfer, ma destination.

Sacrément dure, la côte qui menait à la tombe. Les lèvres de Papa tressaillirent, cette montée serait sa vengeance, les porteurs de cercueil peineraient sous l'effort, dos douloureux, au bord de la hernie.

Le soleil n'était pas visible. Papa n'était pas sûr qu'on fût en été. Il portait une chemise de flanelle à carreaux rouges et noirs, boutonnée au petit bonheur. Il portait une casquette de toile, car sentir l'air frais sur le haut de son crâne dégarni lui était désagréable. Pas de soleil visible, juste une lugubre lumière blanchâtre filtrant à travers des écheveaux mouvants de vapeur. Au-delà de ce voile de vapeur, il semblait ne pas y avoir de ciel.

Ses mauvais yeux larmoyants ne distinguaient pas les montagnes dans le lointain, mais ils savaient que les montagnes étaient là.

Parvenu à la tombe, il s'arrêta. Il respira profondément. La paix, enfin, dans ce lieu de beauté et de solitude. Le monde étale sa merde sur presque tout, mais il n'a pas encore saccagé les Sawtooth. Il remarqua que l'un des gros rochers dont il avait marqué l'emplacement de la tombe avait été déplacé de quelques dizaines de centimètres, et son cœur battit de peur et de fureur. Ses ennemis complotaient de le rendre fou en le tourmentant, mais il ne succomberait pas.

Ce qui était arrivé à la maison quand la femme l'avait hélé de sa voix de harpie. Il ne s'en préoccuperait pas.

Car cette tombe était *son domaine*. Le lieu le plus pur et le plus sacré du monde.

Il était rare maintenant que Papa et la femme sortent avec des amis, comme ils l'avaient fait la veille. Car Papa ne faisait pas confiance à ses soi-disant amis, qui étaient avant tout ceux de la femme. Il était encore plus rare que des invités viennent à Ketchum. Il n'avait plus le temps, l'énergie ni la patience pour ses pitreries sociales. Plus d'intervieweur. Plus de « journaliste littéraire » à l'œil vagabond. Plus de sangsues. Car il y avait suffisamment de sangsues dans la famille de Papa pour qu'il n'ait pas besoin de sangsues supplémentaires. Une grande partie de la maison était inoccupée. Des pièces étaient condamnées. C'était Papa et non la femme qui avait eu l'idée d'acheter la maison de Ketchum, mais il lui semblait maintenant quelle l'avait manipulé pour le pousser à cet achat et pour l'avoir tout à elle. Cette femme était une harpie, elle avait un bec. Ce truc entre les cuisses d'une femme, dans la douceur de son con, était un sale petit bec. À quoi sert d'avoir tout un fichu tas de pièces quand il n'y a pas d'enfant dans la famille ? La femme avait vaguement parlé d'enfant quand il s'était agi de triompher de ses rivales, les précédentes épouses de Papa qui lui avaient donné des enfants. Maintenant elle était trop vieille, l'utérus flétri, les seins pendants sur la poitrine. Papa aurait des enfants avec Gretel, ou avec Siri. Mais Papa avait grandi dans une grande maison victorienne remplie d'enfants, car Mme Hemingstein avait été une truie pondeuse, qui avait dévoré ses petits.

Maman Grace ! Papa aimait penser qu'elle était solidement sous

terre dans un cimetière chrétien de Memphis, Tennessee, et qu'elle ne risquait pas d'en sortir. Papa avait été sacrement content quand on lui avait décerné le prix Nobel en 1954, parce que maman Grace s'était « éteinte » en 1951 et n'était pas là pour jubiler, plastronner et donner des interviews minaudières où la mère de l'écrivain célèbre parlait de son fils génial en le blâmant à mots voilés. Maman Grace avait choisi de ne pas savoir grand-chose de la vie de son fils génial ni même de l'endroit où il se trouvait, à moins que cette nouvelle ne se fût répandue en enfer.

Papa rit, un gros rire qui faisait mal, il n'aurait pas été étonné que son nom fût connu en enfer et qu'en enfer l'attendissent ses plus fervents admirateurs.

Il se remit à marcher. Il marcha en s'aidant de sa canne. Le jour se réchauffait peu à peu. Son cerveau travaillait vite. S'arrêter près de la tombe l'avait rempli d'espoir, comme toujours. Il continuerait à monter plusieurs minutes encore, puis, sur la crête, il chercherait le chemin à demi disparu sous les herbes qui redescendait en boucle, la gravité soulagerait la fatigue de son cœur et de ses jambes, et puis viendraient la voie de service, et la route qui le ramènerait à la maison. Il ne souhaitait pas retourner dans cette maison mais il n'y avait pas d'autre destination.

Avant que la femme le hélât de l'escalier, il avait passé un moment difficile sur le trône. Des tortillons de sang échappés de son anus, des crottes sanguinolentes, dures comme des éclats d'obus. Le pus avait gagné ses tripes. On l'empoisonnait, très vraisemblablement. L'eau du puits de cette propriété maudite. Rien n'était plus facile pour la femme que de glisser des grains d'arsenic dans sa nourriture. Elle avait sûrement découvert la flasque d'argent qu'il cachait dans sa poche. Il se demandait où était passé le « Long John » de son père. Ce pistolet primitif ! Une arme de la guerre de Sécession. C'était peut-être son frère Leicester qui l'avait : Papa et son frère cadet avaient évoqué en plaisantant les bons services qu'elle pourrait rendre. Papa n'aurait pas souhaité s'en servir, cela dit, car elle était bien primitive, comparée aux armes modernes. Et il aurait fallu être un fou perdu pour tenter de se mettre une balle dans le crâne même si on avait la main ferme.

Depuis qu'il était revenu du Minnesota, la femme verrouillait le meuble porte-fusils et cachait la clé, mais ces derniers temps elle la laissait sur un rebord de fenêtre de la cuisine.

En disant qu'un homme a droit à la confiance et au respect sous son toit. Un homme comme Papa qui avait grandi entouré d'armes.

Cette clé, il l'avait prise, serrée dans ses doigts tremblants.

Dans l'escalier, la femme avait crié *Papa, non !*

Le positionnement du fusil. L'angle du canon. Il faut appuyer fermement la crosse sur un tapis et non sur un plancher pour éviter

qu'elle ne glisse. Il s'assiérait sur une chaise. Il s'assiérait sur une chaise à dossier droit dans la salle de séjour face à la baie vitrée donnant sur les montagnes. La salle de séjour avait un haut plafond aux poutres de chêne, et des murs lambrissés de chêne, couverts de trophées et de photos encadrées de Papa, ses dépouilles à ses pieds. La salle de séjour était une pièce pleine de courants d'air même en été, avec une énorme cheminée de pierre occupée par des araignées, et un canapé en cuir qui poussait des pets et des soupirs moqueurs quand on s'y asseyait.

Il est capital de se pencher suffisamment en avant. De reposer son menton fermement sur le canon ou de le mettre dans sa bouche ou, plus acrobatique, d'appuyer le front contre le canon en même temps que de son gros orteil nu on cherche la détente sur laquelle il convient d'exercer une pression assez forte, mais pas forte au point qu'elle déloge le fusil, fasse déraper le canon et que le coup n'emporte qu'une partie de votre tête et endommage ce satané plafond.

Après l'offensive autrichienne, il avait été stupéfait de découvrir que le corps humain pouvait être réduit en morceaux, exploser en ne suivant aucune ligne anatomique mais en se divisant aussi capricieusement que se fragmente un obus hautement explosif. Il avait été encore plus stupéfait de découvrir des cadavres de femmes et des parties de corps dans les débris fumants d'une usine de munitions qui avait sauté. Longs cheveux bruns, encore attachés à des lambeaux sanglants de cuir chevelu. Il avait dix-neuf ans. C'était en 1918. Il était volontaire de la Croix-Rouge. On lui avait donné le grade de lieutenant. Plus tard, il avait été blessé par un obus. D'autres étaient morts près de lui, mais lui n'était pas mort. Deux cents éclats d'obus dans ses jambes, ses pieds. On lui avait décerné une médaille pour « bravoure militaire ». Il devait supposer que c'était le grand moment de sa vie, à dix-neuf ans, sauf que le restant de sa vie l'attendait.

La femme avait crié *Papa, non !* en cherchant à lui prendre le fusil et il l'avait repoussée du coude, il avait braqué les deux canons sur elle, et elle avait eu une expression d'incrédulité plus que de peur ou même de panique animale. Car la plaisanterie cruelle est que pas un seul d'entre nous ne s'attend véritablement à mourir. Pas moi ! Pas *moi*. Même les animaux dont la vie n'est qu'un combat incessant pour ne pas être dévorés par des prédateurs luttent désespérément pour survivre. On s'imaginerait que la nature les a pourvus de la résignation mélancolique du stoïcisme, mais pas du tout. Rien de plus terrible que les hurlements de terreur et de panique animales. Les hurlements des mules à Smyrne quand les Grecs leur brisaient les pattes et les jetaient dans une eau peu profonde pour qu'elles s'y noient. Ces cris-là, Papa les entend la nuit, à Ketchum. Les cris des blessés, des animaux chassés pour leur belle fourrure, pour le trophée

de leurs têtes, défenses, bois. Chassés parce que le plaisir est grand à chasser. Dans sa vie de chasseur, il avait abattu cerfs, originaux, gazelles, antilopes, impalas, gnous, élans, cobs, koudous, rhinos ; il avait abattu lions, léopards, guépards, hyènes, grizzlis. Pour tous, mourir avait été une lutte. L'excitation ressentie à tuer avait été violente et aussi franchement sexuelle que la plus déchaînée des copulations, et à présent, le corps brisé, il se rappelait avec étonnement avoir été capable de tels actes. Cueillir la vie en plein vol. Dévorer la vie de ses mâchoires puissantes. Mais leurs hurlements d'agonie s'étaient logés profondément en lui, il ne s'en était pas aperçu sur le moment. Leurs souffles d'agonie dans ses poumons, impossibles à expulser. Car le souffle des mourants était passé dans le chasseur et le chasseur portait en lui le souffle fantôme de toutes les créatures tuées au cours de sa vie depuis les premiers écureuils noirs et les grouses tirés dans le Michigan sous la tutelle de son père et la mort de son père aussi faisait partie de la malédiction.

Dans les safaris, il avait toujours emmené une femme. Il vous fallait une femme après l'excitation de la tuerie. Il vous fallait du whisky, il vous fallait à manger et il vous fallait une femme. Sauf si vous étiez trop abruti d'alcool pour la femme.

Dans les bois au-dessus de Ketchum, bon Dieu, il n'allait pas se mettre à penser à ça.

Dans ce lieu de beauté. Sa propriété. Il ne voulait pas se tourmenter. Le besoin de boire, il préférait l'interpréter comme un désir de boire. C'était un choix, on faisait ses choix librement. Dans la poche revolver de son pantalon, il avait sa flasque d'argent remplie de Four Roses, son poids était un réconfort. Pendant cette promenade, il s'arrêtait pour la sortir, dévisser le bouchon et boire, le bon vieux plaisir du whisky et sa promesse d'euphorie manquaient rarement au rendez-vous.

Longtemps il avait eu sur lui une lame de rasoir à tranchant unique dans un étui de cuir. On attaque sous l'oreille et on tranche d'un geste rapide et sûr cette grosse artère qui s'appelle carotide. En Espagne, à l'époque de la guerre civile, il avait acquis cette lame car c'était un mode de suicide plus pratique que la plupart. On lui avait assuré que la mort était une question de secondes et que, pour peu qu'on s'y prenne correctement, elle était indolore. Il n'y avait pas entièrement cru. Il n'avait vu personne mourir de cette façon et avait ses doutes sur la prétendue facilité de l'acte. Quant à se vider rapidement de son sang, rien n'était moins certain : on ne mourait sûrement pas avant de se rendre compte de l'énormité et de l'irréversibilité de ce qu'on avait fait, et on ne mourait pas sans assister à la fuite jaillissante de son sang et pendant ces terribles secondes penché au bord de la terre on devait entrevoir l'abîme de l'éternité comme le chien bâtard du

terrifiant tableau de Goya.

Insupportable, ne fût-ce qu'à imaginer. Il but de nouveau, le whisky le réconfortait. *Spiritueux*, le mot était parfait : une infusion d'*esprits vitaux* quand les vôtres vous abandonnent.

Dans ses poches, des cachets, des capsules en vrac. Aucune idée de ce que c'était. Antidouleurs, barbituriques. Ils avaient l'air vieux. Des brins de poussière s'y accrochaient, en cas de désespoir on avalait ce qu'on avait sous la main mais Papa n'était pas désespéré pour l'instant.

Haut dans le ciel des oies passaient, formant un V approximatif, bousculées par le vent. Des bernaches du Canada, semblait-il, grises, marquées de noir, les ailes larges et puissantes. Leurs étranges cris désolés lui déchirèrent le cœur. Les grandes ailes grises battantes et les cous tendus. Longtemps, la tête renversée, il les suivit du regard. Leurs cris se confondaient avec le vacarme de son sang. Il ne se rappelait pas si la femme avait crié, au dernier moment. Le criaillement récriminateur de la voix féminine, la voix de maman-bouledogue restait vivace dans sa mémoire. La main de la femme faiblement levée pour repousser la décharge de chevrotines à quinze centimètres de distance. On pouvait rire d'un tel geste, et de cette expression d'incrédulité à l'instant précis où son doigt écrasait la détente. *Pas moi ! Pas moi.* Le recul du fusil fut plus brutal qu'il n'en avait gardé le souvenir. L'explosion fut assourdissante. Instantanément le corps mou de la femme fut projeté contre le mur, une éruption de sang sur la poitrine, le cou, le bas du visage, et ce qui subsistait du corps glissa sur le sol en pissant le sang et d'instinct il se recula pour que la flaque de sang ne touchât pas ses pieds nus.

Il baissa les yeux : ses pieds n'étaient pas nus mais chaussés. Il portait les chaussures de marche au cuir éraflé qu'il avait achetées des années plus tôt à Sun Valley. Il ne se rappelait pas avoir pris le temps d'enfiler des chaussures, pourtant. Ni de mettre cette chemise, ce pantalon ample. C'était un bon signe, peut-être ? Ou peut-être pas ?

Par la voie de service traversant les bois, il était arrivé sur la route 75. La femme n'aimait pas que papa « traîne » dans les bois. Elle aimait encore moins que papa « se donne en spectacle » sur la route. Le bonheur que papa trouvait ici à Ketchum dans son corps brisé de vieillard, la femme en éprouvait du ressentiment au fond de son cœur. Il avait fait voler ce cœur en éclats. Il eut un rire amer, ce n'était que justice.

Il était presque 7 h 30. Sur la route 75, sur le bas-côté, il marchait. Dans le sillage d'un camion à remorque chargé de bois, sa casquette faillit s'envoler. La force du vent l'aurait fait tituber s'il ne s'était raidi contre lui. Il avait pour habitude de marcher face aux véhicules, car il éprouvait le besoin de voir ce qui fonçait dans sa direction pour ne

passer qu'à quelques mètres de lui. Camions, pick-up, conducteurs de la région, cars scolaires. Il lui arrivait de voir deux fois de suite les cars couleur carotte du district scolaire de Camas, pendant sa promenade du matin et pendant celle du soir, et sans vouloir trahir son empressement, il saluait de la main comme on délivre une bénédiction, il retenait son souffle pour ne pas respirer la terrible puanteur des gaz d'échappement et souriait aux visages flous des enfants derrière les fenêtres du fond car ces instants lui apportaient un bonheur innocent. Sourire à des enfants inconnus dont il ne voyait pas nettement le visage, se voir par leurs yeux comme un vieillard à barbe et cheveux blancs, digne malgré sa canne, un vieillard dont leurs parents leur avaient dit *C'est un homme célèbre, un écrivain, il a eu le prix Nobel*, lui faisait plaisir car il fallait bien que cela procurât un peu de plaisir, un peu de fierté. Il guettait donc les cars scolaires et tâchait de faire coïncider ses promenades avec leur passage et quand les véhicules couleur carotte apparaissaient, aussitôt le dos de papa se redressait, il tenait plus haut la tête, son visage renfrogné se détendait. Il se disait *Ils se souviendront de moi toute leur vie*.

Mais ce jour-là il n'y avait pas de car. Il se rappelait vaguement qu'on était un dimanche. Comme il détestait les dimanches, les samedis ! Il ne se laisserait pas démoraliser. Il s'était senti bien jusque-là, plein d'optimisme. Il ne laisserait pas cette satanée bonne femme gâcher son humeur. Il y avait nettement moins de véhicules en direction de Ketchum, beaucoup moins de camions. Des voitures conduisant des fidèles à l'église, fallait-il supposer. Dans certaines il y avait des passagers enfants pour l'observer, lui sourire et le saluer de la main, mais papa n'était plus d'humeur. Papa boitait, grommelait tout haut. Papa frottait le renflement de son foie-sangsue au bas de ses reins. Papa avait vidé sa flasque, plus une goutte de Four Roses. Papa se sentait très fatigué. Des éclats de verre brisé, des fragments d'obus logés trop profondément dans son corps pour être extraits cheminaient vers la surface de sa peau, raison pour laquelle elle le démangeait autant. Il prenait sa santé brisée à la blague, le neurologue vous annonce sans rire une inflammation du cerveau en même temps qu'une « rétraction » du cortex cérébral. Impossible de les croire, ces salopards cherchaient à vous faire peur pour vous abaisser à leur niveau.

Bon Dieu, c'était au-dessus de ses forces, il ne pouvait pas retourner à cette vie-là.

Il était au milieu de la chaussée, brusquement. Sur la route d'une voiture de patrouille qui approchait. Les mauvais yeux de papa étaient encore capables de repérer ces véhicules d'un blanc étincelant, marqués Camas County Sheriff Dpt. en lettres vertes, qui rôdaient comme des vautours sur la route 75 au voisinage de la propriété de

Papa. La voiture dérapa en freinant sec pour éviter de le heurter. Deux jeunes adjoints en descendirent aussitôt. Ils le reconnurent : Papa s'en rendit compte. Il tenta de leur expliquer ce qui s'était passé chez lui, ce matin-là. Il s'énervait, il bégayait. Il y avait eu un « accident ». Il avait « blessé » sa femme. Il avait un fusil de chasse à la main, dit-il, et sa femme avait tenté de le lui prendre et dans la bagarre « le coup était parti », elle avait été atteinte à la poitrine et « coupée en deux ». Les adjoints s'approchèrent avec prudence. Les véhicules ralentissaient sur la route 75, les conducteurs faisaient un large détour pour éviter la voiture de patrouille qui barrait en partie la voie de droite. Papa nota que ni l'un ni l'autre des adjoints n'avaient dégainé son arme. Ils s'approchaient néanmoins de biais, sur le qui-vive. Ils lui demandèrent s'il était armé en l'appelant *monsieur*. Lui demandèrent s'il consentirait à se laisser fouiller en l'appelant *monsieur*. Le respect de ces jeunes gens apaisa un peu Papa. Il était agité mais ne résisterait pas. L'un des adjoints le fouilla, le palpa rapidement, découvrit la flasque d'argent vide dans sa poche revolver mais ne se l'approprias pas. Et puis l'instant d'après Papa montait à l'arrière de la voiture, aidé par les adjoints. Il avait laissé tomber cette satanée canne, l'un d'eux la lui apporterait. À l'arrière de la voiture, derrière un grillage de protection, Papa était hébété et perdu. La pulsation du sang dans ses oreilles, sonore et perturbante. La pulsation de son cœur tremblant, qui cognait comme un poing dans sa cage thoracique. La distance était courte jusqu'à l'allée gravillonnée de Papa et avec un petit pincement de satisfaction Papa se dit *Ils savent où j'habite, ils m'ont suivi*.

L'allée faisait cinq cents mètres. Les bois de pins qui la bordaient étaient épais. Papa avait planté lui-même de nombreux écriteaux DÉFENSE D'ENTRER, PROPRIÉTÉ PRIVÉE, ACCÈS INTERDIT. Dès que la voiture de patrouille se rangea devant la maison, la femme apparut sur le balcon. Elle portait une robe d'intérieur, ses cheveux blonds grisonnants flottaient au vent. Elle n'était plus jeune, les adjoints le verraient au premier coup d'œil. Sa peau était très pâle. Elle avait le visage empâté, la taille épaisse. Elle devait avoir l'âge de leur mère. S'exprimant en phrases courtes et sèches, elle s'adressa aux adjoints. L'un d'eux aidait Papa à descendre de la voiture, comme on le ferait avec un vieillard. Il le tenait fermement par le bras et l'appelait *monsieur*. Papa était heureux que ces jeunes gens lui témoignent du respect. C'est tout ce que l'on souhaite, au fond, être traité avec respect. Il éprouvait de la sympathie pour les jeunes gens de vingt ans, dont il avait autrefois fait partie. Il y a une fraternité tacite entre ces hommes-là, Papa en avait été exclu et c'était une perte qu'il ressentait vivement. Il n'avait jamais compris cette perte, tout ce que lui avait été enlevé. La femme était descendue pour lui prendre le bras, mais il lui résista. Des larmes d'inquiétude et d'exaspération brillaient dans

les yeux de la femme. Son visage était ridé, mais on y voyait sa beauté de jeune fille fanée. Ses lèvres avaient fondu, cela dit, comme si elle les avait sucées. D'un ton enjoué, elle remercia les adjoints d'avoir raccompagné son mari. Il était souffrant, leur dit-elle. Il avait été hospitalisé récemment, il était en convalescence. Tout irait bien, à présent. Elle prendrait soin de lui. Les adjoints abordèrent le sujet des armes à feu, et elle leur assura aussitôt que toutes ses armes étaient sous clé. Papa se détourna avec écœurement. La femme et les adjoints continuèrent à parler de Papa comme s'il n'était pas là et, se sentant insulté, il décida de rentrer dans la maison sans leur assistance. Il n'avait pas besoin de cette satanée canne. Pas les marches, il ne se risquerait pas à monter les marches, il passerait par le rez-de-chaussée. La femme continuait à parler d'un air important. Elle expliquerait une fois encore en riant tristement que son mari était un très grand homme mais un homme perturbé qui avait des problèmes médicaux et que l'on soignait, en bref, qu'elle allait s'occuper de lui, qu'elle était reconnaissante aux adjoints d'avoir eu la gentillesse de le ramener mais que maintenant ils pouvaient partir.

Vous en êtes certaine, madame, demandèrent les adjoints.

Oui ! Elle l'était.

Papa claqua la porte derrière lui, il en avait assez entendu. Quelques minutes de paix, voilà ce qu'il espérait, avant que la femme le rejoigne.

Notes

Poe Posthumous ; or, The Light-House (*Poe posthume ; ou Le Phare*) s'inspire du manuscrit d'une page, intitulé *The Light-House*, trouvé dans les papiers d'Edgar Allan Poe après sa mort, le 7 octobre 1849 à Baltimore.

Sous une forme légèrement différente, intitulé *The Fabled Light-House at Viña del Mar*, *The Light-House* a été publié en 2004 dans une édition spéciale de *McSweeney's* par Michael Chabon.

EDickinsonRepliLuxe (*EDickinsonRépliLuxe*) s'inspire généralement de la poésie et des lettres d'Emily Dickinson, et visuellement des photographies de Jerome Leibling dans *The Dickinsons of Amherst* (2001).

Cette nouvelle a été publiée dans la *Virginia Quarterly Review* à l'automne 2006.

Grandpa Clemens & Angelfish (*Grand-papa Clemens et Poisson-Ange*, 1906) est une œuvre de fiction qui s'inspire, en partie, de passages de *The Singular Mark Twain* de Fred Kaplan ; de *Mark Twain's Aquarium : The Samuel Clemens-Angelfish Correspondence 1905-1910*, édité par John Cooley ; et de *Papa : An Intimate Biography of Mark Twain by His Thirteen-Year-Old Daughter Suzy*. (À sa mort, en avril 1910, à l'âge de soixante-quinze ans, Samuel Clemens laissa une fille, Clara. Cette dernière finit par se marier et eut une fille, l'unique descendante de Samuel Clemens, qui se suicida en 1964.)

Grandpa Clemens & Angelfish est paru dans *McSweeney's*, 2006.

The Master at St. Bartholomew's Hospital, 1914-1916 (*Le Maître à l'hôpital Saint-Bartholomew, 1914-1916*) est une œuvre de fiction s'inspirant, en partie, de passages des *Carnets* de Henry James (Paris, Denoël, 1984) ; et de *Henry James : une vie*, de Léon Edel (Paris, Seuil, 1990).

The Master at St. Bartholomew's Hospital, 1914-1916 est paru dans *Conjunctions* au printemps 2007.

Papa at Ketchum, 1961 (*Papa à Ketchum, 1961*) est une œuvre de fiction inspirée par des passages du *Hemingway*, de Kenneth S. Lynn (Paris, Payot, 1990), et d'*Histoire naturelle des morts* de Hemingway, brièvement cité.

Papa at Ketchum est paru dans *Salmagundi* à l'été 2007.

1) *Y aura-t-il pour de vrai un matin : poèmes / Emily Dickinson*, Paris, José Corti, 2008, traduit et présenté par Claire Malroux. (Toutes les notes sont de la traductrice.) ↵

2) *I taste a liquor never brewed*. « Je goûte une liqueur jamais brassée », Emily Dickinson, *Car l'adieu, c'est la nuit*, Paris, Gallimard, 2007, trad. Claire Malroux. ↵

3) Emily Dickinson, *Une âme en incandescence*, Paris, José Corti, 1998, trad. Claire Malroux. ↵

4) « Je me cache dans ma fleur / Pour, me fanant dans ton Urne, / T'inspirer à ton insu – un sentiment / De quasi-solitude. » Emily Dickinson, *Car l'adieu, c'est la nuit*, op. cit. ↵

5) « Folles nuits – Folles nuit ! / Si j'étais avec toi... », op. cit. ↵

6) « De Folles nuits seraient / Notre volupté ! », op. cit. ↵

7) « L'amour devient trop petit, comme le reste / On le range dans un tiroir / Puis un jour sa mode apparaît Désuète / Comme l'habit que portaient nos Aïeux. » Emily Dickinson, *Quatrains et autres poèmes brefs*, Gallimard, Paris, 2000, trad. Claire Malroux. ↵

8) « De lumineux Groupes d'Apparitions / De leurs ailes, nous saluent... », Emily Dickinson, *Car l'adieu, c'est la nuit*, op. cit. ↵

9) Feuille de papier de format 16 x 13 inches. Un *fool's cap* (filigrane de ce papier) est un « bonnet de

fou ». ↵

10) Mark Twain, *Wilson Tête-de-mou*, Paris, L'Édition française illustrée, 1898, trad. Albert Savine et Michel Georges-Michel. ↵

11) Les mots en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. ↵

12) « Gracieux entre tous, le cerisier aujourd'hui / brandit ses branches fleuries. » Poème de A.E. Housman. ↵

13) « Brille, brille, brille ! / Verse ta chaleur, grand soleil ! / Sur nous, nous deux ensemble. » Walt Whitman, *Feuilles d'herbe*, Grasset, 1989, trad. Jacques Darras. ↵

14) « Ah ! camerado chéri ! Toi et moi à la fin, nous deux seuls ensemble. / Ah ! le mot unique qui dégagera à l'infini l'horizon devant nous / Ah ! l'extase qui ne se démontrera plus ! / Ah la musique sauvage ! / Ah ! comme je triomphe et comme tu triompheras tout à l'heure ; / Ah ! ma main dans ta main – l'intégrité du plaisir – Ah ! mon amant, mon autre désir ! / Ah ! dans notre enchaînement ferme, pressons-nous vite, vite avançons ! » Ibid. ↵

15) Léon Edel, *Henry James : une vie*, Paris, Seuil, 1990, trad. André Müller. ↵

16) Henry James, Lettre à W. Morton Fullerton, trad. Jean Pavans. ↵

17) *Lettres : 1900-1915. Henry James et Edith Wharton*,

Paris, Seuil, 2000, trad. Claude Demanueli. ↵

18) Kenneth S. Lynn, *Hemingway*, Paris, Payot, 1990, trad. Anne Wick et Marc Amfreville. ↵